

LA REVUE MODERNE



LA FEMME A L'OISEAU

Nattier

REVUE MENSUELLE

PRIX 25 SOUS

L'ART DE PLAIRE

Rendre son foyer beau, attrayant et confortable est le premier devoir de la femme qui veut être aimée et chérie des siens.

Dans tous les foyers il y a place pour du nouveau.

De la mobilité des désirs est née cette diversité d'objets d'art, dont l'Europe, la France et surtout Paris sont devenus les grands fournisseurs. C'est là qu'il faut encore aller pour puiser la véritable inspiration et trouver les tissus d'art, les tapisseries, les peintures, les bronzes, les marbres, faïences, porcelaines, grès, lampadaires et mille et un de ces merveilleux bibelots qui s'adaptent à tous les goûts, à tous les milieux et surtout à toutes les bourses.



Ces superbes marchandises françaises, vous les trouverez en grande variété à nos magasins, à des bas prix étonnants.

Nous vendons à la verge les étoffes à rideaux : Velours, Damas, Reps, Soies Brochées, Popelines, Cretonnes, Tissus Métalliques, Nets, etc., de même que les Tissus d'Ameublements.

Nos départements de Gravures, Cadres de Style, Miroirs, Lampes, Abat-jour et Petits Meubles pour compléter le "Home" sont très intéressants à visiter.

Nos prix sont plus bas qu'ailleurs. Nous invitons la comparaison.

Commandes remplies par la malle.

Armand DesRosiers Limitée

Direction artistique

Armand DesRosiers

Direction commerciale

Agapit DesRosiers

657 et 659 rue Sainte-Catherine Ouest,
(près Crescent)

TEL. UPTOWN 925

MONTREAL

Le BLEU Liquide "CHINOIS"

est plus économique et bien meilleur que tous les autres bleus. Voici 32 années que les ménagères canadiennes s'en servent avec la plus grande satisfaction.

15cts.

LA
BOUTEILLE



**UN BEAU BLEU
TRANSPARENT**

**QUI REND LE LINGE BLANC
COMME LA NEIGE.**

DEMANDEZ
A VOTRE
EPICIER
DE VOUS
LE
PROCURER

Fabriqué à Montréal depuis 1892 } Par H. F. PACAUD & CIE, 641 rue S.-PAUL, ouest

La Poudre
à Pâtisserie

COOK'S FRIEND

Soulève la Pâte
le Plus Haut



Médailles
d'Or aux Expositions

Fabriquée en Canada
depuis 1862

Rend la Pâte poreuse,
légère et digestive

La plus ECONOMIQUE

Pâtisserie Croustillante, Floconneuse
gâteaux légers et succulents—
biscuits chauds et beignets qui
fondent dans la bouche—voilà
quelques-unes des bonnes choses
que vous pouvez faire à la perfec-
tion avec la

**Poudre à Pâte
Cook's Friend**

Et elle les fait tout aussi purs
et aussi hygiéniques que déli-
cieux.

Envoyez-nous votre adresse et vous recevrez GRATUITEMENT une boîte-échantillon de "COOK'S FRIEND" par la poste, avec recettes pour pâtisseries. Ecrivez à COOK'S FRIEND BAKING POWER CO. LTD., 641 rue St-Paul, ouest, MONTREAL, P.Q.

Un moyen simple et effectif d'atteindre une beauté plus parfaite.

Développer le plus possible les qualités de votre peau et de votre teint. Quelques moments, dépensés dans ce but tous les jours, aideront la nature à vous conserver pendant bien des années, la beauté juvénile de votre physionomie. Les beautés fameuses, dans le monde entier, ont enseigné comment on peut atteindre ce but par un moyen simple, effectif et économique.



On doit d'abord Purifier

la peau et le teint. Le savon médical de Gouraud, par sa mousse riche et crémeuse, exerce une influence positivement antiseptique sur les matières destructives qui affectent la peau tous les jours. Il n'agit pas seulement comme un agent correctif sur les troubles de la peau, mais il tend à prévenir leur développement. On sera enchanté de la peau exceptionnellement douce et blanche qu'il crée. Son parfum est délicat.



Nettoyez et Stimulez

Laissez l'Oriental Cold Cream de Gouraud chasser la poussière et autres saletés qui s'introduisent dans les pores. Mouillez vous la figure avec une serviette chaude, puis donnez vous un vigoureux massage. Cette action, clarifiante et agréable donne de la vigueur aux teints ternes et stimule la circulation, donnant un éclat sain et naturel aux joues. Un massage tous les soirs avec l'Oriental Cold Cream de Gouraud vous assurera une peau douce et attrayante, exceptionnellement lisse.



La Touche Finale - La Beauté

Vous la voyez tous les jours, la femme entre mille qui fait s'arrêter instinctivement le passant pour admirer son teint. C'est l'Oriental Cream de Gouraud qui donne cet éclat aux teints, depuis plus de 80 ans. C'est elle qui, en donnant la touche finale à votre peau et à votre teint, fait que votre physionomie commande l'admiration, plus que celle de vos amies. L'Oriental Cream de Gouraud non-seulement embellit, mais préserve et protège les teints les plus délicats contre tous dangers. Elle dissimule les pires défauts de la peau, qui bénéficie de son action.



La Gloire Suprême

Sans de beaux cheveux, la beauté des traits n'est qu'un tableau sans cadre. Laissez l'Oriental Coconut Oil Shampoo donner une nouvelle vie et un nouveau lustre à vos cheveux, qui en prendront une santé et une beauté radieuses. Il stimule l'activité des huiles naturelles des cheveux, leur aidant à donner aux racines une croissance saine et vigoureuse qui combat les maladies et fait disparaître toute apparence terne et sèche.

Envoyez 25c pour l'ensemble de ces quatre préparations

Fred T. Hopkins & Son
MONTREAL



LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

Téléphones:
Direction et Rédaction:
EST 1418
Publicité et Impressions:
MAIN 3272

ABONNEMENTS

1 an 6 mois
Canada: \$3.00 \$1.50
Etranger: \$4.00 \$2.00

Rédaction et Administration: 147 rue Saint-Denis

Publicité et Impressions: 198 Est, rue Notre-Dame

5me Année—No 3

S'unir pour grandir

Montréal, Janvier 1924

ORGANE FRANÇAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE:

	Pages
UNE OEUVRE ADMIRABLE : La Fédération Nationale St-Jean-Baptiste	Madeleine 4
UNE LETTRE	J. N. Franceur 5
LA CHORALE BRASSARD ET SON DIRECTEUR	Jacques Hardy 6
" LE SENS DE LA MORT "	Robert Le Bidois 7
GLOIRE AUX HUMBLES	Albert Lozeau 10
MORT D'UN GRAND CANADIEN : LORD SHAUGHNESSY	Jacques Hardy 11
LES AMIS DE LA REVUE MODERNE 12-13
SUR LA TOMBE D'UN AMI	Abbé Elie-J. Auclair 14
LIVRES ET REVUES	Louis Claude 15
" MON ENCRIER " DE JULES FOURNIER	Gustave Lanctot 18
ACTUALITE MONDIALE 20
LE SALON DE MADAME RACHILDE	R. LaRoque de Roquebrune 21
LA LEGENDE DU BON MARI	René Le Cœur 23
ROMANS :—	
UN CAS DE CONSCIENCE	Champol 2
POUR LUI ! (Première partie)	Alice Pujo 59
LE COURRIER DE MADELEINE :—	
L'ENTRE-NOUS	Madeleine 52
LES CHOSES FEMININES	Sœur Marthe 53
ETUDES GRAPHOLOGIQUES	Claude Ceyla 56
LA PETITE POSTE 56
L'ARRANGEMENT DE LA MAISON	Pierre Lehalle 57
LES OUVRAGES FEMININS	Mme R. Vennat 58
NOS ILLUSTRATIONS :— M. Brassard;— La Chorale Brassard;— 1er acte du " Sens de la Mort " ;— Lord Shaughnessy ;— Les Amis de la Revue Moderne ;— Dr. Jean Gagnon ;— La maison paternelle de Christophe Colomb ;— Rachilde ;— La légende du Bon Mari (6 illustrations) ;— Un coin de chambre d'enfant ;— Ouvrages Féminins.	

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr. PRÉVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

460, rue ST-DENIS

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux
amis à

La Librairie Déom

251 Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand
choix de nouveautés,

Téléphone: Est 2551.

La Revue Moderne offre à ses lecteurs, à ses annonceurs, à ses collaborateurs, à tous ceux qui l'aident de leur sympathie agissante et dévouée, ses souhaits les plus sincères de bonne et heureuse année !

UNE OEUVRE ADMIRABLE:

La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste

Par MADELEINE

□ □ □

UN grand mouvement se dessine actuellement en faveur de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste afin de doter cette œuvre admirable d'une maison qui en assurerait la stabilité et en grandirait l'influence. Ce projet, secondé par des femmes vaillantes et estimées, organisatrices de renom, obtiendra rapidement le succès voulu. Et les Canadiennes se doivent à elles-mêmes de garantir la durée d'une institution qui est vraiment un modèle du genre.

Entre toutes, cette œuvre rayonne. Elle est le phare qui éclaire les activités féminines, et c'est d'elle que nous attendons la plus haute et la plus sûre inspiration.

Fondée en 1907, la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste visait au but, qu'elle a d'ailleurs atteint, de grouper les Canadiennes-Françaises et de coopérer ainsi à résoudre les grands problèmes nationaux. Nous l'avons vue sans cesse à l'œuvre, infatigable dans son action, prête à seconder tous les mouvements susceptibles de grandir l'influence de la race canadienne-française. Nous ne signalons aucune défaillance dans ses attitudes. Sans cesse sur la brèche, elle défendit et vaillamment, les causes pouvant ajouter à l'honneur, à l'éducation et au progrès de la grande famille canadienne-française. Ce groupement fut préparé et réalisé par une femme de tête et de cœur dont la personnalité domina toute l'œuvre, et la conduisit à ses destinées magnifiques. Lorsque Madame Gérin-Lajoie conçut ce projet de fédération, son idée nous apparut formidable et dépassant peut-être les circonstances. Elle eut à convaincre et à vaincre. Rien ne lassa sa belle énergie ni ne découragea ses nobles efforts. Elle réussit à centraliser les forces féminines éparses en vue des énergies à dépenser dans les grandes luttes qui se préparaient. Madame Gérin-Lajoie a fait acte de précurseur, et, pour accomplir cette tâche, elle a mis en valeur une intelligence de premier ordre et une énergie splendide. Nous ne pouvons parler de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste sans évoquer sa créatrice, et sans mentionner également les collaboratrices ferventes qui l'entourèrent. Parmi celles-là, je n'en citerai qu'une : Mme Bélique que ses qualités remarquables désignèrent à la présidence de la Fédération Nationale Saint-Jean-

Baptiste, et cela dès sa fondation. Dirigée et soutenue par des femmes intelligentes et consciencieuses, la "Fédération" devait atteindre au grand succès. Les temps tourmentés que nous avons vécus lui permirent d'attester de ses meilleures qualités. Dès la guerre, la Fédération comprit quelles responsabilités revenaient aux femmes canadiennes dans l'abominable catastrophe, et elle organisa comités sur comités, afin de parer à toutes les détresses en faisant preuve d'un grand sens patriotique et humain. Et ce fut une belle chose et fort réconfortante que le déclenchement de ces forces unies, mises au service de la souffrance qui ravageait la vie et couchait tant de belle jeunesse entre les bras de la douleur et de la mort. Toute la bonté féminine s'offrit en un dévouement qui ne se démentit pas tout le temps de l'épreuve. Ce dévouement absolu, ce sacrifice entier, cette abnégation touchante, nous les retrouvons à toutes les pages de l'histoire de cette œuvre forte et sincère.

La Fédération a donc groupé les associations de charité, d'éducation et d'économie.

Ces dernières n'étaient pas organisées, et le premier acte de la nouvelle fondation fut de réunir en associations distinctes, les femmes qui travaillent. Un bel élan répondit à cette invitation, et, en quelques mois, les employées de bureau, manufacture et magasin s'unirent sous la direction de la Fédération, qui devait s'employer à développer chez ses membres les hautes qualités qui donnent à la femme qui travaille, plus de vaillance et d'initiative. Le moyen d'atteindre la femme, dans toutes les sphères, était l'organisation paroissiale. La Fédération l'entreprit avec succès, et rares sont aujourd'hui les paroisses qui n'ont pas uni leurs œuvres dans une fédération paroissiale où règne le meilleur esprit et la plus parfaite harmonie. D'inspiration ardemment catholique, la Fédération est suivie et protégée par notre clergé qui s'intéresse à tous ses progrès et apprécie l'importance de son action. Il est à souhaiter que cette œuvre ait bientôt des ramifications dans le Canada entier et que sa magnifique influence s'exerce sur toutes les Canadiennes-françaises d'un bout à l'autre du pays.

L'effort isolé est souvent nul et toujours forcément restreint. Il n'atteint qu'à un faible effort. Tandis que

réunies, des influences peuvent s'exercer magnifiquement, et sans qu'il en coûte à chacune une dépense trop grande de courage et d'activité. L'individualisme trop autoritaire est une faiblesse, encore qu'il permet un plus ferme développement des qualités personnelles, mais dans les grandes actions il constitue un danger. Nous avons éprouvé dans la Fédération Nationale, la force du groupement, alors que la nécessité nous faisait un devoir de servir, et de servir encore... Nous aurions quelquefois éprouvé des défaillances devant l'énormité de certaines tâches, si nous n'avions senti derrière l'idée directrice de notre acte, des énergies conscientes et soumises qui étaient prêtes à la lutte, et susceptibles, non seulement de promouvoir des projets, mais encore de les porter jusqu'au succès. Celles qui ont passé par la Fédération, si individualistes qu'elles fussent, n'en ont pas moins éprouvé, au contact de la discipline qui doit être absolue dans des associations aussi considérables que celle-là, une sorte de réconfort qui les soutenait aux heures les plus dures, et leur donnait la consolation de ne pas se sentir seules et de retremper leur vaillance à toutes ces vertus anonymes qui s'érigeaient en dévouements, comme en soutiens. C'est ainsi que la Fédération a pu faire face à toutes les circonstances et maintenir les Canadiennes-Françaises à un rang toujours honorable et souvent brillant. Le Congrès eucharistique lui permit en 1910 de manifester ses premières activités, ensuite ce fut la guerre, et l'autre fléau abominable de la grippe, puis la garde des écoles françaises de certaine province, et ensuite des innovations de tous genres, toujours du plus haut caractère, qui, tout en maintenant nos traditions, agrandissaient les horizons de la race, et appelaient la femme à remplir son rôle dans l'activité nationale, sans que jamais son foyer s'en trouvât déserté ou amoindri.

Toute œuvre qui s'immobilise est vouée à la médiocrité, et la pensée qui préside aux destinées de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste est trop lucide et trop ferme pour ne pas accélérer la marche ascendante de cette institution d'avant-garde. Aussi l'heure étant venue de créer un foyer à la Fédération, nous voyons de toutes parts surgir des dévouements auxquels nous avons le devoir de nous rallier. Il faut placer cette œuvre sur une base solide, et cette base, c'est la maison. Il en est des associations comme des familles. Et les Canadiennes-françaises comprennent que leur honneur est engagé dans cette création du foyer de leurs œuvres. Nous disons bien leurs œuvres, car toutes se doivent de participer à cet ensemble nécessaire, et d'y ajouter de sa vie et de son progrès. Alors que la Fédération n'a réussi qu'à vivre, d'autres fondations similaires ont déjà rompu tous les obstacles et fait céder les distances. Rien n'explique que nous n'en puissions faire autant. Une institution comme la nôtre se doit de couvrir, non-seulement la grande ville canadienne, de son action éducatrice, mais encore d'atteindre tous les centres où la race a besoin d'être protégée et aidée. Et nous n'aurons d'aise que lorsque nous verrons son influence rayonner d'un océan à l'autre, pour maintenir nos idées, comme nos fiertés : très-haut !

De cette maison que les Canadiennes-françaises demandent à la générosité de leurs compatriotes, il devra partir, dans tous les sens, des appels aux groupes français de ce pays, pour provoquer un ralliement étroit et sincère, que nous pourrions mettre, à l'heure nécessaire, au service de nos intérêts les plus sacrés.

"Ce que femme veut, Dieu le veut." Désirons donc éperdument d'être des gardiennes incomparables,

des éclareuses infatigables afin de ne jamais laisser périr en nos sillons magnifiques, la semence qu'y jeta une race qui domine le monde de sa pensée.

MADELEINE.

Note.--La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste a mis en raffe une bague splendide, et dans ce but un comité de femmes influentes que préside Madame Gérin-Normand, déploie une brillante initiative. On peut se procurer des billets en s'adressant à la présidente, à l'Hôtel Windsor : Main 2880, ainsi qu'au secrétariat de la Fédération, au Monument National. Une note s'impose ici pour reconnaître la générosité de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui a, depuis sa fondation, et aussi largement que généreusement, hospitalisé sa sœur la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Si cette œuvre désire s'installer chez-elle, c'est que ses œuvres se multiplient, et qu'elle ne peut davantage partager un immeuble que la Saint-Jean-Baptiste utilise à de nombreuses fins, et dans les meilleurs intérêts de la cause canadienne-française.



UNE LETTRE

Nous reproduisons ici une lettre que nous recevons de l'honorable M. Francœur, l'un des amis que la Revue Moderne s'honore de compter dans ses rangs. M. Francœur fait une mise au point au sujet d'une note inscrite dans notre numéro d'octobre-novembre au bas de sa photographie, note qui n'avait nulle intention désagréable, mais que l'honorable orateur de l'Assemblée Législative préfère rectifier.

Québec, 15 novembre, 1923

Madame Huguenin, Directrice,
LA REVUE MODERNE,
147, rue St-Denis,
Montréal.

Madame :—

Le numéro de novembre, de votre Revue, au-dessous de ma photographie, publiée, entr'autres choses, ce qui suit :—

"S'est avisé un jour au parlement de Québec de préconiser l'admission des femmes au barreau. Il répudia d'ailleurs ce geste fort aimable en se ralliant ensuite au gouvernement qui interdisait aux femmes l'accès du barreau."

Ces affirmations sont erronées. Je n'ai jamais préconisé l'admission des femmes au barreau. Par courtoisie envers un collègue, afin d'assurer la discussion du projet, j'en ai secondé la présentation à la Chambre. Je me suis ensuite prononcé contre le principe. L'amendement à la loi du barreau n'était pas une mesure du Gouvernement. Conséquemment, ce dernier n'a pas interdit l'admission des femmes au barreau.

Espérant que vous voudrez bien publier ces corrections,

J'ai l'honneur d'être,
Votre tout dévoué,

J. N. FRANCOEUR.

LA CHORALE BRASSARD ET SON DIRECTEUR

Par JACQUES HARDY

La Chorale Brassard est une œuvre d'éducation musicale à laquelle nous sommes heureux d'exprimer notre admiration, car depuis des années elle a constamment lutté, et avec les meilleurs moyens pour atteindre à un idéal, et a contribué de sa large part à l'épanouissement des arts qui constituent la meilleure preuve de force morale et intellectuelle d'un peuple. La musique semble l'art favori des Canadiens-français, les concerts et auditions ont sa prédilection très-sensible. Alors qu'une manifestation, soit de peinture, soit de sculpture, soit encore de littérature ne retiendra que de faibles attentions, la musique ralliera les foules. La Chorale Brassard a son public, un public de choix qui estime et comprend tout ce que cette Association accomplit pour le plus grand bien de la musique. J'ai devant les yeux en ce moment de multiples preuves du travail gigantesque accompli par M. A. J. Brassard pour placer son œuvre sur un pied d'égalité avec n'importe quelle œuvre canadienne, et prête même à soutenir la concurrence étrangère. C'est ainsi que, l'an dernier, son directeur n'a pas hésité à conduire son association à un concours new-yorkais et d'y tenir avantageusement sa place. A cette occasion des critiques malveillants tentèrent de diminuer les mérites de la Chorale, estimant sans doute qu'elle allait trop

vite et trop loin... Il n'en reste pas moins qu'elle fit là-bas excellente figure, et qu'elle sut convaincre le public américain, de la compétence des associations musicales canadiennes-françaises. Et c'était là le point important rêvé par M. Brassard qui est un ardent patriote, autant qu'un vibrant artiste.

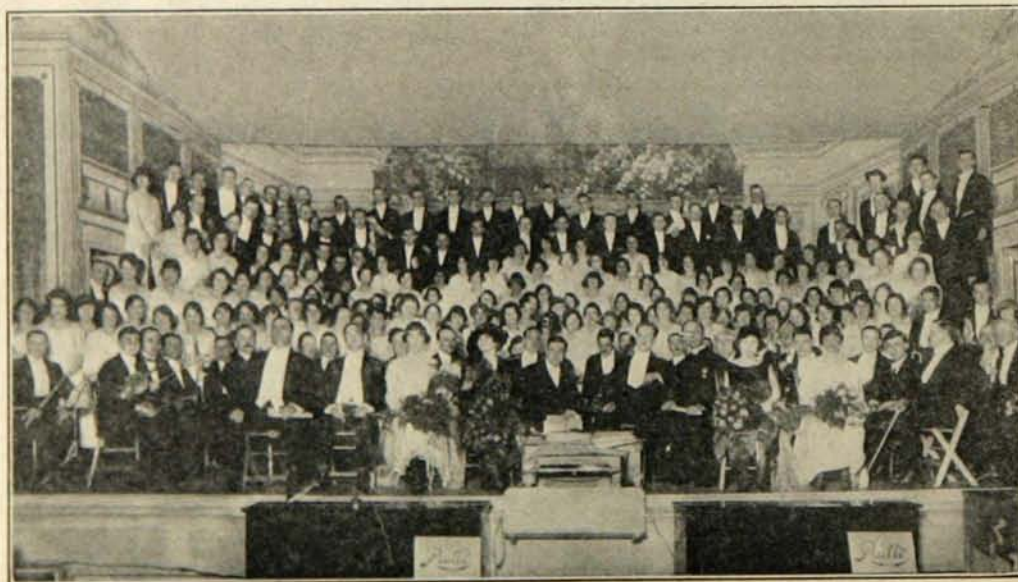


M. A. J. BRASSARD, fondateur et directeur de la Chorale Brassard.

Tous les ans, la Chorale Brassard se signale par des organisations d'un goût et d'un mérite indiscutables. Je me souviens d'avoir assisté à une audition de quelques œuvres de César Franck, rendue devant l'Association des Auteurs (section anglaise) et qui me souleva d'enthousiasme, tant par le choix des pièces que par le sentiment de l'exécution. Car pour réussir à "nuancer" César Franck, il ne faut avoir ni une âme banale, ni des sentiments médiocres, et M. Brassard y réussit avec un art consommé. Nous avons, à la Revue Moderne, l'extrême souci d'encourager tout ce qui est sincère, généreux et convaincu; et en décernant à la Chorale Brassard les éloges enthousiastes qui sont absolument l'expression de notre sentiment, nous accomplis-

sons un acte de justice qui nous enchante, et auquel personne ne saurait contredire.

JACQUES HARDY.



LA CHORALE BRASSARD, photographée lors de l'une de ses grandes auditions.

A PROPOS D'UNE PREMIERE:
" LE SENS DE LA MORT "

Par ROBERT LE BIDOIS

AU mois d'octobre dernier, un groupe d'amateurs jouait pour la première fois au Canada " Monique ", pièce en 3 actes, tirée du roman de Paul Bourget. Il est à regretter que Montréal n'ait eu qu'une seule occasion d'applaudir à cette pièce qui obtint en France un succès marqué, et qui est due à la plume de notre distingué collaborateur et ami, M. Henry Gaillard de Champris, actuellement Professeur à l'Université Laval, dont nos lecteurs ont pu apprécier la fine tournure d'esprit et le sens critique délicat.

Le public montréalais vient d'être favorisé d'une autre fortune vraiment rare. Les bons acteurs du théâtre Orphéum, dirigés par l'excellent artiste qu'est M. André Calmettes, ont eu le privilège de faire une création : ils ont créé au commencement de mois de décembre " Le Sens de la Mort ", pièce inédite en 3 actes, d'après le roman du même titre. On ne saurait, croyons-nous, trop apprécier l'honneur que vient de nous faire M. Paul Bourget en faisant représenter sa pièce nouvelle dans un pays étranger avant de la faire jouer à Paris. Songez en effet aux risques que court un auteur dramatique à livrer un manuscrit inédit à des artistes qui sont en tournée loin de lui ! Le directeur artistique, pour habile et consciencieux qu'il soit, est sujet à commettre des erreurs d'interprétation ou d'exécution ; sa bonne foi peut se laisser surprendre et sa bonne volonté s'égarer sur un détail. Et puis l'auteur ne peut assister aux répétitions ; il n'est donc pas là pour diriger les jeux de scènes, donner ses indications aux acteurs, éclairer la portée ou l'intention de tel ou tel passage de sa pièce. . . Enfin, une fois son manuscrit livré aux acteurs lointains, il est trop tard pour faire les dernières corrections à son texte, réduire les longueurs de tel monologue, supprimer ici une phrase inutile, corriger là ce qui n'est pas assez " théâtre ", — bref pour donner à sa pièce le dernier poli de l'œuvre définitive, et à l'interprétation toutes les nuances qui doivent indiquer à leur ton exact les intentions de l'auteur, sans les déformer par exagération ou insuffisance d'expression. Ce travail très complexe et très important de " finissage " qui se fait au dernier moment, souvent même à la répétition générale, est d'autant plus nécessaire lorsqu'il s'agit d'une pièce tirée d'un roman, — et surtout d'un roman à thèse, d'un roman d'idées. En vérité, Paul Bourget a fait une gageure, et il l'a gagnée avec éclat. Il a d'ailleurs été aidé par l'habileté du directeur artistique rompu aux mille tours du métier, et par le talent et la bonne volonté de ses acteurs. A tous, nous offrons nos sincères félicitations. (1)

C'est une heureuse inspiration que d'avoir placé la représentation du " Sens de la Mort " sous le patronage de la profession des médecins de Montréal. On indiquait ainsi, à ceux qui ignoraient le roman ou qui l'avaient oublié, — le ton général de la pièce, et qu'il différait quelque peu des représentations des semaines précédentes. A vrai dire, " L'Ecole des Cocottes "

nous préparait mal à comprendre " Le Sens de la Mort ". Mais peut-être l'impressario a-t-il voulu nous montrer, par ce rapprochement inattendu, qu'il est bon d'aller à plusieurs écoles et de changer parfois de maître. . .

Le sujet de la nouvelle pièce de Paul Bourget est de ceux qui saisissent tout ensemble le cœur et l'esprit, parce qu'ils nous mettent en face des notions premières de la vie et de la mort. En ces jours d'après-guerre où les mœurs aussi bien que les idées ne brillent pas précisément par leur caractère de saine logique, il était très opportun de rappeler, et par l'intermédiaire éminemment pratique du théâtre, ces grandes vérités inéluctables et éternelles. A être joué par les temps troublés où nous vivons, " Le Sens de la Mort " en prend une signification profonde et singulière.

Comme dans la plupart des drames qui atteignent aux sommets de la pensée ou remuent les fibres les plus intimes du cœur humain, le thème de la pièce est d'une simplicité émouvante, propre à déconcerter le spectateur inattentif. Il pose devant nous, en effet, une question d'ordre moral — précisons : d'ordre religieux. La mort a-t-elle un sens ? Quel est le sens de la mort ? Est-ce une étape vers une vie nouvelle dans un autre monde ? Est-ce seulement une décomposition chimique et la fin de tout ? — A la solution de cette question capitale, le plus profond psychologue de notre temps apporte, dans son nouveau drame, une contribution de toute première valeur.

Le célèbre chirurgien Michel Ortègue a épousé en 1908 Catherine Malfan-Trévis, la fille de son professeur de physiologie. Bien qu'âgé de 20 ans de plus qu'elle, ils vivent en parfaite communion de cœur et d'esprit. Mais le professeur, à la suite d'un accident d'automobile, a contracté un cancer au pancréas ; autant dire qu'il est condamné à une mort aussi prochaine qu'assurée. Voici la guerre, et la clinique d'Ortègue est pleine de grands blessés. Au cours d'une opération très grave, le bistouri échappe des mains du chirurgien. Cette défaillance déplorable est une révélation pour Ortègue : il se rend compte qu'il ne retrouvera plus jamais la maîtrise qui a fait sa fortune et sa célébrité. Conscient de sa déchéance, trop renseigné sur la nature de son mal, et croyant par surcroît, Ortègue décide de mettre fin à sa vie et d'éviter ainsi à sa femme le lamentable spectacle de sa misère physique. Mais au moment qu'il va prendre une dose de cyanure de potassium, Madame Ortègue entre et le surprend. Dans l'ardeur de son amour, elle lui jure de ne pas lui survivre et décide de partir avec lui dans le dernier voyage. . . Ainsi le grand chirurgien consomme par une lâcheté d'ordre moral la lâcheté physique du suicide qu'il projette : non content de vouloir se soustraire à la mort naturelle, il accepte de sa femme la promesse de le suivre dans la mort. L'inconscient, qui prend pour de l'amour ce qui n'est au fond qu'une pitié passionnée et qu'un égarément généreux !

Le docteur Marsal, l'assistant d'Ortègue, qui a surpris l'abominable dessein de ce double suicide, a bien discerné, lui, le vrai motif de la décision de Madame Ortègue : une compassion qui cherche à se tromper

(1) Ces remerciements seraient incomplets si je ne mentionnais ici le nom de M. J. A. Gauvin, l'excellent impressario de la troupe française de l'Orphéum, dont les innovations artistiques sont toujours attendues avec intérêt et accueillies avec enthousiasme.

soi-même sous les apparences de l'amour et à s'assurer sur les principes d'une froide logique matérialiste. Au cours d'une longue et pénible discussion, il abjure la jeune femme de renoncer à son funeste projet, plaidant au nom des blessés à soigner, au nom de l'humanité à soulager. C'est en vain : Madame Ortègue exécutera sa promesse.

C'est alors que se produit un événement gros de conséquences. Un cousin de Catherine Ortègue, le lieutenant Le Gallic, vient d'être blessé grièvement. Présentant par une intuition secrète la catastrophe qui menace le foyer des Ortègue, — drame de famille à côté du grand drame national, — il demande et obtient d'être envoyé à la clinique de son cousin. Jadis, il a sacrifié son amour pour Catherine, en la laissant épouser celui qu'elle aimait ; aujourd'hui, pour sauver celle qu'il aime, il est prêt à sacrifier sa vie. Malgré la défense formelle des médecins, Le Gallic s'arrache à son lit de douleur, descend au bureau du professeur : il est justement avec sa femme, en train de mettre la dernière main à ses funèbres préparatifs. Il abjure Ortègue de renoncer à son projet, condamne comme une indignité sa volonté de suicide, et comme un assassinat honteux son désir d'emmenner avec lui sa femme, sa femme qui est dans la force de l'âge et l'épanouissement de la beauté... A ces mots éclate le sentiment qui couvait depuis longtemps dans le cœur du chirurgien : une affreuse jalousie de malade pour le jeune et beau rival, pur cependant de toute pensée basse. Scène remarquable, point culminant du drame où s'affrontent ces deux grandes forces : l'honneur chrétien et l'orgueil scientifique. Ortègue s'abandonne au paroxysme de sa jalousie, joignant l'ironie au blasphème ; Le Gallic répond à l'insulte et aux accusations par la fière attitude de l'homme sans reproche. Il rappelle les grandes vérités chrétiennes de la vie et de la mort avec cette tranquille simplicité que donne la foi, et que rehaussent encore les marques visibles d'un sacrifice héroïque dont la consommation est toute proche... Auprès d'eux, la jeune femme, partagée entre le goût de vivre et le désir d'accomplir sa promesse, écoutant avec une anxiété remplie d'espérance secrète les objurgations de l'officier mourant qui la conjure de se reprendre et de vivre, et qui fait le sacrifice de sa propre vie pour racheter la vie de sa cousine, pour expier aussi la mort à laquelle s'est voué le chirurgien. Le Gallic, excédé par ce suprême effort physique et par la ferveur de son plaidoyer, se traîne quelques pas et meurt dans la coulisse.

L'impassible matérialiste dont le mot d'ordre est " les faits, rien que les faits " se trouve en présence d'un fait nouveau et pour lequel ses traités de physiologie ne lui ont point fourni d'explication. Une force si vive, tant d'enthousiasme et de sincérité, — et cela, chez un soldat qui n'a quitté les horreurs du champ de bataille que pour échouer sur un lit de douleur, — quelle force de conviction, quel beau spectacle moral ! Ortègue ne laisse pas que d'en être touché ; il renonce à son projet de suicide à deux et résout de mourir seul : il prend une triple dose de morphine, n'ayant même plus le courage de ses convictions. Madame Ortègue, délivrée de son serment, vivra... Et sur cette note consolante s'achève ce troisième acte qui est un pur chef d'œuvre de beauté dramatique.

Tel est, dans son émouvante simplicité, le sujet de cette pièce sobre et puissante qui atteint aux profondeurs de l'âme humaine. Disons un mot maintenant de sa valeur psychologique et philosophique.

Les caractères, comme il convient dans une pièce à thèse, sont fortement marqués. Ortègue, chirurgien célèbre, passionné pour son métier et pour son art,

âme droite et honnête dont la seule faiblesse est une jalousie malade et un orgueil intellectuel intransigeant ; — Le Gallic, symbole du soldat catholique, qui a toutes les vertus du héros et du chrétien : modeste jusqu'à l'abnégation, héroïque jusqu'au sacrifice de sa vie, en un mot l'homme d'honneur et de devoir ; — Madame Ortègue, fidèle et dévouée à son mari qu'elle adore et dont elle partage toutes les idées ; caractère moins nettement dessiné que les deux précédents ou plus complexe, peut-être parce qu'elle est femme ; aussi bien, elle ne représente pas une doctrine, elle n'a pas à être conséquente avec elle-même ni avec une théorie. Et l'évolution qu'elle subit du cours de la pièce mérite d'attirer un instant notre attention.

Par quel miracle son désir de suicide se transforme-t-il en volonté de vivre ? A peine a-t-elle juré à son mari de le suivre dans la mort que surgissent devant elle les joyeuses et séduisantes images de la vie, de la jeunesse et de la beauté. Ce lâche serment qu'elle a prononcé sous l'effet de l'amour ou de ce qu'elle prenait pour de l'amour et qui n'était qu'une pitié douloureuse, elle commence à en saisir bientôt le caractère véritable, et qu'elle ne peut s'en dégager qu'au prix d'une autre lâcheté. Mais que faire en face de tant de sentiments qui conspirent contre sa faiblesse, — la conscience de sa jeunesse et de sa beauté, les souvenirs enchanteurs du passé, l'invincible attrait de la lumière, le charme des fleurs, — tout ce qui rend la vie belle et douce et digne d'être vécue ? Que faire, sinon vivre ? On a beau jeu dans un mouvement d'orgueil ou d'amour de mépriser la vie et de souhaiter mourir ; quand vient l'échéance fatale, toutes les fibres de l'être, gonflées par l'instinct primitif de la conservation, s'insurgent et demandent grâce. Cette lutte intérieure trouve une expression magnifique dans la lettre qu'elle écrit alors à son mari. L'amour, la honte, l'orgueil, le remords, la peur, le désir de vivre, — qui démêlera cet embrouillement ? — tout cela est sur ce papier qu'elle n'ose pas donner à son mari : " Michel, Michel, est-ce que notre amour se défait ? j'ai peur de toi maintenant. Je souffre d'une honte et d'une angoisse indicibles... je désire des choses qui ne sont pas toi. Je désire l'air et la lumière et l'espace, où c'est si bon de marcher. Je désire communier à l'ardeur de ce peuple qui se bat... Ah ! Michel, je ne peux pas. J'ai trop promis, délivre-moi... L'épreuve est trop effrayante. Elle me brise. Laisse-moi vivre... " Faiblesse pathétique où se révèle au vif le fond même du cœur humain. Lutte d'une rare élévation et d'une étonnante beauté. Partagée entre le désir de vivre et le devoir qu'elle s'imagine imposé par sa conscience déformée, — elle décide de sacrifier sa vie à son devoir. Il faudra les prières de Le Gallic, jointes au dernier désir exprimé par son mari, pour la délivrer de son horrible serment.

Nouvelle Chimène, au deuxième acte, pour qui le devoir et l'amour, au lieu de se combattre, s'étaient transformés en ce qu'elle croyait un devoir d'amour, — Catherine Ortègue évoque maintenant l'ombre pure d'Iphigénie et par delà l'héroïne racinienne, nous reporte jusqu'aux sources mêmes de la tragédie grecque et de la psychologie universelle. Ainsi s'avère la belle et forte continuité de l'art dramatique français et les sources antiques auxquelles il ne cesse de s'alimenter, et non seulement la tragédie classique, mais même chez ceux-là qui voudraient nier leurs vrais modèles, chez les Romantiques, — et de nos jours, chez les Dumas, les Porto-Riche, les Brioux et les Bernstein. Paul Bourget ne pouvait manquer à cette loi naturelle de notre théâtre et nous lui savons gré de cette soumission à l'ordre français.

A côté de ce drame psychologique et moral dont Madame Ortègue nous donne peut-être le plus émouvant spectacle, "Le Sens de la Mort" offre à nos méditations un drame intellectuel d'une portée de premier ordre, un duel d'idées, disons : un conflit de doctrines radicalement adverses, la doctrine chrétienne et la doctrine matérialiste.

D'un côté Ortègue, matérialiste, c'est-à-dire incroyant et athée, pour qui la vie n'est qu'une combinaison et une succession de phénomènes physico-chimiques, et qui ne reconnaît que les faits scientifiquement prouvés par le scalpel, le microscope et l'éprouvette. La mort pour lui est l'annulation de son psychisme intellectuel et sentimental, partant un phénomène absurde qui n'a pas de sens : "Je sais que la mort, c'est un sommeil, un sommeil où il n'y a rien", dit-il à Marsal au cours du 2ème acte. Quant au suicide, voici ce qu'il en pense : "Le suicide n'est pas seulement un droit, mais dans certains cas un devoir, puisqu'il supprime du malheur aux autres." Ainsi entend-il couvrir sous les dehors de la charité ce qui n'est au fond que la peur des souffrances de l'agonie : sophisme habile qui ne trompe que son auteur.

De l'autre côté, Le Gallic, chrétien convaincu et raisonné, qui pense que la vie se prolonge au delà de la mort, et que la mort est une expiation, un sacrifice et un rachat. "La mort, dit-il à Ortègue, sert à payer nos fautes, et les fautes des autres." — "Payer nos fautes, passe encore, répond le chirurgien. Mais celles des autres... !" Et Le Gallic de continuer : "Comme tout dans la vie aboutit à la souffrance et à la mort, si la souffrance et la mort n'ont pas ce sens-là, celui d'un rachat, quel sens ont-elles, et quel sens a la vie?" — Aucun, répond Ortègue : la souffrance et la mort ne sont qu'un moment de l'état de l'organisme.

Voyons maintenant comment ces deux hommes vont se comporter en face de la mort. Comment vont-ils mettre en pratique leurs idées sur la mort? Leur situation est analogue. L'un est blessé grièvement, l'autre est atteint d'un mal incurable. Or, que voyons-nous? Le grand savant ne peut s'adapter à la mort ; c'est un accident stupide, dans lequel il se précipite les yeux fermés. Le jeune officier au contraire l'accepte, cette mort : "il l'interprète et s'y adapte" ; bien plus, il en tire une occasion d'enrichissement pour lui-même et pour les autres. Loin d'être une catastrophe, la mort est pour lui un accomplissement, une consommation : "Ma mort aura eu un sens, elle aura servi", dit-il quelques instants avant de mourir. Elle a servi, puisqu'elle a sauvé la vie de Catherine et qu'elle lui a donné en même temps la lumière et le salut. Mais, remarquons-le, la fin d'Ortègue nous offre elle-même une belle leçon. Lorsque les ombres de la mort vont s'emparer de lui, ému plus qu'il n'eût osé l'avouer par la sublime attitude de son cousin, il semble que les premières lueurs de la vérité descendent dans son esprit, lorsque, se tournant vers sa femme, il lui demande de vivre et de prier pour lui. Ainsi, non seulement la mort d'Ortègue n'est pas dépourvue de signification, puisqu'elle contribue au salut de Catherine, mais elle vérifie encore la doctrine de Le Gallic et sa croyance en une vie supérieure.

La philosophie pragmatiste, qui est fondée en raison et qui est si proche de la doctrine catholique, nous enseigne que le degré de vérité d'une idée ou d'une croyance se mesure à la valeur de l'action que produit cette idée ou cette croyance. L'attitude et la réaction de Le Gallic et d'Ortègue en face du même fait, la mort, nous révèlent donc la valeur de leurs idées sur la mort, et par conséquent sur la vie, c'est-à-dire sur l'existence

de Dieu. Or, nous avons vu que de ces deux doctrines opposées, l'une est utilisable, l'autre non. Seule, la doctrine catholique interprète la mort, l'explique d'une façon intelligente et s'y adapte. "La mort n'a pas de sens si elle n'est qu'une fin ; elle en a un si elle est un sacrifice." Mais le sacrifice lui-même doit avoir un sens ; il suppose donc un être supérieur qui en reçoive le fruit et qui l'enregistre ; preuve qu'il y a une autre réalité que le monde physique, une réalité d'un ordre spirituel, ou pour employer l'expression de William James, à côté de l'expérience scientifique, une "expérience religieuse."

Telle est la conclusion qui se dégage logiquement du "Sens de la Mort". Par l'élévation de la pensée, par la noblesse des idées exposées, enfin par la sincérité de la discussion, "Le Sens de la Mort" se rattache bien à la lignée des romans psychologiques qui ont donné à Paul Bourget cette place unique dans la littérature française contemporaine. C'est l'un des anneaux de la grande chaîne commencée avec "Un Divorce" et "L'Etape", continuée dans l'admirable "Démon de Midi", et qui s'est ajouté récemment deux puissants chaînons : "Un drame dans le monde" et "La Geôle". Chacune de ces études a apporté sa contribution à la défense de la doctrine catholique : l'indissolubilité du mariage, la sainteté du sacerdoce, la valeur morale de la



Les adieux très simples de Le Gallic à Catherine, au moment de repartir pour le front, adieux qui suscitent la jalousie d'Ortègue, au 1er acte du "Sens de la Mort".

confession, enfin le sens de la vie et de la mort, toutes ces hautes notions furent tour à tour discutées avec une infaillible logique et éclairées d'une lumière singulièrement vive. Ces ouvrages, s'ajoutant l'un à l'autre et se renforçant l'un par l'autre, ont fini par édifier une construction majestueuse et puissante, constituant, selon l'expression de Bourget lui-même, "cette espèce d'apologétique expérimentale dont relèvent tôt ou tard, qu'ils le veuillent ou non, tous ceux qui, étudiant la vie humaine, sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes, y retrouvent une démonstration constante de ce que cet admirable Le Play appelait encore le Décalogue éternel." (2)

A vrai dire, cette conclusion du "Sens de la Mort" n'est pas indiquée dans la pièce que j'analyse présentement ; et je rends grâce à P. Bourget d'avoir laissé au spectateur le soin de la formuler. Il n'en est pas de même dans le roman d'où la pièce est tirée : Marsal, qui nous rapporte l'aventure, termine son récit, ou comme il dit, "son observation", par des réflexions très fortes qui sont peut-être la partie la plus remarquable du livre. Mais à la scène, plus que partout ailleurs, se vérifie l'adage ancien "primum vivere, deinde philosophare."

Il serait intéressant, si nous en avions le loisir, de comparer la pièce et le roman. Disons seulement qu'il y a entre l'un et l'autre les différences inhérentes à la nature propre des deux genres littéraires et les conditions spéciales imposées par les nécessités du drame : abrègement des discussions d'idées, réduction du nombre des personnages, unité de lieu... Les trois actes se passent dans le même décor, le bureau du chirurgien Ortègue, avec, en manière de toile de fond, invisible et toujours présente, la grande tragédie de la guerre que l'on devine toute proche. Les costumes sont d'une belle simplicité : tabliers blancs des médecins, costume blanc de Mme Ortègue et l'uniforme de l'officier français, tache bleue et rouge parmi toutes ces blancheurs d'hôpital... Un fait intéressant à noter, c'est que, dans le roman, Ortègue meurt le premier, puis Le Gallic, tandis que dans la pièce, nous voyons d'abord mourir l'officier, suivi de près par son cousin.

Je serais impardonnable de terminer ces réflexions sans avoir dit au moins un mot de l'interprétation. M. André Calmettes a créé un Michel Ortègue impressionnant de vérité et de naturel : la dignité de l'attitude, la sobriété du geste, la sincérité et la réserve de l'expression, enfin l'exactitude des moindres détails, toutes ces qualités de bon aloi ont marqué la création du personnage d'une empreinte dont ses successeurs ne pourront pas se dégager, sous peine de déformer le rôle. M. Jean Poc a joué le personnage du lieutenant Le Gallic avec une grande simplicité et une conviction contagieuse ; il a mis dans son interprétation l'âme même de son héros ; et cet uniforme bleu horizon porté par ce jeune et bel officier rappelait les tristes et nécessaires leçons d'un passé qui n'est pas bien lointain, et qu'on oublie trop vite. Animée tour à tour d'une ardeur douloureuse, d'un amour exalté et d'une pathétique résignation, Mme Hélène Duriez a revêtu de grâce naturelle le rôle par ailleurs difficile de Catherine Ortègue ; la noble qualité de son jeu, alliant la distinction et l'émotion contenue, s'est affirmée avec éclat au cours des deux derniers actes, où elle a pu donner la vraie mesure de son talent. M. Blancard a bien

défendu le rôle un peu ingrat du "Docteur" Marsal.

Le public de la première a semblé apprécier la pièce ; c'est un bon signe. Quant aux comptes-rendus des "grands" quotidiens, ils ont brillé par leur platitude et leur incompréhension coutumières. Je fais bien entendu exception pour le très intelligent et bienveillant article de M. Morgan-Powell, le critique dramatique du "Star". Cette médiocrité de la critique théâtrale ne serait-elle pas l'une des causes de la grande pitié du théâtre français à Montréal, dont cette même critique nous rebat les oreilles ? Des représentations telles que "Le Sens de la Mort" nous montrent qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir, en ce qui concerne du moins les acteurs et le public ; et elles ont en outre l'avantage de rassurer les personnes un peu simples (candeur ou mauvaise foi ?) qui vont partout criant à l'immoralité de la littérature française. — Non, bonnes âmes ! Une littérature qui produit des œuvres de la valeur et de la portée du "Sens de la Mort" ne mérite point vos calomnies, et moins encore votre pitié.

R. LE BIDOIS.

GLOIRE AUX HUMBLÉS!

*Les temps ont accompli la promesse divine.
"Paix!" entonnent là-haut les anges dispersés.
Jésus est né dans une étable, en Palestine;
Ils sont enfin venus, les jours prophétisés!*

*Une étoile indiqua le lieu de sa naissance
Aux pâtres qui gardaient les troupeaux en rêvant,
Et les premiers au monde ils eurent connaissance
D'un Dieu qui frissonnait dans la chair d'un enfant...*

*Pauvres gens d'ici-bas qui souffrez sans blasphème,
Dont l'esprit simple et pur brille dans les yeux doux,
Pour prouver à jamais de quel coeur il vous aime,
L'adorable Sauveur d'abord s'annonce à vous.*

*Par un signe du ciel appelant vos misères,
C'est vous qu'il a choisis pour sa première cour;
Avant l'encens, la myrrhe et l'or, c'est vos prières
Qu'il voulut recevoir avec votre humble amour.*

*Il dirigea sur vous sa première pensée,
Et ses premiers regards, vous les avez reçus;
Sur vos fronts recueillis sa pitié s'est posée:
C'est le don le plus beau que vous a fait Jésus!*

*Gloire à vous, les petits! Quand aura sonné l'heure,
Le Dieu qui vous invite à l'étable aujourd'hui,
Vous conviera demain dans une autre demeure
Où vous serez encor les premiers près de lui!*

Albert LOZEAU.

(2) Je montrerai ailleurs que toute la pensée de Paul Bourget est dominée par cette idée capitale et que cette définition, "une apologétique expérimentale" donne aussi bien la clef de toute son œuvre littéraire.

MORT D'UN GRAND CANADIEN: Lord Shaughnessy

Par JACQUES HARDY

La nation entière a été plongée dans le deuil par la mort de Lord Shaughnessy, l'une de ses plus grandes figures. Par ses initiatives sans cesse renouvelées, par son esprit de travail, sa vaste intelligence d'administrateur, il a doté le Canada d'un réseau de chemin de fer qui est considéré comme le plus grand système de transport ferroviaire et maritime du monde. Car c'est pendant le passage de Lord Shaughnessy à la présidence du Pacifique Canadien que cette compagnie prit une extension qui la plaça au premier rang dans les chemins de fer mondiaux. Voici une biographie de cet éminent canadien :

Fils de Thomas Shaughnessy, Thomas George Shaughnessy, premier baron Shaughnessy de Montréal et Ashford, comté de

Limerick, Irlande, était né à Milwaukee, Wisconsin, le 6 octobre 1853. Il reçut son instruction dans les écoles publiques de sa ville natale et débuta dans les affaires ferroviaires au département d'achats du Milwaukee et St. Paul Railway, en 1869. Il se hissa rapidement au rang de chef de département et, en 1882, il était à la tête des magasins de Chicago et St. Paul quand il fut approché par William Van Horne, qui était alors en quête d'un personnel pour le Pacifique Canadien, et engagé comme agent-général des achats. On rapporte que quand M. Van Horne entendit parler de Shaughnessy, il se mit aussitôt à sa recherche, le trouva à la table d'un restaurant et lui fit des propositions sans délai. M. Shaughnessy accepta aussitôt. M. Shaughnessy devint assistant du président du Pacific Canadien

en 1889, vice-président et directeur en 1891, et président de la compagnie en 1899, poste qu'il occupa jusqu'en 1918, alors qu'il fut nommé président du conseil d'administration. En 1901, il fut créé chevalier, en 1907, chevalier commandeur de l'Ordre Victoria et élevé à la dignité de pair en 1917. Lord Shaughnessy a été directeur de plusieurs compagnies. Il fut directeur de toutes les filiales du Pacifique Canadien, de la Banque de Montréal, du Royal Trust et du Trans-Canada Theatres, Limited, et possédait plusieurs immeubles et édifices à bureaux. Il était membre du Royal Colonial Institute, gouverneur de l'université Laval, gouverneur de l'hôpital Western et membre du Montreal Jockey Club. En 1880, il épousa Maud Elizabeth Nagle, de Milwaukee. Son héritier est l'honorable W. J. Shaughnessy. Le baron et la baronnesse ont eu trois filles, mesdames H. W. Beauclerk, René Redmond et Marguerite Shaughnessy.

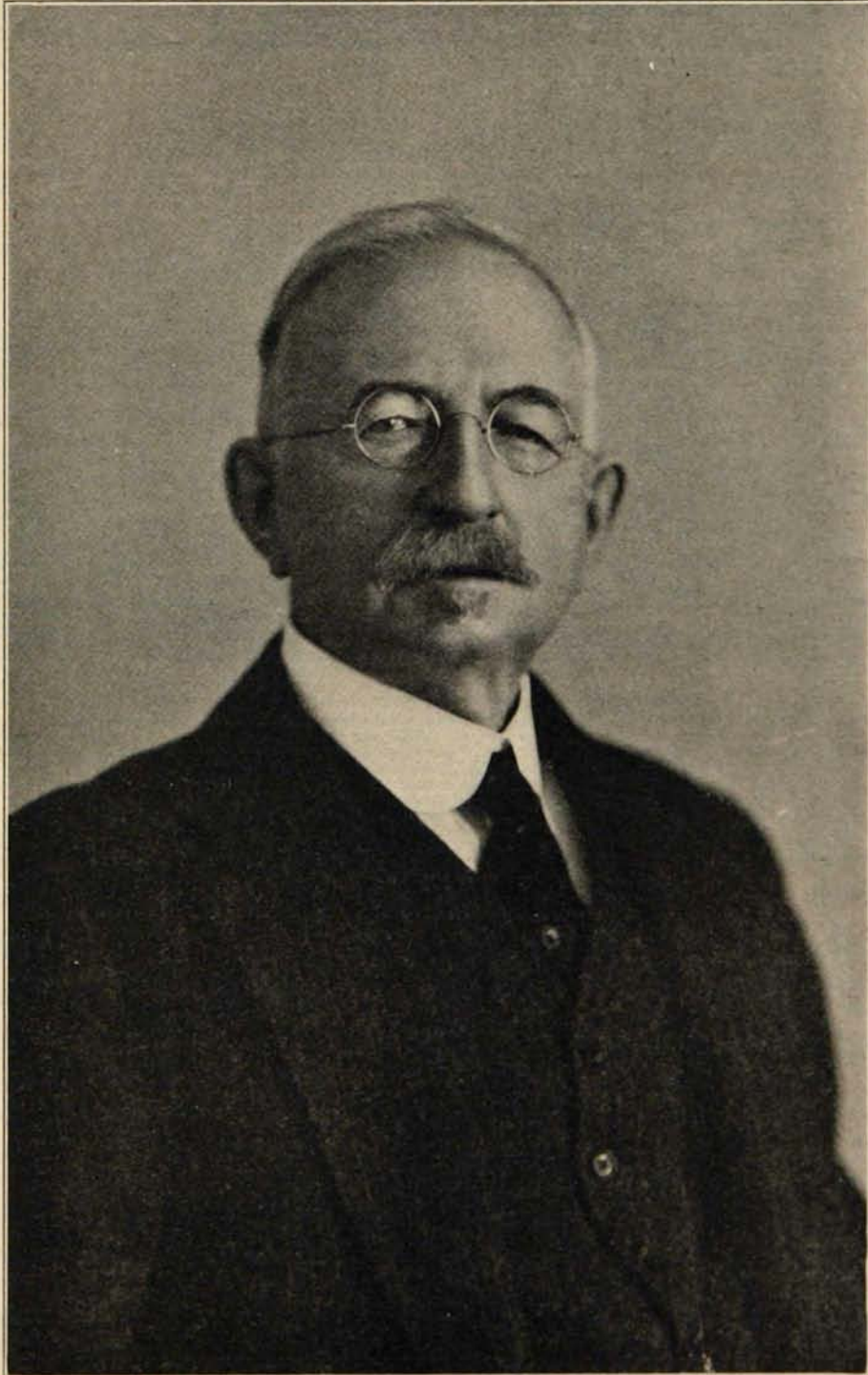
Il convient ici de rendre un hommage aux grandes qualités non seulement du patriote, de l'homme d'affaires, mais aussi de l'honnête homme. Sa carrière qu'il a su dégager entièrement de toute attache politique, fut consacrée à servir son pays par le développement de ses richesses nationales.

Pendant la guerre, Lord Shaughnessy fut à l'avant-garde de tous les mouvements tendant à aider les alliés. Il mit tout d'abord les ressources du Pacifique Canadien à leur disposition et il fit du recrutement actif pendant que ses deux fils s'enrôlaient. A un moment des plus critiques, en pleine assemblée publique, il parla à ses compatriotes de façon telle, que tous s'inclinèrent devant l'autorité d'un homme aussi sincère que convaincu. C'est à ces moments douloureux que la santé de Lord Shaughnessy s'altéra, et une presque cécité vint l'enlever prématurément à sa vie active. Le grand disparu était irlandais et catholique. Il ne cessait de témoigner à notre race de son estime et de sa sympathie. C'est donc un grand ami que nous perdons en lui.

Lord Shaughnessy a un titre tout particulier à la reconnaissance des Canadiens-français, pour qui il professait aussi une affection sincère et profonde. Il l'affirma en des circonstances pénibles et ne craignit pas à l'occasion de prendre leur défense. Ceux qui dépendaient de lui furent toujours traités équitablement, comme tous ceux d'ailleurs qui faisaient partie de la vaste organisation dont il avait la direction.

Il ne faut pas oublier de mentionner aussi l'intérêt qu'il porta à l'université de Montréal, qu'il sut aider de son expérience et de ses deniers. Il prouva son appréciation pour notre enseignement universitaire en envoyant ses fils à Laval, après qu'ils eurent terminé leurs études à l'université McGill.

La Compagnie du Pacifique Canadien perd par la mort de lord Shaughnessy, le plus habile de ses chefs; le Canada voit disparaître le plus illustre de ses citoyens. Tous, nous nous inclinons avec une respectueuse reconnaissance sur la tombe où il repose désormais et qui marque le terme d'une carrière vouée toute entière au service de son pays.



La dernière photographie de lord Shaughnessy. (Obligeance du C.P.R.)

LES AMIS DE LA REVUE MODERNE



De gauche à droite : L'Honorable J. Séverin Létourneau, juge de la Cour d'Appel, un de nos juristes les plus éminentes, a longtemps participé à l'activité politique dans la ville de Montréal et a été pendant de nombreuses années l'organisateur des forces libérales dans la province. Jouit de l'estime et de la sympathie générales. — M. J. F. St-Cyr, avocat, président de la Commission des Tramways de Montréal, a exercé sa profession à Saint-Jean, puis à Montréal. Un auteur de livres de droits connu. — L'Hon. Amédée Monet, juge de la Cour des Sessions, s'est tout d'abord occupé et avec grand succès de politique, a fait partie de la députation libérale à Québec et s'est signalé par la bravoure de ses discours et la sûreté de ses revendications. A été rapidement désigné à monter sur le banc où il représente l'élément jeune du barreau. A été nommé par les universitaires orateur de leur parlement modèle. — M. Thomas Dussault, marchand de Montréal, homme intègre et laborieux qui a pris dans le commerce de la chaussure une place très importante. Possède l'estime de ses compatriotes et voit sa maison patronnée par le meilleur public de Montréal. — M. Numa Brossoit, avocat de Valleyfield, occupe une situation considérable dans sa belle région où il a livré quelques luttes politiques. Conseil du roi depuis 1914, avocat de la Couronne pour le district de Beauharnois et recorder de Valleyfield depuis le 28 juin 1909. A écrit des articles très remarquables dans la revue de jurisprudence. Citoyen distingué dans toute la force du terme.



De gauche à droite : M. J. A. C. Ethier, avocat de Ste-Scholastique, Conseil du Roi et substitut du Procureur Général pour le district de Terrebonne. A représenté le comté des Deux Montagnes depuis 1896. Maire du village de Ste-Scholastique, préfet du comté des Deux Montagnes, il a exercé son action bienfaisante dans toutes les sphères des activités de son comté. — M. E. C. St-Père, député d'Hochelaga aux Communes du Canada. A débuté par le journalisme où il s'était fait une situation enviable. Ami des sports il a travaillé au développement de nombreuses associations athlétiques et jouit d'une grande popularité dans toute la ville de Montréal. — M. Joseph Ethier, président de la Chambre de Commerce Canadienne, ancien président de l'Association des Epiciers de Montréal, vice-président de la Cie Laporte & Martin, hommes d'affaires consciencieux et s'est distingué dans toutes les sociétés auxquelles il a prêté son concours et ses connaissances. — M. Edouard Belleau, avocat de la Tuque, appartient à cette génération de jeunes qui dans les régions nouvelles déploient une grande énergie à assurer le progrès de leur petite patrie. — M. Léonidas Bachand, notaire de Sherbrooke, s'occupe de choses littéraires et artistiques et contribue dans sa jolie ville au progrès de l'art sous toutes ses formes.

Nos amis nous écrivent :

Montréal, 4 octobre, 1923

Madame Madeleine Huguenin,
Directrice de la Revue Moderne,

En ville.

Chère Madame,

Je vous envoie volontiers la photographie demandée. Vous me permettrez bien d'y ajouter mes félicitations pour les succès déjà remportés par votre belle œuvre et les vœux que je forme pour que ses succès aillent toujours grandissant. Il serait trop long de vous écrire ici tout le bien que je pense de votre belle revue. Qu'il me suffise de vous dire que je suis un de ses amis de la première heure et que je ne voudrais plus me priver de l'excellente lecture canadienne qu'elle m'apporte chaque mois. Elle est faite de bonne étoffe du pays et marque dans l'histoire du

journalisme canadien, une date, car vous nous avez doté d'une publication pour laquelle nous avons tout autant le droit de nous enorgueillir que nous avons le droit de vous féliciter.

Je vous prie, Madame, d'agréer l'expression de mes sentiments très respectueux et de me croire,

Votre tout dévoué,

Rodolphe Monty.

Chère Madame,

Je vous inclus la photographie demandée il y a déjà quelque temps, et je vous prie d'agréer mes excuses pour le retard apporté.

Je vous adresse mes meilleurs vœux de succès.

Votre bien dévoué,

Edouard Belleau.

St-Jean de Matha, 6 septembre 1923

Madame,

Pour répondre à votre flatteuse invitation, je vous envoie ma photographie qui est celle d'un enthousiaste de votre très intéressante Revue Moderne.

Veillez, Madame, agréer mes vœux pour le succès de votre œuvre.

Paul Lamarche, M. D.

Verdun, le 20 septembre, 1923

Madame,

Je vous sais gré de l'amabilité que vous me faites en m'inscrivant au nombre des amis de la Revue Moderne, et je ne saurais vous refuser l'autorisation sollicitée par votre lettre du 12 de ce mois.

LES AMIS DE LA REVUE MODERNE



De gauche à droite : M. Emond Montet, journaliste et publiciste, trésorier de l'Association des Auteurs canadiens (section française), homme d'initiative et de progrès, s'est signalé pour son action intelligente et énergique à la direction de toutes les causes qu'il a voulu servir. — L'Honorable Edouard Perrault, avocat, ministre de la Colonisation dans le gouvernement provincial, manifeste du plus actif intérêt pour développer les terres à coloniser en y dirigeant des colons honnêtes et industrieux. — L'Honorable Sénateur Boyer, homme consciencieux, clairvoyant et sincère dont toute l'action s'inspire du meilleur patriotisme. Avant d'être sénateur, s'est mêlé ardemment aux luttes politiques dans sa région, a développé dans son comté de Vaudreuil qu'il a représenté durant de longues années aux Communes du Canada, des industries locales et provoqué un sentiment national de la plus haute portée. — M. Aimé Parent, négociant, une des âmes dirigeantes de la Société Nationale Saint-Jean-Baptiste dont il est un des directeurs. — M. Alexandre J. Dugré, médecin-chirurgien de St-Léonard d'Aston l'un des hommes d'action le plus remarquable de sa région.



De gauche à droite : Dr. Gauvreau, député de Témiscouata depuis de nombreuses années, homme de lettres distingué, a écrit plusieurs livres est également un journaliste distingué. Extrêmement populaire dans sa division électorale. — M. Victor Morin, notaire, président de la Société Nationale Saint-Jean-Baptiste, de la Société des Auteurs, section française, de la Société Historique, membre de la Société Royale du Canada ; patriote averti et citoyen consciencieux. — L'Hon. Sénateur Raoul Dandurand, a servi sa patrie, sa race dans tous les domaines de l'activité nationale. Président de France-Amérique, de la Banque d'Épargne, ministre sans portefeuille dans le cabinet MacKenzie King, occupe l'une des premières places parmi les meilleurs hommes de la nation. — M. Cornelius Déom, occupe une situation prépondérante dans la librairie canadienne ; apôtre clairvoyant et sincère du livre, il contribue à répandre le goût littéraire dans le public canadien. Il est un des meilleurs amis de la Revue Moderne qui lui doit certainement une partie de son succès. Est le protecteur dévoué des auteurs canadiens-français. — M. Paul Drouin, L.L.L., avocat distingué de Québec, d'une remarquable culture ; sert au premier rang les œuvres d'éducation et de patriotisme.

L'œuvre de bonne lecture et de littérature canadienne que vous poursuivez au moyen de votre revue, ne peut qu'intéresser ceux qui se préoccupent du mouvement des idées parmi les nôtres.

Recevez, Madame, avec mes meilleurs vœux de succès, l'assurance de ma considération.

Aimé Parent.

Ce 23 juin 1923.

Madame,

C'est très aimable à vous de me reconnaître le titre d'ami et de protecteur de la Revue Moderne. En effet, je porte à votre publication un intérêt tout particulier, et veuillez compter ma femme et moi au nombre de vos lecteurs les plus assidus.

J'ai l'honneur d'être,
Madame,

Votre tout dévoué,

Charles A. Wilson.

25-6-23.

Chère Madame,

J'ai votre lettre du 23 courant, et je vous prie de croire que bien que je sois un peu sceptique à ce sujet, si la publication de ma photographie peut vous être de quelque utilité pour la diffusion de cette revue que vous dirigez avec tant de dévouement, je vous l'envoie et vous autorise à la publier. Je ne suis qu'un jeune Papa, dont le rôle auprès de ses concitoyens n'est pas bien considérable, mais je fais heureusement mon petit bonhomme de chemin avec vos idéals qui sont les miens.

Bien à vous,

Ed. Belleau.

Ottawa, le 25 juin, 1923.

Madame la directrice,

Il me fait grand plaisir de vous autoriser à publier ma photographie dans votre si aimable

revue que nous lisons très assidûment.

Vous souhaitant tout le succès possible dans votre entreprise littéraire et patriotique, je reste, madame la directrice,

Votre dévoué,

E. C. St-Père,

Député d'Hochelaga.

St-Hugues, 26 juin, 1923

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 23 juin dernier, me demandant l'autorisation de publier ma photographie dans votre revue, comme un ami et un protecteur de la Revue Moderne.

Certes, Madame, j'apprécie trop l'essor que votre revue a créé vers une meilleure littérature canadienne, et le vide surtout qu'elle a comblé, pour ne pas endosser immédiatement votre proposition et y consentir si la chose vous peut être de quelque utilité.

Je vous adresse en conséquence, sous pli séparé, ma plus récente photographie.

Dans l'espérance que ceci satisfera, et vous souhaitant le meilleur des succès, je me soustris Madame,

Votre tout dévoué,

J. E. Phaneuf.

SUR LA TOMBE D'UN AMI

Mon ami, l'abbé Charles Rosconi, est mort, il y a deux mois, au matin de la Saint-Charles, sa fête patronale, le 4 novembre 1923, à 58 ans tout proches, puisqu'il était né, à Acton, le 14 novembre 1865. Retiré du ministère depuis quelques années, ce prêtre distingué, qui avait eu ses heures d'activité, est parti, soudainement, sans bruit, comme il aimait à vivre en somme, en dehors du tumulte et des inégalités qu'il faut parfois subir.

Je m'en voudrais d'en faire un grand homme ou un héros. Je me résigne mal à le laisser disparaître sans un adieu. L'abbé Rosconi était un gentilhomme-nè, que son éducation et sa culture avaient encore affiné. Il avait l'âme haute autant qu'il avait bon cœur. Il abhorrait les vilénies, d'où qu'elles vinssent. Il était charitable et discret, ce qui, au fond, est plus rare qu'on ne le pense. Sa droite, suivant le conseil évangélique, aimait à ignorer ce que faisait sa gauche. Cela, souvent, ne mène pas loin ici-bas, où il y a tant de mensonges et d'injustices. Mais la foi nous apprend que, là-haut, c'est le meilleur des saufs-conduits.

Je le connaissais depuis les jours lointains du collège de Montréal, vers 1880-1884. Je l'avais retrouvé à Rome, où il vint, après un séjour à Toulouse et à Paris, terminer de splendides études théologiques et canoniques. A Montréal, enfin, quand il s'occupait de la colonie italienne de Notre-Dame de la Diffesa, ou lorsqu'il assista mon oncle regretté, l'ancien curé Auclair de Saint-Jean-Baptiste, aux prises, sur la fin de sa vie, avec d'inextricables difficultés, ou encore, dans cette paroisse de Sainte-Catherine de la rue Amherst, qu'il fonda, et dont il orienta l'administration d'une façon si sûre, nous nous étions maintes fois revus. Dix jours avant sa mort, si brusque, j'avais passé une heure avec lui, dans sa maison de la rue Saint-Hubert. C'est un compagnon de route qui s'en va!

L'automne de sa vie, je le sais, avait la mélancolie des feuilles qui tombent. Il le ressentait vivement, mais il ne s'en plaignait pas. S'il ne comptait plus guère sur les hommes, il avait foi en Dieu. Le jour des morts, quarante-huit heures avant de mourir lui-même, il avait dit les trois messes permises le 2 novembre. Il reçut, confiant, au matin du 4, les derniers sacrements. Le voilà dans l'éternité du bon Dieu! Il doit s'y sentir heureux!

* * *

Connaissez-vous l'histoire—Je l'ai déjà redite moi-même quelque part—qu'on a racontée de Mazarin mourant? Elle est poignante comme un drame! On nous le représente, la dernière nuit qu'il vécut, se levant, malgré l'ordonnance du médecin, et parcourant en robe de chambre, tout grelottant de fièvre, les riches galeries de son palais. Il y avait entassé, durant sa vie brillante, merveilles sur merveilles. Il allait, ce soir-là, de l'une à l'autre, d'une marche tremblante. Devant chaque morceau d'art, il poussait un soupir. Il s'arrêtait et caressait de l'oeil et du doigt ces chefs-d'oeuvre de facture et de bon goût... "C'est donc vrai, se disait-il, il faut quitter tout cela!"

J'hésite à croire l'anecdote authentique. Je la rappelle parce qu'elle comporte une leçon. Emportés par les mille préoccupations de la vie, sans cesse à la recherche de plaisirs qui passent rapides, nous ne pensons guère à la mort, aux séparations définitives auxquelles elle con-

damne. Nous vivons comme si nous devions toujours vivre. Et pourtant, nous avons la foi! Et pourtant, nous savons que la mort s'en vient!

Pensons-y! Que l'exemple de ceux qui nous quittent nous instruisse! Saint Paul dit que la mort est un gain—*Mori lucrum!* Et Bossuet, en cette langue si riche dont il a gardé le secret, commente ainsi le mot de l'Apôtre: "O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste! Là est le terme du voyage. Là finissent les gémissements. Là s'achève le travail de la foi quand elle va, pour ainsi dire enfanter la claire vue. Heureux moment! Qui ne te désire pas n'est pas chrétien! Je tombe, cet édifice mortel de mon corps s'en va par pièces; mais j'ai une maison là-haut, Seigneur, où vous me promettez de me recevoir!..."

* * *

Mon ami l'abbé Charles Rosconi croyait à ces choses augustes. Il les voit maintenant, c'est mon espoir. Pour ceux qui l'aimaient et qui restent, pour sa vénérable mère octogénaire, pour ses parents, pour ses amis, c'est la meilleure des consolations.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR.

ETERNEL CONFLIT

L'hiver s'attarde et muse à nos portes bien closes;
Avril a beau sourire, et le soleil darder

Mollement

Sa nouvelle chaleur; lui, l'agonisant morose,
Il s'agrippe à nos corps et s'acharne à lutter

Méchamment

Contre le doux printemps. Cet éphèbe timide,
A l'allure incertaine, ose à peine montrer

Au passant

Son visage mutin, plein de grâce limpide;
Car, s'il se hasarde à sortir le bout du nez,

En tremblant,

Le vieillard, que transporte une fureur jalouse,
D'une dent vigoureuse à l'oreille le mord;

Et l'enfant.

Qui déjà se voyait dansant sur les pelouses,
Penaud et mortifié, recule son beau corps,

En pleurant.

S'il dégèle le jour, à la nuit il regèle;
Ce qu'au soleil fait le printemps, au soir l'hiver

Le défait;

Rivalité futile, inégale querelle,
Dont l'issue ajournée agace un peu nos nerfs

Imparfaits.

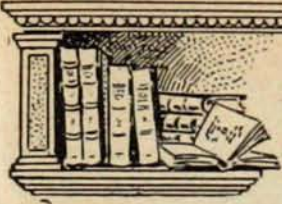
A la fin l'hiver cède, il renonce à la lutte;
L'ultime neige impure est son linceul souillé;

Il se meurt...

Et le printemps, ardent et léger, prend sa flûte,
Et chante éperdument dans l'air ensoleillé

Son bonheur!

Henri MAREUIL.



LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE



Nous recevons de M. Jean Guérin, chef du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, l'intéressant communiqué que voici :

NOUVEAU CONCOURS LITTÉRAIRE

CONTES ET LEGENDES DE CHEZ NOUS. — Notre monde des lettres apprendra sans doute avec intérêt que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, fidèle à une tradition qui lui est chère et désirant continuer son encouragement à l'avancement littéraire des nôtres, vient d'instituer son sixième concours littéraire.

C'est à 1915 que remonte l'institution de ces concours de littérature régionaliste qui donnèrent lieu jusqu'ici à l'édition de quatre magnifiques volumes par notre Société.

Cette fois, l'on demande aux concurrents un "conte" ou une "légende" de chez nous. C'est donc une variété de narration bien déterminée que l'on propose. Quant au thème, il est laissé entièrement au choix des auteurs. Il suffit que le sujet du travail se rattache au Canada français.

Voici les instructions qui devront guider les concurrents :

1.—Le concours est ouvert à tout écrivain de langue française.

2.—Les travaux devront être en prose.

3.—Ne pas contenir plus de 3000 mots, et être écrits sur un seul côté du papier.

4.—Être conformes à la morale chrétienne et traiter d'un sujet qui se rapporte au Canada français.

5.—Parvenir au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste (Monument National, à Montréal), avant le 1er mars 1924.

6.—Être signés d'un pseudonyme seulement. Le jury fera connaître son choix en publiant dans la REVUE NATIONALE les titres et les pseudonymes des travaux primés ou qui auront mérité une mention honorable. Dans les quinze jours suivant la publication de ce rapport, les concurrents devront prouver qu'ils sont les auteurs des travaux primés ou mentionnés en faisant parvenir au secrétariat de la Société leurs noms et adresse, mis à la suite du premier paragraphe de leur manuscrit. En s'abstenant de remplir ces conditions dans le délai prescrit, les concurrents verront leur travail déclassé, pour l'avantage des travaux immédiatement suivants dans l'ordre de valeur.

7.—Tout manuscrit soumis au concours devient la propriété absolue de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

8.—Comme prix, une somme de cent piastres (\$100.00) sera partagée de la manière suivante, entre les auteurs des quatre meilleurs travaux, pourvu que, dans l'opinion des juges, ces manuscrits soient trouvés dignes de récompense :

Premier prix.....	50 piastres.
Deuxième ".....	25 "
Troisième ".....	15 "
Quatrième ".....	10 "

9.—Le jury se composera de trois écrivains, désignés conjointement par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et la Faculté des lettres de l'Université de Montréal.

HISTOIRE DE MÈRE CATHERINE AURELIE DU PRECIEUX SANG, par l'Abbé Elie J. Auclair, est une bien belle his-

toire de la fondatrice de l'Institut du Précieux Sang, écrite avec ce souci des détails, cette clarté et cette précision qui donnent aux œuvres de l'Abbé Auclair tant de puissance et de charme. La préface de ce beau livre vaut d'être citée en entier, et nos lecteurs seront ensuite fixés sur la valeur de l'œuvre entière :

"Les premières lignes du manuscrit de ce livre ont été écrites le 14 septembre 1922, et les dernières, le 3 mai 1923. Simple coïncidence sans doute, qu'il nous plait cependant de signaler, parce que ces deux dates marquent les deux fêtes de l'exaltation et de l'invention de la sainte croix, dont notre héroïne fut l'amante si profondément sincère.

Nous avions décidé de ne mettre aucune préface à ce volume, quand une circonstance fortuite nous a donné l'idée d'en écrire une, au moment où nous achevions de reviser, avant le bon à tirer, les quatre cents pages de nos quatorze chapitres. Le soir du 24 mai 1923, nous assistions à une modeste séance de couvent, au cours de laquelle, pour honorer Dollard et les premiers héros de notre histoire du Canada, on fit revivre, sous nos yeux, les belles figures de madame Hébert, de Jeanne Mance, de Madeleine de Verchères et de Jeanne Leber.

Jeanne Leber, la célèbre recluse de Ville-Marie, qui vécut de 1662 à 1714, nous apparut soudain, derrière la petite grille du théâtre enfantin, comme un précurseur de Mère Catherine-Aurélié et de son institut. De même que les Carmes du XIIe siècle, établis par Berthold en 1156 sur le mont Carmel, et ceux du XVIe, réformés par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix en 1564, font remonter leurs premières origines au prophète Elie lui-même, qui vivait onze cents ans avant Jésus-Christ, et dont les "Livres des Rois" nous racontent la merveilleuse histoire, ainsi, nous semblait-il, la fondatrice du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, éprise des charmes et des crucifiements de la vie contemplative vers le milieu du XIXe siècle, aurait fort bien pu se réclamer de l'exemple de la pure et sainte fille, filleule de M. de Maisonneuve et de Jeanne Mance, qui embaumait du parfum de ses vertus et de ses austérités, à Montréal, à l'ombre du couvent de la Congrégation de Notre-Dame, les dernières années du XVIIe siècle et les premières du XVIIIe.

Si l'Institut du Précieux-Sang est sûrement le premier ordre contemplatif du Canada, Jeanne Leber n'en est-elle pas, tout aussi bien, la première contemplative isolée? Les ermites et les solitaires ont précédé, dans l'Eglise, les moines et les moniales. Pareillement, chez nous, une sainte recluse a précédé le premier monastère d'adoratrices-expiatrices. Tout se tient et s'enchaîne dans la suite des temps, dans le développement des idées et dans la culture des vertus elles-mêmes. Cela n'enlève rien au mérite de chacun et s'explique parfaitement par une sorte de loi providentielle qui actualise, de génération en génération, parmi les vivants, le dogme si consolant de la communion des saints et de la réversibilité des mérites.

Mère Catherine-Aurélié a été, comme Jeanne Leber, une passionnée de la croix de Jésus et une fille non moins fervente de la Vierge Marie. Comme Jeanne encore, c'est

à la Congrégation de Notre-Dame, chez les filles de Marguerite Bourgeoys, qu'Aurélié chercha des exemples de vie à imiter. Comme Jeanne toujours, c'est auprès des MM. de Saint-Sulpice qu'Aurélié trouva, à une époque importante de sa vie, lumière et conseil. Comme Jeanne enfin, Aurélié ne dévia jamais de sa voie.

Assurément, il ne conviendrait pas de presser outre mesure le rapprochement. Mais, tel qu'il s'est présenté à notre esprit, il nous a plu tout de suite, il nous plait singulièrement. Et nous croyons que ce n'est ni un hors-d'œuvre ni un contre-sens que d'évoquer la belle et pure figure de Jeanne Leber, la recluse de Ville-Marie, en tête du livre qui raconte la vie et l'œuvre de Mère Catherine-Aurélié, la fondatrice du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe."

Il faut savoir gré à l'Abbé Auclair d'employer son talent et ses loisirs à faire revivre dans l'immortalité des figures aussi nobles et aussi rayonnantes que celle de la fondatrice de l'Institut du Précieux-Sang, et s'attacher à cette histoire d'une grande Canadienne-française, honneur de la race et de la foi.

SOUVENIRS DE MA CARRIERE ARTISTIQUE, par Xavier Mercier de l'Opéra Comique de Paris, l'un de nos artistes canadiens qui ont clamé aux quatre coins du monde, et surtout en France, la réputation artistique de notre pays, sont narrés avec une simplicité charmante et une sincérité qui plait extrêmement. Ces souvenirs sont contés tels que vécus, et l'auteur n'a visé ni à l'effet littéraire, ni à la pose. C'est bien ce qui fait le charme des quelques pages où se raconte une carrière artistique, qui, Dieu merci, est encore en pleine gloire, et qui fut si ardue, si méritoire et si brillante!

SAINT THOMAS D'AQUIN. — Etudes publiées à l'occasion du XVe centenaire de sa Canonisation, par le Collège Dominicain d'Ottawa. L'œuvre se divise en sept chapitres et chaque chapitre a son auteur, choisi parmi les plumes les plus autorisées de cette congrégation qui compte tant d'hommes de la plus haute valeur. Le premier chapitre est écrit par le Père Albert M. Mignault, prieur du Collège dominicain d'Ottawa et traite de la "Canonisation" du grand Saint; le second s'intitule "Le Défenseur de la Foi" et a pour auteur le Père Gonzalve Proulx, provincial; le troisième a pour titre "Le Saint" et est signé par le père Albert Marion, régent des Etudes; le quatrième: "Le Philosophe" est traité par le Père Ceslas Forest, auteur d'études et d'analyses philosophiques très-remarquables, et professeur de philosophie à l'Université de Montréal; le cinquième "La Renaissance chez les Laïcs thomiste" est exposé par le R. P. Lamarche, du couvent de Saint-Hyacinthe, auteur connu et directeur de la "Revue Dominicaine"; le sixième, "L'Eglise et l'œuvre doctrinale de Saint-Thomas d'Aquin, par le Frère Augustin Leduc; le septième: "Saint Thomas et le Premier Contrat Social", par le Père P. M. Gaudrault. Tous ces chapitres constituent à notre avis, d'impérissables monuments élevés à la gloire de ce philosophe qui était un grand saint, et nous ne saurions dire assez haut, l'intérêt profond qui se dégage de ces pages où se reflète la pensée de tant

d'esprits sérieux, doués au point de vue littéraire, et qui sont des religieux de chez-nous, tous Canadiens-français, et qui dans l'ombre du cloître, sont devenus des penseurs et des savants. Il faut lire cette œuvre pour se convaincre mieux combien nous avons le droit d'être fiers et d'espérer en l'avenir littéraire de notre race, pour mieux apprécier la beauté d'une œuvre comme celle de Saint-Thomas d'Aquin.

SOIXANTE ANS D'APOSTOLAT DANS L'ATHABASKA-MACKENSIE, par Monseigneur Grouard, vient d'être édité par l'œuvre Apostolique de Marie-Immaculée, à Lyon. Ces souvenirs constituent une œuvre passionnante au possible. Cette mission a été fondée il y a soixante ans, en pleine sauvagerie, par un prêtre français, que je me rappelle avoir vu passer dans mon enfance avec une immense barbe qui encadrait une tête intelligente et passionnée. Ce passionné et cet ardent était épris d'apostolat, et nos régions les plus lointaines de l'Ouest devaient recevoir l'attention de cet incomparable missionnaire, qui fut aussi l'un de nos meilleurs colonisateurs et de nos plus actifs défricheurs. Il faut lire ce qu'il raconte de souvenirs palpitants et sincères, ce qu'il évoque de faits intéressants comme bien des romanciers en ignorent... Et puis, en achetant ce livre, l'on continue à assurer le succès de la mission évangélique que ne cesse de poursuivre ce grand apôtre qu'est Mgr Grouard, qui pénètre de plus en plus loin dans les régions canadiennes, apportant avec lui la lumière qui éclaire et la foi qui élève. Le livre est splendidement illustré de gravures intéressantes au possible, et sa lecture est plus attrayante, et par tous ses détails, que celle du plus beau roman... je vous le jure. Elle parle à l'imagination comme au cœur.

LE CAPITAINE S. ROBINSON, commandant de "L'Empress of Australia", qui était en rade de Tokio et Yokohama, lors de la catastrophe épouvantable qui a détruit ces deux centres importants du Japon, a écrit de la catastrophe le plus exact rapport que nous ayons encore lu. Nous en félicitons le vaillant officier de marine, dont la conduite en cette circonstance, fut aussi héroïque qu'habile.

MONSIEUR DE CANCAVAL, roman par Edouard Ducoté. L'auteur du "Servage" et de "L'Amour sans ailes", par goût du contraste sans doute avec ses premiers romans, tragédies sentimentales dont les péripéties douloureuses sont encore dans le souvenir de ses lecteurs, se fait aujourd'hui l'historiographe de "M. de Cancaval".

Qui est, qui fut M. de Cancaval? La curiosité des parisiens s'éveillera devant cette physionomie spirituelle, bougonne, élégante, bohème, burlesque et pourtant émouvante, dont les aventures, les déboires, les impayables bévues et les traits de dignité quasiment héroïque, forment la trame du plus attachant des romans. On découvrira à M. de Cancaval et à d'autres figures certaines ressemblances.

Si véridique que soit ce pittoresque album de silhouettes parisiennes, la plume de l'auteur les a tracées avec une désinvolture pleine de grâce, et avec une indulgence qui n'exclut pas la vivacité des traits, et une pointe d'ironie.

"Monsieur de Cancaval" est autre chose que l'histoire d'un caractère; c'est la monographie d'un type.

COUPS DE SCALPEL, par le Docteur Jean Gagnon, qu'est-ce que c'est cela? Cela, et vous ne l'auriez pas cru... ce sont des vers, et des vers charmants, jaillis du cœur fervent d'un vrai poète. La médecine n'ex-

clut pas la rêverie, et le scalpel ne tue pas l'illusion, évidemment. Ils sont jolis et souvent touchants, les vers du poète Jean Gagnon, et je ne résiste pas au plaisir de citer "Le Saule" dont l'émotion m'a gagné, peut-être parce que moi aussi j'en connais des saules qui ont refusé de mourir, et qui savent se souvenir quand tant de nous oublient, des saules qui gardent seuls aujourd'hui, les allées par où passa ma jeunesse :



DR JEAN GAGNON,
auteur des "Coups de Scalpel"

Ces vers nous apprennent que le poète devint orphelin, et qu'il a gardé de cette enfance trop vite désertée par une toute jeune maman, un souvenir toujours navré... et que nous comprenons! De là, sans doute, cette néfandolie souvent souriante, parce que l'amour a passé, mais qui ne cesse de se promener à travers toutes les pages d'un volume charmant, je le dis sans crainte, où l'on sent vivre une âme, et s'émerveiller une pensée. Nous adressons à M. Jean Gagnon nos compliments sincères, mais comme il convient qu'un critique montre les dents, nous dirigeons nos reproches vers le titre, qui ne se justifie nullement et qui a un relent de laboratoire et d'amphithéâtre que nous refusons de comprendre... Heureusement que le souffle ardent qui soulève les pages dans un grand élan d'enthousiasme, d'illusions, d'amour absorbe pieusement et spirituellement toutes ces vapeurs iodiformes, et nous laisse en pleine douceur, en pleine ivresse...

M. JEAN GUIRAUD, le directeur de la "Croix" de Paris, a réuni dans une petite brochure, les lettres que l'inqualifiable attitude de M. Henri Bourassa, vis-à-vis de la France, lui avait suggérées. Ces lettres sont émouvantes par leur sincérité, leur droiture et leur intention. M. Bourassa n'a pu y répondre que par un persiflage et une impertinence indignes de lui — et de nous. Comment, voici un homme, ardent patriote et catholique fervent; l'une des têtes dirigeantes du catholicisme français, dont l'opinion ne peut être suspectée, l'un de ces grands Français qui commandent le respect universel, et qui se plaignent, en des termes, d'une correction absolue et d'une tristesse fort respectable, de voir son pays méconnu,

attaqué, par un frère d'origine, habitant un autre pays, et auquel M. Bourassa ne sait répondre par des arguments — des arguments — et dont il tente de se moquer. Il tente... quant à réussir, c'est une autre affaire!

Les lettres de M. Jean Guiraud, ainsi réunies par les soins des "Amitiés Catholiques Françaises" dont Mgr. Baudrillard est le directeur, ces lettres constituent un dossier que nous voudrions ne pas se voir dresser contre nous!

ELOGE DE MGR DE MONTMORENCY LAVAL, premier évêque de Québec, par Mgr Beupin. Cet éloge qui fut prononcé dans l'église de Montigny-sur-Avre, le 5 juillet 1923, lors de l'inauguration du monument offert à la France par la Province ecclésiastique de Québec, en présence de nombreux évêques français, du Ministre de l'Intérieur, M. Manoury, et de l'honorable Juge Bernier, représentant de la province de Québec, constitue un vibrant hommage à la mémoire du premier évêque de notre pays, et se termine sur ces paroles de consolation et d'espoir: "Les mauvais jours sont venus, mais le Canada français les a traversés sans fléchir. Il nous apparaît aujourd'hui, riche de tous les dons, abondant en hommes, en ressources, en œuvres; saluons-le en ce jour, le cœur plein d'espérances, comme il salue la mère-patrie. Souhaitons-lui en terre d'Amérique, un avenir digne de son passé comme de son présent. Rien de ce qui lui arrive ne saurait nous être étranger; rien de ce qui s'accomplit chez-nous ne saurait vous être indifférents; par la race, la langue et la foi, par la sainteté des Laval et de tant d'autres, qui, nés ici, s'épanouissent là-bas, nos destins sont liés et vos prospérités, Canadiens, sont nôtres!..."

L'AMERIQUE LATINE nous apporte dans son édition du 1er novembre un article de M. Robert Laroque de Roquebrune sur les mouvements de la littérature canadienne-française, où il est surtout question du "Nigog" revue d'art qui parut à Montréal, et dura, hélas! ce que durent les roses. M. de Roquebrune était l'un des fondateurs de cette revue et il n'est que juste qu'il lui assigne une place d'honneur dans les Lettres de son pays, et lui confère la dignité d'avoir fait époque... Ce fut à la vérité une tentative fort louable, qui, conçue d'après l'idée de ses directeurs, ne répondait pas cependant aux besoins actuels de notre public. Sans vouloir diminuer au très-réel mérite de cette œuvre, "sitôt morte que née", il serait séant d'accorder une plus large attention aux œuvres conçues d'après les besoins et les goûts de notre public, et qui, à force de diplomatie et de tact savent s'imposer, en regard de la concurrence des revues françaises qui resteront, et longtemps, la seule pâture intellectuelle recherchée par l'élite canadienne-française. Et cela s'explique sans que nous ayons besoin d'insister. Ce qu'il faut planter ici ce sont des publications qui durent et progressent en s'adaptant au goût du plus grand nombre, fassent école tout doucement, et opèrent une propagande habile et sûre. M. de Roquebrune parle également de notre "imitation" des auteurs français. A moins d'écrire en chinois, cette imitation apparaîtra fatalement toujours.

L'article de M. de Roquebrune est inspiré d'une entière bienveillance et respire un optimisme que nous partageons d'ailleurs entièrement. Cet écrivain canadien-français a ses entrées dans plusieurs revues françaises où il nous fait connaître et apprécier. Nous devons lui savoir gré d'une propagande soutenue et consciencieuse en faveur de son pays et de notre race.

Louis CLAUDE.



LA MAISON "PATERNELLE" DE CHRISTOPHE COLOMB A GENES.

Ancienne façade, récemment dégagée, de la demeure où Domenico Colombo, père du plus illustre des Génois, avait son officine de tisserand de laine. Dessin de G. D'AMATO.

"MON ENCRIER," de Jules Fournier

Par GUSTAVE LANCTOT

MON premier souvenir de Jules Fournier est qu'il scandalisa profondément ma jeunesse de bachelier. A cette époque, en 1904, il était attaché à la rédaction du "Canada", où je faisais moi-même mes débuts de reporter. Parfois, entre deux besognes, au cours de ces nuits de travail, que nécessite le journal du matin, il venait s'asseoir à la longue table qui servait de pupitre à deux ou trois d'entre nous, et causer quelques instants, un livre à la main. Car il vivait avec un de ces bouquins français à couverture jaune collé aux doigts. Avec le léger blème, non sans charme, qui lui était particulier, il en lisait une page ou deux, la figure illuminée, l'esprit ravi par la plénitude du sens et la perfection du verbe. Puis il fermait le livre et la conversation s'allumait enthousiaste, prosélytique et sincère.

Et le scandale commençait. Ce garçon, évadé de la rhétorique, méprisait également la scolastique et l'amplification, ces deux divinités de nos collèges. En pleine lumière électrique, il se moquait de Nicolas Boileau et de Casimir Delavigne et la bouche lui baillait au seul nom de William Chapman et de Basile Routhier. Il soutenait que la syntaxe française n'avait jamais été promulguée au Canada et que, faute d'enregistrement au Conseil supérieur, elle n'avait pas force de loi au pays, ce qui permettait aux écrivains de la violer impunément. Il n'hésitait pas à déclarer que notre enseignement supérieur stupéfiait la pensée et que l'argument d'autorité annihilait au pays toute liberté de l'esprit. Il lisait, dans le texte non expurgé, Voltaire, Renan et Anatole France. Enfin il n'avait qu'une passion : la langue française. "Horresco referens" !

Ce programme, fort banal de nos jours, affichait en 1904 dans notre pays des allures révolutionnaires. Il restait à coup sûr caractéristique de celui qui le proclamait. En effet, Jules Fournier s'était révélé de fort bonne heure impatient de tout joug, réfractaire à tout dogmatisme. A Côteau-du-Lac, où il avait grandi, face au Saint-Laurent, il avait pris dès son enfance, avec un goût ardent de la nature, un besoin quelque peu farouche d'indépendance, qui se mêlait d'esprit frondeur. Le règlement du collège, aussi bien que la parole des maîtres, avait été impuissant à réfréner les tendances de cette intelligence, à la couler dans le moule conventionnel. Ayant échappé à la philosophie et au pragmatisme des "Magister-dixit", ses opinions, fondées sur son observation et son jugement personnels, gardaient une intéressante originalité et une lumineuse expression.

D'où lui venait à lui, fils du sol, sans atavisme, cet amour des choses de l'esprit, cet affinement du goût qui devait le distinguer à travers la vie ? Sans doute, il avait reçu en partage des dispositions naturelles de prématurité mentale. Mais il semble que ce fut son premier maître, un Alsacien du nom de Weber, à Côteau-du-Lac, qui, frappé de sa précocité, lui indiqua la route où il devait marcher. Sans aucun doute, ce fut lui qui lui révéla le charme de la lecture, la joie d'apprendre et la fierté de voir s'ouvrir devant lui le monde merveilleux du livre et du rêve, de la pensée et de la poésie. Fournier ne pouvait plus tard prononcer son nom sans un sentiment de reconnaissance.

Le premier livre que le petit Jules put s'acheter avec des sous économisés un par un, petite brochure, pas chère, portait ce simple titre : "Athalie". Il prit ainsi contact avec la littérature par l'intermédiaire de ce Racine, maître de la poésie profonde et vraie, nuancée et délicate, vêtue de grâce naturelle et vivante, de charme et de clarté, faite d'observation et d'analyse, évangile auquel le journaliste devait rester fidèle durant toute sa carrière. Ce livre décida de sa vocation.

En effet, l'idée maîtresse qui se dégage de cette vie agitée et trop brève, c'est celle d'un culte voué à la littérature. Au collège et hors du collège, il lut tout ce qui lui tomba sous la main. D'abord les grands classiques dont il se nourrit. Il en fit les bases et les normes de sa culture. Racine, La Bruyère, Pascal, Rivarol, Voltaire furent ses compagnons préférés. Puis sans les délaisser, il se tourna vers les modernes, Hugo, Vigny, Beaudelaire, Verlaine, Jules Lemaitre, Rémy de Gourmont, Anatole France. Assez curieusement, le poète qui remua le plus son âme si claire et franche, ce fut Beaudelaire, ce poète complexe et tourmenté, impressionniste dans l'idée, classique dans la forme, puissant et maladif. En prose, il plaçait au-dessus de tous, Jules Lemaitre et Anatole France, qu'il connut plus tard, au cours d'un voyage en Europe.

De par sa naturelle indépendance d'esprit et de par sa formation particulariste, Fournier était destiné à l'opposition dans toutes les sphères : littéraire, sociale et politique. Le besoin d'assurer sa vie matérielle dans un pays où la littérature ne fait pas vivre, le poussa dans la seule carrière où la plume est un gagne-pain : le journalisme. Tout naturellement, il fit du journalisme d'opposition, où son tempérament, son esprit de critique, ses amitiés lui marquaient sa place.

La littérature était sa sphère : il était né critique. Avec son coup-d'œil rapide, son sens du génie français, son goût de la beauté, son talent d'analyse, il y eut excellé. La matière lui manqua. Les circonstances l'obligèrent à devenir un polémiste de la politique. Il n'était pas dans sa voie, mais sa sincérité indéniable, sa probité morale, son tempérament de bohème, allié à un dédain du bourgeois, sans oublier son esprit de gavroche, suppléèrent au manque de préparation. S'il ne fut ni journaliste transcendant, ni constructeur de doctrine, il fut, et de façon brillante, avec des gamineries et des outrances, un protagoniste éloquent, ardent et mordant, parfois cruel, parfois injuste, mais se rachetant par son enthousiasme et son dévouement à ses idées. Dans un domaine où tant de talents se gaspillent, où tant ne font que passer, il a marqué sa prose allègrement fine et française, si vivante et vibrante, sobre et lumineuse. Il a laissé une réputation qui s'étend au-delà de l'existence des feuilles où il a écrit.

Le journal, s'il fournit une scène unique pour exposer des idées et tracer des directives politiques, sociales ou littéraires ; s'il offre le moyen rapide d'arriver à la notoriété souvent, et à la célébrité parfois, comporte le désavantage de n'être que la plus changeante des tribunes, et la plus éphémère des voix. L'article du jour, si brillant, si convaincant soit-il, n'existe plus le lendemain. Il reste, il est vrai, la ressource de publier en volume les articles. La tentative est toujours hasar-

deuse. Règle générale, un article, chose vivante, génération spontanée, résultant d'un fait, dans une certaine ambiance, n'est plus qu'une chose morte, quand l'atmosphère a changé. Son actualité fait l'intérêt de l'article du journal. Le temps est son pire ennemi : rien ne vieillit aussi rapidement, rien ne meurt aussi complètement.

Tout de même, on peut toujours glaner dans l'œuvre d'un journaliste, une gerbe d'articles d'une vérité générale, d'un intérêt dépassant les cadres du temps où il fut écrit. Et c'est heureux que l'on puisse sauver de l'oubli, et mettre à la portée du lecteur d'aujourd'hui, tant de morceaux brillants, enthousiastes ou indignés, que les incidents de la vie font surgir de la plume des journalistes.

Ce fut une excellente inspiration de faire le choix, dans l'œuvre journalistique de Jules Fournier, de ses meilleurs morceaux et de les publier "Mon Encrier" qui est un recueil posthume d'études et d'articles, dont deux inédits, avec préface par M. Olivar Asselin, devra compter au nombre de nos meilleurs livres à lire, à savourer et à méditer.

Le premier volume est consacré à la politique, le second à la littérature, mais il ne faut pas les séparer, car ils se complètent et méritent également de retenir l'attention. Ils se lisent, l'un et l'autre, avec une agréable facilité, une délectation constante. La belle limpidité de la pensée, la justesse des aperçus, la vérité des conclusions, tout cela se mêle en des phrases qui coulent de source, qui illuminent ou qui amusent, mais qui intéressent et charment continuellement.

Ce qui frappe le plus à la lecture de ces pages, c'est peut-être l'esprit. Fournier en avait beaucoup et du plus fin. Nul n'a manié avec plus de dextérité et de souplesse, le trait spirituel : plaisanterie, ironie, malice, boutade ou épigramme ; il lui donne toutes les formes. Ensuite, on remarque vite son talent à dégager le point essentiel d'une question, à la placer sous son vrai jour, à la traiter de façon conclusive. Ajoutez son esprit d'observation et surtout sa grande faculté d'analyse, aussi bien littéraire que psychologique, sa maîtrise à mettre à nu, également vite et sûrement, les rouages d'une conscience et les motifs d'un acte, le procédé d'un raisonnement et le développement d'une pensée.

Inévitablement, tous les articles ne présentent pas une même perfection. Il se rencontre, de fait, chez l'auteur, mais très rarement, des idées erronées, comme celle que l'œuvre d'art doit s'accompagner de patriotisme, ce que contredit toute l'histoire de la peinture ; ou comme la théorie qu'il faut laisser au peuple ses fausses idoles, théorie à laquelle sa vie entière donne le démenti. On y trouve aussi des fautes plus graves, telle l'insinuation à peine voilée d'alcoolisme contre un nonagénaire ; et des raisonnements puérils, comme l'accusation que Laurier a sacrifié ses principes "à l'amour des hommages et des honneurs" et qu'il tenait à s'entourer autant qu'il l'a pu, de mentalités inférieures. On est parfois un peu ennuyé par les gamineries de l'auteur, qui se délecte à des méchancetés gratuites et à des railleries inutiles contre des hommes qui avaient le seul tort d'être dans la politique. Mais ce sont là des taches accidentelles, inévitables dans tout œuvre de combat.

Fournier était-il doué pour faire mieux que de simples articles de politique courante, des morceaux à l'emporte-pièce, de brillants billets du soir et de fines chroniques littéraires ? En somme, valait-il mieux que les seuls écrits que le temps et les circonstances lui aient permis de fournir ? Il ne saurait subsister de doute sur ce point. Fournier aurait pu, dans la situation voulue,

faire œuvre forte et durable, œuvre substantielle et définitive. Le lecteur s'en convaincra, qui voudra bien lire, les deux plus longues pièces, les meilleures peut-être, à coup sûr les plus fortes de pensée et d'analyse, qui terminent chacune l'un des volumes.

Dans "La Faillite du Nationalisme", avec une clairvoyante acuité, il a étudié les causes fondamentales de la banqueroute de son propre parti. Il en divise d'abord les suivants en quatre catégories : les "bons jeunes gens, encore tout frais sortis de l'école", qui forment "le gros des fidèles" ; les mécontents de tout parti ; les ignorants qui approuvent sans savoir ; enfin "un groupe d'esprits sérieux." Puis il se demande pourquoi, après vingt ans de lutte, les idées nationalistes "ne sont pas plus en faveur, auprès de l'immense majorité du peuple, qu'elles ne l'étaient il y a des années," pourquoi de fait, "elles le sont même un peu moins." Car, d'après lui, on aurait tort d'objecter que la province s'est ralliée, en 1911, à la nouvelle doctrine, car, dit-il, "Ce qui surtout a triomphé dans le Québec, aux élections de 1911, si triste que la chose soit à dire, ce ne sont point les idées nationalistes : ce sont tout bonnement les deux forces coalisées de l'argent tory et du whiskey canadien." Cela posé, il trouve, à l'avatar nationaliste, trois causes principales, que, toutes trois, il met au compte personnel de M. Bourassa, dont il avoue l'échec, en disant : "Nous tous qui avons compté sur M. Bourassa comme sur le chef et le sauveur prochain de la race, n'étions-nous pas en droit, vraiment, d'attendre de lui autre chose, et plus, que le rôle restreint où il semble définitivement emprisonné ?"

Quant aux raisons, les voici. La première, c'est, chez M. Bourassa, un "impérieux besoin d'étaler son érudition, qui l'a conduit dès longtemps à sacrifier, au profit d'arguments savants sans doute, mais bien plus encore fantaisistes", les raisons toutes simples qui servaient de fondement à sa doctrine. La deuxième raison, c'est, chez le chef nationaliste, "frappante contre-partie de son assurance sur le terrain des idées, son inaptitude foncière à l'action." La troisième raison de l'échec de M. Bourassa, dit Fournier, c'est "son inexpérience et son dédain des hommes, lesquels ont fini par faire de lui, dans notre vie publique, une manière de stylite, abritant à l'ombre de sa colonne un, deux... peut-être trois disciples, dignes d'être comptés."

Voilà les idées qu'il développe ensuite avec une psychologie pénétrante et une logique inexorable. Evidemment cette étude n'est ni complète, ni définitive. Fournier y néglige des facteurs sociaux et psychologiques de première importance.

Il réduit par là l'histoire à n'être que la biographie des chefs. Mais, jugée sous cet angle personnel, sa monographie dénote tout de même chez lui de larges vues d'ensemble, une force d'abstraction surprenante, une faculté d'analyse subtile et une impartialité qui fait son éloge. Le style est à la hauteur de ces qualités.

Sa deuxième étude de longue haleine, "La Langue française au Canada", où il a par trop exagéré la plaisanterie de son argumentation, intéresse surtout par les idées qu'il y a émises sur notre culture littéraire. A la pauvreté de notre langue, il a donné des causes qui, sans tout expliquer le problème, comptent à coup sûr parmi les facteurs de la situation actuelle. Ces causes de dépérissement de notre littérature sont le climat qui empâte l'esprit ; l'isolement et l'oisiveté, qui résultent du climat ; l'absence de service militaire ; l'éloignement de la mère-patrie ; l'éducation négligée de la jeunesse. Il y a là certes ample matière à réflexion, comme à discussion.

Dans ce travail, se trouvent peut-être les pages les plus achevées de Fournier, celles qui réunissent mieux les qualités de son esprit.

La conclusion de cet article — impressions plutôt que critique — c'est qu'oubliant les exagérations et le parti pris de journaliste d'avant-garde et les malveillances du "libelliste", qui était surtout un frondeur, et parfois un pince-sans-rire, il faut garder de Jules Four-

nier le souvenir d'une belle intelligence, raffinée et lucide, éloquente et probe, ayant combattu, sans lassitude, pour l'honneur des lettres françaises, ayant laissé des pages remarquables, qu'il aurait encore dépassées, s'il avait vécu. Et les meilleures de ses pages se trouvent dans "Mon Encrier", où les connaisseurs aimeront à les relire.

Guatave LANCTOT.

ACTUALITE MONDIALE

L'Ideé Républicaine dans le monde

"Dans cent ans — avait dit Napoléon — l'Europe sera républicaine ou cosaque." Cosaque non, mais républicaine oui, ou à peu près. Et non pas seulement l'Europe, mais le monde presque tout entier. Qui l'aurait cru? Voici maintenant la Turquie en République; la capitale politique transférée de Constantinople à Angora et Mustapha Pacha président de la République remplaçant définitivement le sultan détroné. A quelles surprises nouvelles allons-nous assister?

Deux ans avant la guerre, déjà, on avait vu la plus vieille monarchie du globe, la Chine, renverser sa dynastie et s'octroyer des institutions républicaines. Et la Chine représente, à elle seule, plus de la moitié de la population de l'Asie. Quant à l'Amérique — si l'on excepte le Canada — elle est aujourd'hui tout entière républicaine; les essais impérialistes tentés plusieurs fois au Mexique au cours du XIXe siècle, ont tous avorté, et le seul régime monarchiste qui subsistât encore dans l'Amérique du Sud, l'empire brésilien, a été renversé il y a une trentaine d'années.

Les bouleversements amenés par la grande guerre, devaient donner en Europe une force nouvelle à l'idée républicaine. Les trois plus grandes monarchies du vieux monde, celles des Habsbourg, des Hohenzollern et des Romanoff, ont été jetées à bas en un clin d'œil et remplacées par les Républiques. Les pays qui passaient pour le plus profondément attachés à l'idée monarchique, tels que la Hongrie, l'Autriche, la Bavière, la Prusse, se sont vus, eux aussi, entraînés par le courant. Du reste, quand on voit de vieux empires tels que la Chine, la Turquie, la Russie, l'Allemagne se transformer du jour au lendemain en Républiques, il faut bien reconnaître que l'idée républicaine possède actuellement une force d'expansion extraordinaire et irrésistible.

Il y a ainsi, à certaines périodes de l'histoire, des formes de gouvernement qui deviennent pour ainsi dire contagieuses. Au lendemain de la Révolution Française, c'est le régime parlementaire anglais que tous les pays se croyaient en devoir et en droit d'imiter, sans s'inquiéter s'il était adapté à leur tempérament spécial. Aujourd'hui, c'est la République qui essaie de se greffer sur ce régime et qui est en train de faire son tour du monde. Les peuples y passent les uns après les autres.

Ce n'est pas que le régime républicain renferme par lui-même une vertu secrète et mystérieuse qui le rend nécessairement supérieur à tous les autres. Il vaut ce que vaut le tempérament du peuple qui l'adopte. Il y a des pays où la République plonge si profondément dans le passé et apparaît si nettement adaptée aux mœurs qu'on n' imagine pas une autre forme de gouvernement. Il est d'autres pays, au contraire, où l'idée républicaine semble comme une violence faite à leur caractère national et à leurs tradi-

tions. Ces pays-là ont introduit chez eux la République, mais elle ne pourra s'y implanter qu'après une longue période de tâtonnements, d'expérience et d'apprentissage. Si ce travail d'adaptation ne réussit pas, on verra bientôt ces peuples revenir à leur régime d'autrefois. Ainsi, il est permis de douter de la solidité et de la durée des institutions républicaines dans les pays tels que la Chine ou la Turquie. Depuis que la Chine s'est mise en République, la restauration de l'Empire n'a cessé d'être à l'ordre du jour. Il en est de même en Allemagne, et on peut s'attendre à ce que le même fait se produise en Turquie. Personne n'oserait soutenir aujourd'hui que l'ère des kaisers ou des sultans soit close définitivement.

Indépendamment de cet esprit d'imitation, de cette sorte de contagion dont nous parlons plus haut, l'expansion de la forme républicaine dans le monde s'explique surtout par le fait que la République est l'expression naturelle de la Démocratie et la diffusion de l'idée démocratique est le fait dominant et universel de l'époque que nous traversons. La Démocratie tend beaucoup plus à l'égalité qu'à la liberté; elle supporte malaisément les supériorités et les hiérarchies quelles qu'elles soient et une simple présidence de République, toujours provisoire, répond mieux qu'une royauté héréditaire à ce courant égalitaire, à cet insatiable besoin de nivellement qui fait le fond des régimes démocratiques.

L'Explication d'un mystère

Depuis l'armistice, nombre de gens se posaient cette question: "Pendant cinq années, plus de vingt millions d'hommes ont été employés à détruire; depuis l'armistice, la production a diminué dans des proportions énormes. Il est mathématiquement établi qu'il y a déficit de bonne volonté, de bras, de biens et d'argent, et cependant l'on n'a jamais autant dépensé qu'aujourd'hui. D'où vient cette contradiction entre l'appauvrissement général et le luxe, le gaspillage indécent, provocant?" Les réponses à cet obsédant point d'interrogation n'avaient pas manqué, comme bien on pense, mais aucune ne paraissait probante.

M. Guglielmo Ferrero, a étudié, à son tour, le problème, et il croit avoir trouvé la solution de l'énigme. L'historien italien constate d'abord que le phénomène qui intrigue tant de nos contemporains n'est pas nouveau. Le monde vit aujourd'hui comme s'il s'était enrichi. Il dépense "pour ses besoins, ses passions et ses caprices beaucoup plus qu'en 1914."

Moins de richesses et dépenses plus grandes.

M. Guglielmo Ferrero avait déjà rencontré cette embarrassante question contradictoire au cours de ses travaux d'histoire, lorsqu'un jour la lumière se fit: "Cette contradiction me tourmentait longtemps, jusqu'au jour où je crus en trouver l'explication dans ce qu'on

pourrait appeler la mobilisation du capital sous sa forme la plus concrète — métaux précieux — faite par les guerres et les révolutions de ce siècle. Dans l'antiquité, les palais des riches, les cours et les temples étaient de véritables réservoirs d'or et d'argent. La paix y immobilisait peu à peu des quantités toujours plus grandes de métaux précieux — objets d'art ou espèces — soit dans une thésaurisation stérile, qui n'avait d'autre but qu'elle-même, soit dans un faste destiné à rehausser l'éclat de la richesse, du pouvoir et de la divinité. Rome paya en partie les frais de ses conquêtes en s'emparant de ces réservoirs dans tout le bassin de la Méditerranée et en remettant en circulation, transformés en pièces de monnaie, l'or et l'argent qu'ils contenaient. Le dernier de ces trésors qui tomba au pouvoir de Rome fut celui des Ptolémées. Quand Octavien, après la mort d'Antoine, entra dans Alexandrie, il trouva dans le palais royal un immense musée d'objets précieux. Les plus beaux chefs d'œuvre de l'orfèvrerie antique étaient encore là. Mais le creuset dévora tout. Le trésor des Ptolémées fournit à Octavien le premier fonds dont il avait besoin pour restaurer — pour reconstruire, dirait-on aujourd'hui — la république aristocratique, que tant de révolutions avaient à moitié démolie."

Jadis, donc, les guerres n'enrichissaient pas les Etats, mais elles mettaient en circulation un peu violemment sans doute, l'or et l'argent immobilisés. Les nouveaux riches — déjà! — pouvaient se livrer à des prodigalités qui faisaient monter le prix des objets de luxe, avec la répercussion, inévitable, sur la valeur du travail.

L'explication peut être acceptée pour le passé, mais la dernière guerre n'a pas libéré de trésors immobilisés? Elle n'a fait que multiplier la monnaie fiduciaire, qui n'ajoute rien à la richesse réelle, témoin les trillions, les quadrillions de roubles et de marks.

"Comment se fait-il donc, qu'à notre époque aussi les dépenses publiques ou privées augmentent à la suite de la guerre? Peut-on, en multipliant les signes conventionnels de la richesse, consommer davantage quand on produit moins?"

Voici quel serait, d'après M. Guglielmo Ferrero, le mécanisme de cette contradiction: "Il y a deux manières différentes d'utiliser la richesse. Par la consommation directe, pour satisfaire les besoins, les appétits, les caprices des individus, soit par la consommation reproductive pour produire d'autres biens. Si je bâtis un château, je fais de la consommation directe. Si je crée une fabrique de chaussures, je fais de la consommation reproductive. Le monde ne consomme pas davantage depuis quatre ans, en produisant moins, ce qui serait impossible; mais il augmente la consommation directe au détriment de la consommation reproductive."

C'est-à-dire qu'à l'heure présente, dans le monde, la plupart des individus se disent: "Après nous le déluge!" et vivent en conséquence.

LE SALON DE MADAME RACHILDE AU MERCURE DE FRANCE

Par R. LaRoque de Roquebrune

J'AVAIS déjà rencontré deux fois Madame Rachilde avant d'aller chez elle. La première fois, c'était il y a quatre ans, en 1919, au Théâtre du Vieux Colombier. On donnait ce merveilleux "Conte d'Hiver" de Shakespeare que Jacques Copeau a joué d'une façon si étonnante que mon ami Fernand Préfontaine, qui a horreur du théâtre, est allé trois fois l'entendre. Il a une passion pour Shakespeare, mais Copeau ne saura jamais quelle victoire il a remportée en forçant Préfontaine à aller trois fois de suite au théâtre. Donc, au second entr'acte, nous lorgnions la salle.

Elle était pleine de sommités littéraires et mon compagnon s'amusait à me nommer les têtes célèbres. J'aperçois tout-à-coup une petite dame qui parlait avec animation et assez haut pour être entendue.

— Si c'était du Saint-Georges de Bouhélier, on sifflerait, disait-elle. Mais c'est du Shakespeare ! Alors on se pâme.

— Tiens, Rachilde qui n'est pas contente, me dit mon ami. Quelle mouche l'a piquée ?

J'eus le temps d'apercevoir les terribles yeux de la dame et d'entendre sa voix un peu claironnante répéter avec obstination : "Si c'était du Saint-Georges de Bouhélier, du Saint-Georges de Bouhélier." Mais le rideau se levait et je revins à Shakespeare.

La seconde fois que je vis Madame Rachilde c'était dans un salon ami. Des tas de gens se pressaient autour d'un buffet où le maître d'hôtel distribuait dédaigneusement des orangeades et des gâteaux, et dans l'atelier une dame chantait à tue-tête. On me présenta à Madame

Rachilde qui était vêtue de gris et d'un grand chapeau enveloppé d'une voilette mauve. Cette fois, j'aperçus de très près les jolis yeux gris acier au regard froid mais rieur. Tout en causant à bâtons rompus comme on cause dans un salon, au milieu de la cohue des gens, Madame Rachilde me dit de son ton péremptoire souligné de son rire ironique : "Croyez-vous, quelle drôle d'habitude de faire chanter comme ça quand on a du monde. On ne s'entend pas ici, c'est bien désagréable. Chez moi quand je reçois, si une personne se mettait à hurler comme ça, je la mettrais à la porte."

Enfin, j'allai chez Madame Rachilde, il n'y a pas bien longtemps, avec ma femme et une de nos amies qui est celle de Rachilde depuis toujours. "Vous verrez, nous disait-elle, le salon de Rachilde est l'un des plus intéressants de Paris et la maîtresse de maison est charmante, très simple, délicieuse."

Le "Mercure de France" rue de Condé occupe l'ancien hôtel de Beaumarchais. C'est une vieille maison qui a grande allure dans ce quartier de l'Odéon où il reste encore beaucoup de vieilles habitations princières

aux immenses vestibules, à escaliers monumentaux, ornés de rampes en fer forgé. Le porche de l'hôtel du "Mercure" s'ouvre sur un corridor assez obscur où l'on bute sur des piles de livres. La revue et les éditions du "Mercure" sont tout de suite autour de nous. On monte un escalier à vis, on s'engouffre dans des corridors, on passe par des salles où fonctionne la maison d'éditions. Il faut traverser toute une maison de commerce avant d'arriver chez madame Rachilde.

Car Rachilde habite au milieu même des livres du "Mercure". Son appartement est ici au centre de cette maison qu'elle a contribué, par ses œuvres et par sa personnalité littéraire, à fonder et à établir. C'est ici qu'elle vit, qu'elle écrit et qu'elle reçoit, et l'on passe du magasin des livres dans le salon de Rachilde presque sans transition.

Ce salon est charmant. Meublé d'anciens fauteuils, de vieux canapés, de bibelots innombrables, il est tout plein de la famille de celle qui a écrit "Les Hors Nature", "Le Grand

Seigneur," etc... Sur les murs, en effet, les portraits des graves magistrats et des héroïques militaires dont descend Rachilde, offrent une galerie de figures très curieuses. Rachilde qui descend par sa mère des Courtenay pourrait réclamer ses droits au trône de Grèce comme le fit jadis un autre écrivain français, Villiers de l'Isle-Adam. Et comme je lui dis cela, elle rit et s'amuse de cette idée de réclamer ses droits royaux.

— Les Courtenay, je crois, régneront à Chypre ! Ce serait drôle de poser votre candidature, Madame.

— Mais les femmes régneront-elles à Chypre ?



RACHILDE

d'après un tableau du célèbre peintre Besnard

— Ma foi, je ne suis pas très sûr de cela. Il faudra consulter de vieux messieurs. J'imagine qu'à la Bibliothèque Nationale on pourrait dénicher les raisons que vous auriez sur quelque île méditerranéenne.

Rachilde se mit à rire, amusée de cette idée d'une couronne ainsi égarée dans ses beaux cheveux blancs. Mais ne porte-t-elle pas déjà le diadème de sa gloire littéraire et qui lui va si bien ! Car moins célèbre que la Comtesse de Noailles et moins lue que Colette, Rachilde n'en possède pas moins une place de choix dans le monde littéraire de Paris. A peine fait-elle partie de la littérature féminine. L'auteur des "Hors Nature" et de "Son Printemps" a un style tellement viril que l'on a accoutumé de dire : Rachilde, c'est un homme. Déjà, au temps du Symbolisme, Huysmans disait qu'il était demeuré chez cet écrivain le goût profond des antiques diableries. Par le choix de ses sujets, par le côté parfois étrange des personnages qu'elle crée, par le style aussi et ce goût du mystère qu'elle a conservé, il y a dans ses œuvres comme un arrière parfum du Moyen-Age. Ce parfum sent même un peu le roussi parfois et certainement Rachilde a mérité plusieurs fois d'être brûlée en place de Grève avec ses livres pour combus tible.

— Vers 1350, Madame, vous eussiez été condamnée par le Grand Inquisiteur de France et menée en Grève la corde au cou. Vos livres eussent été lacérés par la main du bourreau qui, après vous avoir coupé le poing droit, vous eut brûlée vive. Rachilde rit encore.

— Mais non, le Grand Inquisiteur n'eut pas osé.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je suis un peu parente de l'Inquisition puisque je descends d'un grand Inquisiteur. Il est vrai que mon ancêtre était d'Espagne. Mais j'eusse bien trouvé moyen d'échapper au bûcher. J'ai bien échappé jadis à la police. — Comment cela ?

— Mais oui, vers 1890, l'un de mes premiers romans fut jugé si inconvenant par la police que l'on décida d'en saisir l'édition entière. J'allai porter les volumes chez Jean Moréas qui les garda chez lui où j'allai les reprendre quand l'orage fut passé.

— Oui, je me rappelle cette histoire. Ne l'avez-vous pas racontée vous-même dans un journal avant la guerre ?

— C'est bien possible, fait Rachilde d'un air indifférent, j'ai raconté tant de choses dans ma vie que j'ai bien pu encore raconter celle-là.

— Et même tenez, je me souviens de ce que vous a dit Moréas en vous rendant vos livres...

— Ah ! oui, dit Rachilde en éclatant de rire, il m'a dit : "c'est idiot !" Et je n'ai jamais pu savoir s'il parlait de la police française ou de mon œuvre.

Rachilde, dans ce vieillot petit salon du "Mercure de France" a l'air d'une douairière uniquement préoccupée de recevoir ses relations. Elle va de groupe en groupe, causant, riant, étonnamment jeune de gestes et de mouvements. Et cette dame aimablement mondaine a été contemporaine du Symbolisme, elle fut l'amie et la compagne de lettres de Jean Moréas, de Mallarmé, de Gustave Kahn, etc. C'est toute une grande époque littéraire qui flotte autour d'elle. Et, ici même, dans cette maison du "Mercure", que de grandes ombres errantes ! Sous ces plafonds bas, entre ces boiseries anciennes, Rémy de Gourmont est encore vivant. Sa pensée ingénieuse et son intelligence subtile semblent encore flotter dans ce salon où il est venu bien souvent.

On me présente à des gens. Voici une dame dont j'ai mal entendu le nom.

— La princesse quoi ? dis-je à ma femme.

— La princesse X-B.

Comment X-B ? Mais c'est un nom italien illustre et un nom français obscur cela. Qu'est-ce que c'est que

ce mariage de noms ? C'est aussi cocasse que si on disait Mme de La Rochefoucauld-Durand ou Mme la duchesse de Rohan-Dupont.

Ce mariage de noms, me dit ma femme, est un mariage, en effet, Mme B. est née princesse X., alors, on l'appelle princesse X. B. Voilà. — Ah bon.

Mais c'est l'heure du thé et Rachilde entraîne tout le monde là-haut. Car au "Mercure" la salle à manger est au dernier étage. On passe de nouveau par le magasin des livres, on monte un escalier en colimaçon et on arrive dans une immense salle à manger. Cette dernière pièce est ornée d'anciens et magnifiques meubles. L'immense table est chargée de bonnes choses dont Rachilde fait les honneurs.

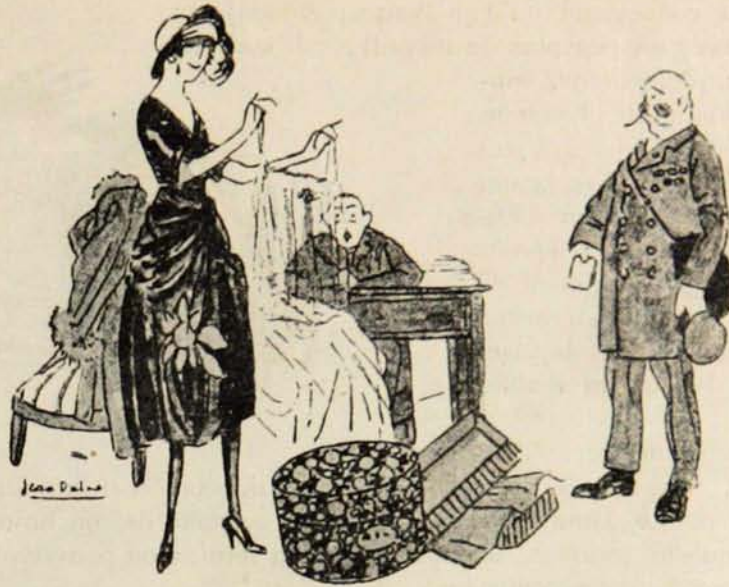
Dans un coin, deux hommes causent ensemble. Ils sont aussi différents que possible l'un de l'autre, par le talent autant que par l'aspect physique. L'un est Jean de Bonnefon, très grand, très gros, très rouge ; l'autre, le romancier Charles-Henri Hirsch, petit, maigre, noiraud. L'auteur de "Le Tigre" et "Coquelicot" causant avec l'homme de France et même d'Europe qui connaît le mieux les questions de politique vaticane et l'Histoire de la Papauté ! Bonnefon, écrasant de son poids formidable un petit canapé Louis XV, parle du cardinal Achille Ratti, devenu le pape Pie XI, à Charles Hirsch qui écoute distraitement, arrangeant dans sa tête on ne sait quel conte ou quel roman. Une dame cause pendant que je bois du thé, elle raconte des potins et elle me nomme les gens qui sont là autour de la table.

— Tenez, cette petite personne, c'est madame Kahn, la femme de Gustave Kahn et cette jeune femme c'est sa fille, la femme du romancier... Mais je m'en vais, je suis fatigué de tout ce monde et de tous ces "gendelettes" réunis. Je vais prendre congé de Rachilde qui est redescendue au salon presque vide maintenant. La conversation se fait par petits groupes intimes ; la pièce est redevenue charmante. Au mur les portraits des graves ancêtres de la maîtresse du lieu regardent avec des yeux absents et effacés.

Dehors, dans la rue de Condé, c'est presque la nuit. Les grilles du Luxembourg retiennent la tête des arbres comme un grand bouquet de verdure. Le quartier est calme et solitaire. C'est l'âme du vieux Paris qui s'exhale à cette heure mystérieuse. Des ombres semblent frôler les murs des anciens hôtels. Ce quartier princier doit être plein de revenants après sept heures du soir ! N'est-ce pas Marie de Médicis ou mademoiselle de Montpensier qui rentrent au palais du Luxembourg en ce moment ? A moins que ce ne soit le duc de Guise, Monsieur, frère du roi, ou encore l'inquiétant chevalier de Lorraine ? Madame de Comballet couchera-t-elle ce soir au petit Luxembourg ? Ce palais est-il encore à elle ? Son oncle le cardinal de Richelieu le lui a donné en la créant duchesse d'Aiguillon ! Aujourd'hui c'est le président du Sénat qui habite le petit Luxembourg, et c'est probablement sa voiture qui entre dans la cour en ce moment. Mais quelle tête ferait le respectable M. Léon Bourgeois si la belle Madame de Comballet revenait ce soir dormir dans ses anciens appartements !

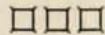
Mais Rachilde dans son vieil hôtel de la rue de Condé est entourée d'ombres littéraires aussi. Théodore de Banville a vécu à deux pas, rue Monsieur-le-Prince ; le grand souvenir de Verlaine est partout épars dans les cafés du boulevard Saint-Michel, et, dans les corridors étroits, les escaliers à vis, les salons aux boiseries fleuries de son vieil hôtel, Rachilde peut rencontrer l'esprit flottant du plus rusé des hommes de lettres, celui de Pierre Caron de Beaumarchais dont ce fut la maison.

R. La Roque de Roquebrune.



LA LEGENDE DU BON MARI

Par RENE LE COEUR



EN V I R O N dix heures du soir. M. Le Soufaché qui travaillait comme de coutume, assis devant son bureau, fut pris d'une espèce de malaise. Il se tâta le pouls. Il avait la fièvre. Il réfléchit quelques minutes ; il analysait son mal. Il conclut : " C'est la grippe ; c'est un commencement de grippe."

Il aurait bien voulu s'aller mettre au lit. Mais au lit, se trouvait déjà Mme Le Soufaché, qui lisait le feuilleton. Elle ne manquerait point de dire : " Tu te dorlotes ! Tu t'écoutes ! Tu es plus douillet qu'une femme. Tout ça, c'est un prétexte pour ne rien faire." Et elle lui reprocherait jusqu'à minuit ses vacances, ses heures de congé, ses plus petites siestes et les plus courtes promenades. Car elle avait une mémoire prodigieuse quand il s'agissait de confondre son mari.

Pour accroître les ressources du ménage, le pauvre M. Le Soufaché, qui était chef du personnel d'une importante maison, faisait chaque soir, après dîner, des heures de travail supplémentaires. Il copiait, copiait des rôles, des états, des mémoires. Et toute cette énergie, par un miracle fréquent de nos jours, se transformait en combinaisons de lingerie, bas de soie, chapeaux à plumes, à poils, à rubans et autres superfluités, qui ornaient " délicieusement ", comme disent les journaux de mode, la jolie Mme Le Soufaché.

Elle gouvernait le ménage avec une grande autorité.

M. Le Soufaché s'habillait au gré de sa femme. Il mangeait les mets qu'elle choisissait ; il allait aux spectacles qu'elle préférait. Il se levait tôt, se couchait

tard, pour gagner leur vie. Et, quand il avait répandu de l'eau sur le pavé du cabinet de toilette, en se lavant, il écoutait les admonestations de Mme Le Soufaché.

Elle prenait, seule, de longues vacances. Il pensait qu'elle les méritait bien, la pauvre petite, qui supportait sans faiblir tous les soucis du ménage. Et, peu à peu, saisi par une grande ardeur au travail, il maigrissait, devenait terne, effacé, résigné et pitoyable. Il se répétait à soi-même : " C'est la vie ! "

Donc, ce soir-là, il se sentait bien faible, il se sentit plus faible encore, le jour et le soir suivants. Il dut se mettre au lit. On appela le médecin : M. Le Soufaché avait, en effet, la grippe, une mauvaise grippe, si mauvaise que l'on désespéra tout de suite de le sauver et qu'il se sentit perdu.

Perdu ! Il prit ses dispositions dernières, comme s'il fallait partir pour le Grand Voyage. Et puis au fond de sa couche trop chaude, il se mit à songer, silencieux, morne, fiévreux, les prunelles tournées vers le plafond.

Il se rappelait les détails, tous les détails de son existence ; il se rappelait ses fiançailles, son mariage,



leur lune de miel, les grandes colères de sa femme, ses incessantes récriminations, ses désirs de coquetterie qu'il n'avait pas toujours pu satisfaire. Peut-être qu'avec un peu plus de travail... Il conclut, saisi par un remords aigu, douloureux, inutile : "Elle n'a pas toujours été heureuse auprès de moi !" Comme ils sont tristes et poignants, ces regrets infinis, à la dernière heure. M. Le Soufaché soupira, le cœur plein d'humilité, de tristesse et de contrition. Il éprouvait aussi une peur épouvantable au seuil de l'Eternité. Toutes les histoires du catéchisme revenaient en sa mémoire défaillante : le jugement dernier, le purgatoire, l'enfer, les diables tourmenteurs.

Mon Dieu ! si c'était à recommencer ! S'il en réchappait, pour cette fois, rien que pour cette fois, il se jurait à soi-même de rendre Mme Le Soufaché si heureuse, si heureuse qu'elle sourirait du matin au soir. Il la voyait encore, sa jolie compagne ; il distinguait son lourd chignon et sa nuque grasse et duvetée. Mme Le Soufaché pleurait, le visage entre les mains.

Et lui, le moribond, il faisait de grands gestes sur le drap, pour essayer d'écartier toutes sortes de phantasmes, qui appartenaient peut-être à l'au-delà !

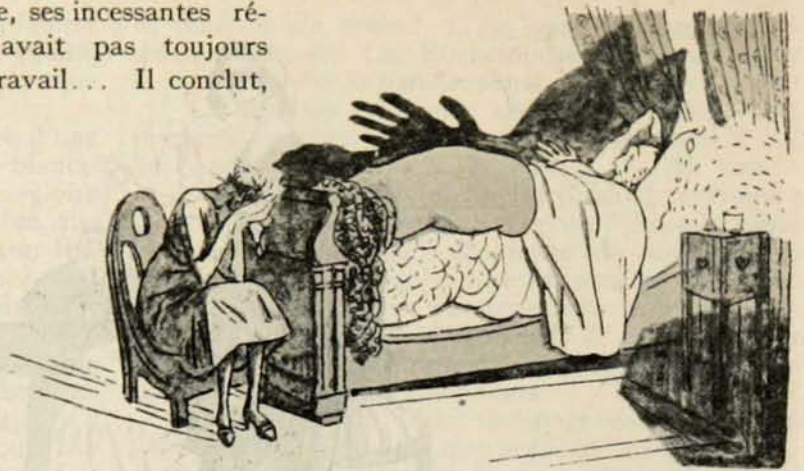
Tout à coup il s'aperçut avec effroi qu'il "n'était plus dans son corps !" Comment en était-il sorti ? Il ne s'en rendait pas compte. Mais il découvrait, de très haut, maintenant, une ap-

arence blême, barbue et chauve, qui demeurait seule de lui sur la terre.

Et il montait, montait, montait tout droit dans l'infini, comme un ange, au milieu des étoiles ! Il commençait d'apercevoir une formidable porte d'or, semblable à celle que l'on voit sur certains tableaux : la porte du Paradis, probablement. Il allait être jugé au tribunal de première instance du Ciel, en attendant le jugement dernier.

Il vit la porte, une porte à deux vantaux, se rabattre, démasquant une lumière éblouissante, d'où s'échappaient des chants mélodieux et les sons conjugués de la harpe et du psaltérion. Hélas ! feu M. Le Soufaché avait toujours eu la gorge délicate ; et il ne jouait ni de la harpe, ni du psaltérion, ni d'aucun instrument ; il ne pouvait pas faire, comme on dit, sa partie dans le céleste concert. Sans doute feu M. Le Soufaché était-il destiné à l'enfer...

Il sentit qu'il lui poussait quelque chose dans le dos, une espèce d'organe nouveau. Il y porta la main. Il la retira avec effroi, car il venait de reconnaître des plumes. Des plumes ! Mon Dieu ! Allait-il être changé en bête ? En serin, peut-être ? Car Mme Le Soufaché



lui avait répété souvent, du temps qu'il était sur la terre et en manière de conclusion aux reproches : "Tu n'es qu'un serin, mon pauvre ami !"

Il avait aussi un cercle chaud autour du crâne.

Il distingua bientôt, au centre d'un cortège, saint Pierre, qu'il reconnut à son trousseau de clefs : "Je le croyais plus âgé, saint Pierre, pensa feu M. Le Soufaché. Comme le temps nous semblait long sur la terre !"

Puis il aperçut, au premier plan, son saint patron, qui l'accueillit du geste et lui dit :

— Tu es au seuil du Paradis. N'aie aucune crainte. Ce que tu sens sur ton dos, ce sont des ailes, tes ailes de bienheureux élu ! Ce que tu sens autour de ta tête, c'est ton auréole !

Feu M. Le Soufaché leva le bras, pour saluer, par l'effet du trouble et des anciennes habitudes.

— Non ! dit le saint, ça ne s'enlève pas. C'est en lumière. Tu es un saint !

— Un saint ! s'écria feu M. Le Soufaché ahuri, et moi qui ne m'en doutais pas !

— C'est toujours ainsi, mon ami, dit saint Pierre, s'effaçant pour laisser entrer au Paradis feu M. Le Soufaché.

RENE LE CŒUR.



UN CAS DE CONSCIENCE

Par CHAMPOL

I

UN PROBLEME

Avant de sortir, François de Lestang donna une dernière accolade à sa vieille amie et jeta encore un regard sur le petit salon, sur les tableaux, les objets d'art, les deux fauteuils devant la cheminée. Là, tant de bonnes soirées s'étaient écoulées à lire, à causer doucement, s'interrompant parfois pour prêter l'oreille au clapotement des vagues, ou pour compter, dans la nuit, les falots de barques sur la mer invisible et les lumières des maisons de Beaulieu, le long de la côte.

C'en était fini de ces choses douces ; et Claude Hersen dut éprouver aussi cette commotion — qu'on ressent plus vive à mesure qu'on avance en âge — à tout ce qui rompt, à tout ce qui finit, car elle posa la main sur l'épaule du jeune homme :

— Que veux-tu, mon petit !... du moment que ton travail t'appelle à Pau, va-t'en à Pau. Le travail ! "l'œuvre !" cela passe avant tout ! Ce n'est pas moi qui dirai le contraire ! prononça-t-elle de sa voix aux résonnances masculines.

Et, de fait, elle ressemblait à un homme, avec ses cheveux coupés courts, sa face rugueuse aux traits larges de vieux paysan rasé, son buste carré dans une sorte de paletot rayé à la boutonnière d'un bout de ruban rouge. L'idée ne venait guère de l'appeler madame ou mademoiselle. Pour tout le monde, même pour François de Lestang, son filleul, elle était Claude Hersen, une personnalité à part, Claude Hersen, l'incomparable portraitiste, dont la vieille célébrité se rajeunissait chaque année par de nouveaux succès.

— Et puis, reprit-elle en guise de consolation, c'est ta dernière corvée. Il ne te manque plus d'autres documents que ceux que tu vas chercher là-bas. Avec tes reines de Navarre, tu complètes la galerie. Ah ! ces Valois, où ne t'auront-ils pas entraîné ? L'hiver dernier, en Pologne ; cet été, en Italie ! Jamais tu n'en aurais fait autant pour les vivants.

Les traits de François s'éclairaient à la pensée de l'"œuvre", comme disait Claude Hersen, de cette histoire des Valois, monument d'érudition, d'art et de philosophie, rêvé depuis sa sortie de l'Ecole des chartes, et qu'il allait enfin édifier dans la maturité de ses trente-cinq ans.

A force de vivre pour ces Valois et avec eux, il avait fini par leur ressembler : svelte, brun, la figure en V dans une barbe taillée court. En revanche, la fréquentation de ces âmes troublées n'avait pas influé sur son esprit de penseur et d'artiste, élevé au-dessus des tentations vulgaires, vite distrait des petites misères de la vie.

Il tira sa montre :

— Allons, il ne faut pas que je manque mon train...

Claude lui donna un dernier encouragement :

— Qui sait si je n'irai pas te faire une visite cet hiver, et revoir mes amis de là-bas ?... A propos, je t'ai annoncé. N'oublie pas de me donner de leurs nouvelles. Tu me diras si le petit Garçon à la Pêche est toujours joli et la petite Fille aux Violettes, toujours laide.

Parmi les ébauches d'œuvres appendues au mur, François chercha du regard les deux figures qui lui étaient familières.

Ces portraits, faits une quinzaine d'années auparavant, comptaient parmi les meilleures œuvres de Claude, traités avec une coquetterie maternelle où se révélait le côté féminin de son génie.

Elle avait donné, à ses modèles, des attributs.

Le petit garçon, superbe enfant aux boucles dorées sur une blouse de velours vert, tenait une pêche veloutée, qu'il regardait avec une expression de physionomie bien enfantine, les yeux admiratifs, pleins de rêve, ses lèvres vermeilles s'avancant un peu gourmandes.

Moins banale, ou moins humaine, était la petite fille aux violettes.

A la beauté, chez elle, un charme suppléait. Rien de plus délicieux que cette mignonne laide de six ans, le visage étroit et fin sous une chevelure teintée de blond, le corps fluet engoncé dans une robe trop longue, une infante de Van Dyck, blanche et menue sur un fond de peluche mordorée.

Elle avait un petit panier de violettes passé à son bras mignon ; et, tournant la tête en contemplant ses fleurs, elle souriait d'un sourire ravissant, le coin des lèvres relevé, une fossette dessinée d'un côté seulement et deux petites dents de devant décou-

vertes ; un de ces sourires que les enfants eux-mêmes n'ont guère qu'en dormant.

Devenue jeune fille, l'aurait-elle conservé ?

François se le demandait, tout en courant sous le mistral qui l'avait pris à la porte de Claude Hersen et qui le reconduisait jusqu'à la gare dans cette nuit d'automne. Il y songeait, en attendant son train, pris d'une curiosité à l'idée de voir enfin, au naturel, ceux, dont depuis si longtemps il connaissait les traits ; et il s'émerveilla de ce hasard qui les réunissait, comme chez Claude Hersen, dans cette ville inconnue où un hasard l'envoyait à son tour.

Puis, ces images cédèrent la place à d'autres plus confuses : les ombres légères et fuyantes qu'il allait poursuivre, les Marguerite, poétiques silhouettes sur le ciel bleu de Navarre ; et, de nouveau, il fut tout à cette douceur de vivre tranquille, seul avec le passé, à l'abri des émotions du présent et des surprises de l'avenir...

Il ne se réveilla qu'à demi en voyant les lanternes rouges de la locomotive, trouer l'obscurité. Ses Valois l'avaient si bien accoutumé aux voyages qu'un wagon lui semblait son second home, et, lançant devant lui sa valise d'un geste expert, il monta dans un compartiment de première, du train qui venait d'entrer en gare.



Même si vous êtes belle naturellement

Vous vous devez de prendre soin de vos cheveux et de votre beauté. Venez nous trouver, et de nos conseils avisés vous serez satisfaite. Nos produits exceptionnels et garantis pour chaque cas vous protégeront. Pour vos cadeaux de Noël n'oubliez pas nos merveilleuses importations françaises maintenant en vente dans nos salons.

La Femme Chic

Se fait Coiffer

à L'Aliglon

326 STE-CATHERINE EST

TELEPHONE : EST 52

Le compartiment n'avait qu'un occupant, un monsieur, assis à l'autre bout, une casquette rabattue sur les yeux, un plaid remonté jusqu'aux oreilles, la tête tournée vers la portière; on ne distinguait de lui qu'un profil vague, coupé d'une moustache grise tombante.

— Un décafé de Monaco, pronostiqua François s'esseyant et tirant de sa poche le journal du soir.

Le train se remit en marche. Le vieux joueur n'avait pas bougé. Seulement, peu à peu, il retournait la tête, et François eut conscience d'un regard, pesant sur lui, un de ces regards qu'on sent, qu'on cherche et qu'on ne rencontre pas.

Un moment, il lut avec peine, à la lueur falote de la lampe, ses idées ne pouvant se fixer, comme si cet homme-là eût été une pile électrique, dégageant un fluide qu'il sentait couler dans ses nerfs.

Il rejeta le journal et ouvrit son porte-cigarettes. Puis, s'adressant à son compagnon :

— La fumée ne vous incommodé pas, monsieur ?

— Aucunement, mondieur.

C'était bien un vieillard, à en juger par sa voix affaibli, cassée. De dessous la casquette cependant, le même regard partait, plus perçant que jamais, provoquant chez François ce même malaise indéfinissable, la notion confuse et l'attente de quelque chose qui va se passer.

Tout à coup, au milieu du silence.

— Monsieur... reprit la voix.

L'intonation avait changé. Le vieux joueur se redressa sous ses couvertures, et, d'un ton de plaisanterie un peu forcé :

— Monsieur, commença-t-il, nous sommes sur une route où ont défilé les extravagances du monde entier. Celle que je vais commettre vous étonnera donc moins ici qu'ailleurs.

François se borna à lever un peu la tête et attendit la suite.

— Voulez-vous me permettre, continua le vieux monsieur, de vous demander un conseil ?

Sans avoir courtoisé beaucoup la dame de pique, François avait assez fréquenté le monde des joueurs pour connaître leurs tics bizarres, leurs superstitions saugrenues.

De quelle martingale, de quel porte-veine s'agissait-il ?

— Il s'agit, acheva le vieux monsieur d'un, cas de conscience.

— Tiens ! se dit François, un fou !

Comme beaucoup de gens d'esprit, il aimait assez les fous, et si celui-là se trouvait de l'espèce ennuyeuse, il ne risquait pas d'être longtemps importuné. Dans quelques minutes, on serait à Nice.

— Mais je ne suis pas un confesseur, objecta-t-il en souriant.

— Justement.

Le ton était si assuré que, malgré lui, il s'émouva un peu :

— Mais je ne vous connais pas, monsieur.

— Justement.

Le train stoppait. Tous deux se turent. Est-ce que quelqu'un allait monter, interrompre cet étrange entretien ? Non, personne...

— Comprenez-moi, reprit le vieux monsieur. Une question m'obsède, et je ne me sens pas assez impartial pour la résoudre. J'ai la faiblesse de prendre un avis. Au moins me le faut-il désintéressé. Or, un prêtre jugera d'après la religion ; un ami peut me ménager, un malveillant me trahir. Alors je m'en suis remis au hasard. J'ai donc résolu de m'adresser à un inconnu, le premier qui me tomberait sous la main, à vous qui n'avez nul motif de me tromper, puisque je vous suis parfaitement indifférent, qui n'avez nul motif de me livrer, puisque vous ne savez pas mon nom, et aux yeux de qui peu m'importe d'être ridicule, puisque, apparemment, nous ne nous reverrons jamais.

François ne se sentit plus sûr d'avoir affaire à un fou ; une curiosité le prit :

— Voyons, monsieur, dit-il.

Rejeté dans son coin, la tête renversée, le monsieur commença à voix basse :

— Eh bien, je suis torturé par un scrupule : j'ai peur d'être aveuglé par une passion, oh ! pas une de celles que vous pouvez connaître, une passion de mon âge : le dévouement.

Voilà. J'aime comme le mien un enfant que j'ai élevé, qui représente les plus chers souvenirs de ma vie. Il y a des gens bien heureux qui s'illusionnent sur ce qui leur est cher. Moi, je ne suis pas de ceux-là. Dans cette nature charmante, j'ai découvert dès l'enfance de terribles instincts ataviques. J'en ai suivi le développement, je vois venir le moment de l'éclosion, je suis seul à le voir venir. Aux autres, même les fautes déjà commises ne peuvent donner l'éveil. Vous avez vu, dans les familles de consommateurs, des jeunes gens, des jeunes filles, ayant toutes les apparences de la santé. Vers dix-huit ou vingt ans, ils se mettent à tousser un peu. Pour tout le monde, ce serait un simple rhume. Chez eux, c'est la maladie héréditaire qui se déclare, et ceux qui les aiment les savent perdus !

Sa voix s'étranglait. François eut pitié.

— Cependant, remarqua-t-il, on ne peut rien induire des entraînements de jeunesse.

— Entraînements de jeunesse !...

Le vieillard se redressa ; et les mots se pressèrent, presque irrités.

— Et qui vous parle de cela ? Croyez-vous qu'à mon âge, je ne sache pas l'opinion du monde sur ces faiblesses qu'on pardonne aux hommes, qu'on plaint chez les femmes ? Il s'agit d'un mal autrement grave, purement moral, où l'entraînement ni la jeunesse ne sont pour rien : d'une difformité spéciale de l'esprit... comment m'expliquerai-je ? La déviation du jugement ?... l'inconscience du bien et du mal ?... Ce n'est pas tout à fait cela. L'aberration est plus complète. C'est

COUPONS DE DRAP



Nous offrons un magnifique lot de coupons de drap, taillés de façon à être utilisés de maintes façons, soit pour jupes et blouses ou pour parties d'habits masculins. Il y a des coupons de toutes grandeurs et de toutes couleurs, selon les modes les plus récentes. L'argent est remis avec plaisir à quiconque n'est pas entièrement satisfait. Prix : \$1.00, par la poste.

GEORGE GRATTAN Mfg. Agent,
New Glasgow, Qué.

la confusion du vrai avec le faux, du beau et du laid... et échapper ainsi à toute démonstration, à tout raisonnement, à tout ce qui peut refréner les défauts ou, du moins, en borner les conséquences. Rien d'irréparable ne s'est produit. Mais si l'occasion se présentait ? Si une tentation mettait en branle les instincts mauvais ? Aucune digue ne serait là pour résister. Cette nature de sable mouvant pourrait s'effondrer d'un seul coup... de sorte que je n'ose conjecturer de l'avenir, je n'ose dire : " Je redoute ceci ou cela " ; je dois dire, en conscience : " Je m'attends à tout. "

— Diable ! s'exclama François.

Son interlocuteur ne le laissa pas achever.

— Mais, continua-t-il, qui me dit que, au contraire, les circonstances ne seront pas favorables ? Jusqu'à ces maladies héréditaires dont nous parlions, qui se guérissent parfois, si le malade est pris à temps. Justement, la personne dont je parle est jeune. Bien mieux, le remède semble s'offrir : un mariage d'inclination et de raison qui lui apporte toutes les garanties de bonheur, qui lui donne, comme garde-fou, la tendresse la plus profonde et le dévouement le plus éclairé. Maintenant, dois-je laisser ce mariage s'accomplir ?

— Mais je ne vois pas mieux à désirer, dit François.

Le monsieur eut un haussement d'épaules.

— C'est que vous faites ce que je crains de faire. Vous ne songez qu'à mon enfant. Eh bien, et " l'autre " ?

Un peu tardivement, François songeait à l'autre.

— " L'autre ! " répéta le vieillard, l'être sain et loyal qui va vivre son existence paisible à cette existence incertaine, qui va risquer tout ce que je redoute !... Oh ! je ne lui ai rien dissimulé. Mais l'expérience se donne-t-elle ? Peut-on croire au mal sans remède quand on est jeune, quand on aime ? On s'exalte, au contraire, à l'idée de pardon, de rédemption. L'espoir de racheter la personne que l'on aime, cela ne vaut-il pas, en effet, de hasarder sa propre vie ? Mais ai-je le droit de profiter de cette générosité ? D'autre part, ai-je le droit de refuser pour mon enfant la dernière chance de salut ? Lequel est-ce que je sacrifie ? Est-ce leur perte à tous deux que j'empêche ? ou, qui sait, leur bonheur ? Est-ce la tentation qui m'égare ou le scrupule ? Je ne vois plus mon devoir. Pouvez-vous me le montrer ?

Il se tut et attendit.

Ce silence, c'était l'angoisse suprême, et François en ressentit le contre-coup.

Tout à sa tâche, il en oublia presque l'étrangeté, et, pesant les paroles qu'il mettait dans la balance de ces destinées :

— Chacun pour soi, murmura-t-il. Vous défendez les intérêts de votre enfant. L'autre a aussi un père.

— Non ! et même... si quelqu'un devait lui en tenir lieu, ce serait moi !

A cette nouvelle complication, François tenta encore de se dérober :

— On ne peut juger d'une situation sans connaître les personnes.

ROD CARRIERE
OPTICIENS-OPTICIANS

207
RUE STE-CATHERINE EST
TEL. EST
2257
MONTREAL

HENRI SENECAL
OPTOMETRISTES-OPTOMETRISTS

OPTICIENS A L'HOTEL-DIEU

— Au contraire... On n'est sûrement impartial que lorsqu'on ne les connaît pas. Si vous approchiez la personne en question, d'abord vous ne me croiriez plus... Vous vous laisseriez prendre au charme de cette nature, et quand même les apparences ne vous tromperaient plus, vous vous apitoieriez sur cette faiblesse morale, physique aussi, qui semble porter avec elle son excuse. A côté de cela, tant de qualités attachantes !... Et tout n'est pas hypocrisie. On ne peut admettre qu'une créature ainsi douée soit fatalement perdue. On ne peut pas s'y résigner.

La volonté ne contenait plus la passion. A défaut des paroles, l'accent suppliait. Cet homme implorait pour son fils, pour sa fille peut-être !... Mon Dieu ! cet être faible, si c'était sa fille ! Et François se laissa ému de cette compassion facile, qu'inspire ce qu'on voit, ce qu'on entend.

De nouveau, il oublia "l'autre", et ne cherchant plus qu'un moyen de ménager sa responsabilité et les espérances de son client :

— Ma foi, monsieur, l'avenir seul, en pareille matière, peut donner tort ou raison, et dans l'incertitude, je ne vois pas de meilleur parti à prendre que celui que vous préconisez tout à l'heure.

Le train avait ralenti sa marche, sifflait éperdument ; on arrivait.

Il se leva :

— Tout à l'heure, vous proclamiez votre confiance dans le hasard, et vous aviez raison. Le hasard est un aveugle adroit ; pourquoi ne pas vous fier à lui ? Laissez aller les choses et peut-être iront-elles bien, surtout si vous avez dans votre jeu un autre aveugle plus adroit encore, l'amour !

— Je vous remercie, monsieur.

On entra en gare de Nice. Ressaisi par la vie extérieure, normale, François sentit mieux l'étrangeté de ce mauvais rêve à deux qu'il venait de faire.

Il eut envie de le fixer, de garder dans sa mémoire, en même temps que cette bizarre aventure, les traits de celui qui en était le héros. Il voulut le bien voir, et, pour descendre, il s'appretait à passer devant lui ; mais déjà le monsieur à la casquette avait replié sa couverture et ouvert la portière. Il sautait sur le quai et se perdit dans la cohue des voyageurs, les uns s'acheminant vers la sortie, les autres attendant le départ du rapide.

François de Lestang était de ceux-ci ; son domestique envoyé en avant avec les bagages, le rejoignant effaré :

— Il n'y a que le temps de changer de train, monsieur, dit-il. J'ai les billets...

Quelques minutes après, accoudé à la portière d'un autre compartiment, François de Lestang achevait de se ressaisir :

— Bah ! se dit-il en allumant une cigarette, l'existence est encombrée d'incidents absurdes qui ne riment à rien et ne sont bons qu'à être oubliés.

II

LA PETITE FILLE AUX VIOLETTES

Pau apparut à François pour la première fois à cette heure indéfinie où, entre les derniers rayons qui s'éteignent et les réverbères qui s'allument, les villes prennent des aspects fantastiques. Mais sans se laisser fasciner, son premier regard avait déjà cherché et reconnu le but de son voyage : là-bas un peu à l'écart, le vieux château de Pau, élevé sur son talus gazonné comme sur un socle de velours vert accolant sa façade, ciselée par les architectes de la Renaissance, au massif donjon de Gaston Phoebus.

Dès le matin il errait à l'entour, s'arrêtant pour examiner les détails d'architecture, extasié devant les fines sculptures des croisillons de pierre.

Il y revint le lendemain, les jours suivants encore.

A loisir, il parcourut les pièces voûtées, les escaliers décorés de chiffres accouplés dans les lacs d'amour et des marguerites emblématiques ; les splendides terrasses où la belle et docte sœur de François 1er, la "dame qui vouloit trop sçavoir", s'essayait pour deviser d'amour et de scolastique ; les salles richement tapissées qui virent la reine Margot, vêtue de drap d'or frisé, danser la pavane ; il demeura rêveur devant les petites portes masquées, les étroits couloirs secrets, par où passèrent tant d'intrigues.

Puis, quand il eut interrogé ce document de pierre, il lui resta à prendre possession de la bibliothèque. Entre temps, de longues stations devant l'incomparable panorama des Pyrénées, un coup d'œil rapide à la ville, aux promenades ensoleillées et aux squares élégants de station hivernale.

Au bout de la semaine, François de Lestang se crut au courant de toutes choses et se dit que le temps de se mettre au travail était venu.

Il avait compté sans celui qui est ici le vrai souverain, tyran capricieux, charmant et malin, sans le soleil du Béarn.

Il s'y prend de toutes les façons pour vous conquérir. Il entre par la fenêtre, il vient se poser sur votre table de travail, de l'air le plus innocent du monde. On le regarde. Il n'en faut pas plus ; on est perdu.

Le voilà qui se met à jouer avec tous les objets à sa portée. Le papier sur lequel on écrit devient aveuglant, l'encre tourne au rouge ou au vert, les cadres dorés lancent des étincelles, les glaces rayonnent comme des pièces d'artifices.

Vraiment c'est insupportable. On se lève pour fermer les volets.

Mais à travers la vitre on aperçoit une ombrelle bleue, une autre blanche, puis une rose. Un mailcoach passe sur lequel un gentleman, habit rouge et casquette de velours, sonne de la trompe. Il faut voir ça : et, au lieu de la fermer, on ouvre la fenêtre toute grande. Dieu, qu'il fait bon ! De là-bas arri-

vent les sonorités de l'orchestre, avec une bouffée d'air moelleux qui vous frappe au visage. C'en est fait, le philtre a opéré, la contagion de paresse vous gagne. Et, voilà sur le boulevard un promeneur de plus.

Pour tant de promeneurs, il semble qu'il faudrait d'abord des promenades. Erreur. Avant tout il faut des bancs.

Le banc, c'est le salon, le cercle et le théâtre. En regardant de son banc les glaciers reluisants et les taches noires que font les forêts aux pentes bleues des montagnes, on croit recommencer les belles excursions de jadis, et quand le vent d'ouest souffle, on se lèche les lèvres pour y sentir le sel apporté par la brise marine.

L'hiver, au soleil, on conte aux voisins ses petites affaires : le banc alors, c'est le coin du feu. Puis on relève la tête, on voit passer les belles dames en toilette : autant vaut le banc qu'une loge à l'Opéra.

Le banc compense bien des choses : la tristesse du logis, la faiblesse des vieilles jambes. On s'y repose des labeurs de la vie. De loin, on s'encourage en pensant : "Quand je me retirerai, quand je n'aurai plus qu'à fumer ma pipe sur un banc..."

Le banc, c'est l'égalité vraie, la collectivité sincère, la fraternité.

Quand un petit tourlourou passe, on se serre pour lui faire place, et il se trouve un ancien pour lui dire : "J'ai été sous-off" et s'ému de recevoir de lui le salut militaire.

Et il y en a, de ces bancs !... il y en a pour tous : bancs populaires et bancs select, bancs de retraités, de rentiers, de fonctionnaires, de commères, d'écoliers, de prêtres, de vieilles dames, de jeunes même... Ceux où l'on cause, ceux où l'on dort, ceux où l'on contemple, voire ceux où l'on flirte en revenant du tennis ou du golf.

Et ce fut sans doute pour ce qu'il ne faisait partie d'aucun banc, que François de Lestang découvrit un beau matin l'impossibilité pour l'homme de vivre seul, la nécessité absolue d'échanger une parole, de voir une porte s'ouvrir devant lui.

Alors, il se remémora ce que Claude lui avait dit de ses amis de Pau.

Leurs noms, inscrits sur le carnet de François, constituaient le plus clair de ses informations.

"La comtesse de Charmoise..."

Une veuve plus que mère... Rien d'engageant. Elle était bien la mère de la petite fille aux violettes, mais qui sait ce qu'en ces quinze ans le joli sourire serait devenu...

"Maximilien de Coberg..."

L'ancien bonhomme à la pêche, un grand gaillard d'au moins vingt-cinq ans maintenant, qui passait ses hivers à Pau. Mais François n'avait pas son adresse, et il ne se soucia pas de la chercher.

Il en venait à s'intéresser aux gens de l'hôtel.

C'était ici le même assemblage, pittoresque, mais trop vu, d'oiseaux de passage dans une volière banale : Anglaises à l'éternelle

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE,

35, RUE SAINT-JACQUES, Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit : \$500,000.
Capital payé : \$250,000.

Réserve et Profits non distribués : \$110,323.15.

Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations : \$32,050,132.79

Administration de Successions
de Fidéli-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les
liquidations et faillites

ASSURANCES :
Incendie, Bris de glaces, Au-
tomobiles, etc.

VOUTES DE SURETE

DIRECTION

Téléphonez ou écrivez pour
renseignements.

SIR HOEMISDAS LAPORTE, Président.

J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

tenu de voyage ; Américaines au plumage étincelant ; Russes au teint clair ; Suédoises, blanches et blondes mouettes. Si bien que pour un Parisien, l'impression d'exil venait s'ajouter à celle de solitude en ce coin conquis par l'étranger.

Et jamais François ne l'avait aussi vivement éprouvée que ce dimanche en descendant dans la grande salle du restaurant.

Malgré l'heure, la salle se trouvait encore presque vide. Bientôt, les familles arrivèrent venant du temple, ayant troqué leurs costumes de flanelle contre des redingotes puritaines ; et, dans cette pénombre, les convives, ainsi transformés, apportaient une solennité un peu sévère.

De partout, l'ennui montait, quand, soudain, un nouveau courant traversa la salle.

La porte venait de s'ouvrir, et François avait tourné la tête.

L'arrivant était un jeune homme qui devait être un habitué, car on lui faisait accueil. Des mains se tendirent, des signes s'échangèrent. Des femmes le regardèrent avec un sourire vague, tandis qu'il gagnait une table près de la fenêtre.

Il ouvrit le volet à côté de lui, et, dans le rayon de soleil qui fit irruption, apparut aux yeux de François la plus charmante figure d'homme qu'il eût rencontrée.

Il put l'examiner à loisir, avec une attention de psychologue professionnel, car, sans paraître s'apercevoir de ses succès, le jeune homme déjeunait de bon appétit.

— Était-ce un Français ou un étranger ?

La physionomie mobile, l'allure spirituelle semblaient bien françaises, tandis que la vivacité des yeux noirs sur un teint rosé, le blond doré des cheveux et de la moustache accusaient un type plus caractéristique que le nôtre. Ce qui frappait surtout chez lui, c'était la distinction, cette distinction qui appartient à l'élite de toutes les races ; et, très jeune, très simple dans son complet gris, il faisait songer à ces descendants de grande maison dans les veines desquels se mélange le plus pur des vieux sangs d'Europe.

— Qui est-ce ? demanda François au garçon.

— C'est monsieur le baron de Coberg. Il passe les hivers ici depuis deux ou trois ans. Il était déjà là au commencement du mois, puis il a fait une absence et n'est rentré qu'hier soir.

A présent François le reconnaissait. C'était bien son bonhomme à la pêche ; et de reconstituer ses traits, d'augurer de son caractère, de l'observer ainsi avant d'entrer en relation, était un passe-temps agréable pour un psychologue.

Il le suivit sous la véranda, où l'on prenait le café. Maximilien de Coberg venait de se joindre à un groupe américain qui se composait d'une jeune et jolie femme, d'un mari

plus que mûr et de deux petits Yankees imberbes.

A l'hôtel, les singularités du ménage défrayaient les potins. Remariée, après divorce, la belle Mrs Winton s'était attachée aux qualités solides de la bourse. A une laideur peu commune, M. Winton joignait une jalousie incurable, se manifestant par des tics nerveux. Dans les moments de crise aiguë, on le voyait remuer la mâchoire et piétiner sur place, ce par quoi la belle Mrs Winton ne se laissait aucunement troubler.

La pose au découragement lui paraissait plus seyante, et elle avait une façon de laisser retomber son avant-bras, qui exprimait la mélancolie d'une âme incomprise et l'appel aux sympathies généreuses.

En face de Maximilien, elle répéta deux ou trois fois ce geste, mais le jeune homme ne se laissa pas fasciner, et M. Winton repoussant sa chaise d'une ruade, Maximilien se leva aussi, salua, et sans paraître remarquer un nouveau geste éploré de Mrs Winton, il la vit d'un œil indifférent rentrer à l'hôtel avec son escorte ordinaire.

François le dévisagea encore. Décidément, il lui plaisait. C'était à regretter de n'avoir pas un biais pour se faire reconnaître tout de suite.

A ce moment, Maximilien passant devant lui s'arrêta, et avec une légère malice :

— Monsieur de Lestang ?... j'ai reçu hier une lettre de Claude Hersen, et je comptais déposer ma carte chez vous. Mais depuis une heure que nous nous observons, ne serait-il pas permis d'abrégier les formalités ?

L'instant d'après, ils arpentaient le boulevard ensoleillé, aux sons de l'orchestre de la place Royale, et, naturellement, ils parlaient de Claude Hersen.

— Voilà longtemps que je ne l'ai revue ! dit Maximilien — pas depuis mon enfance ! Cependant, je me souviens d'elle très bien. C'est que, voyez-vous, Claude a été mon premier amour.

Et son compagnon montrant une surprise discrète :

— Je me la rappelle très laide, poursuivit-il ; mais cette laideur me charmait. N'être pas comme tout le monde me semblait le don par excellence. Et puis Claude était une amie de ma mère.

— De la mienne aussi, dit François, et qui auprès de moi l'a remplacée.

Une de ses cordes sensibles étaient touchée ; et, parce que Maximilien était de ceux qui se racontent, se livrent tout de suite, ce nouveau venu ne lui sembla déjà plus étranger.

A cet inconnu de tout à l'heure, il trouvait mille choses à dire, et il constatait avec satisfaction que Maximilien était à même de lui donner la réplique.

— Mais vous n'êtes pas d'ici, monsieur de Coberg ? vous êtes...

Le jeune homme le fixa :

— Je suis Autrichien. Oh ! d'origine seulement, par mon père. Ma mère était Française, et j'ai été élevé en France par elle, puis par ceux à qui elle m'a laissé. Mais personne n'a essayé de la remplacer. Avec elle, j'ai tout perdu ; je suis seul au monde...

L'amertume de son accent ne trouva pas d'écho chez François.

Lui aussi se trouvait seul au monde ou à peu près. Son père s'était remarié dans un âge mûr, épousant force hectares de prés, de champs, de forêts et une châtelaine fermière, d'où une nombreuse progéniture, dont les allures rustiques effarouchaient, chez François, l'homme du monde autant que le lettré. Sa vraie mère, l'amie du cœur et de l'esprit, c'était Claude Hersen, et il se sentait porté à l'imiter, à considérer comme la condition la moins misérable en ce monde ce célibat fécond pour l'intelligence, cette vie libre, remplie par le culte de l'art.

Maximilien de Coberg en jugeait sans doute autrement, car il achevait :

— ... Seul... pour jusqu'au jour où je me marierai.

Accoudés au parapet du boulevard ils restèrent silencieux devant le paysage.

Le soleil se voilait ; le fond du tableau était devenu d'un gris très fin. Une brume transparente enveloppait les coteaux ; les maisons, les personnages, les toilettes, tout s'estompait mollement. Une sensation d'apaisement se dégageait. Maximilien en parut impressionné.

Il se redressa, la physionomie éclairée, et changeant de sujet :

— Puisque Claude a l'habitude de présenter ses amis les uns aux autres, vous devez connaître Mme de Charmoise ?

Une idée confuse traversa l'esprit de François. Si longtemps le petit garçon à la pêche et la petite fille aux violettes s'étaient trouvés associés dans sa pensée ! Tout à coup, il lui prit envie de la voir aussi, cette petite fille aux violettes, et, comme il alléguait l'ennui de s'introduire lui-même qui le retenait, aussitôt vint l'offre :

— Je serai charmé de vous présenter.

Avec sa belle spontanéité, Maximilien pressa même les choses :

— Voulez-vous m'accompagner ? C'est l'heure où Mme de Charmoise reçoit, et je vais chez elle !

François se laissa entraîner, écoutant son compagnon lui expliquer la composition de la famille au milieu de laquelle il allait se trouver.

Une veuve, la comtesse de Charmoise, vivant avec son frère, le général Mesgrin de Vauxpelles, veuf aussi, et avec sa fille, Mlle Aline. Maximilien ajoutait que le général avait été un brillant officier, Mme de Charmoise une jolie femme, et que, ni l'un, ni l'autre, ne se consolaient de la mise à la retraite.

— Une douce retraite pourtant, acheva-t-il, arrêté à la grille d'un des jardins.

La maison tenait le milieu entre l'hôtel et la villa, coquette, soignée, sans grandes prétentions architecturales, visant surtout à faire jouir ses habitants des beautés du paysage et du confort moderne.

— Le général est absent, annonça le valet, mais ces dames reçoivent.

Les portes s'ouvrirent, puis au fond d'un petit salon, une portière se souleva, et une exclamation partit :

— Oh ! Max !

Les mots n'étaient rien, mais l'accent disait tout.

Cette voix de femme, jeune et fraîche, venait de donner la note de l'amour. Avant de voir Aline de Charmoise, François sut son secret.

Saucisses Fraîches Faites Chaque Jour,
Sous la Plus Minutieuse Surveillance.

La Belle Fermière



En Paquets Sanitaires d'une livre.
Pour les Goûts Recherchés.

Chez les Meilleurs Fournisseurs.

Jac Boumans & Co



Il la voyait maintenant et il la reconnaissait.

C'était bien toujours la petite fille aux violettes, la même frêle et mignonne créature, le même visage délicat dans des cheveux d'un blond léger. Seulement, le printemps de la vingtième année la faisait s'épanouir discrètement, comme les petites plantes de montagne qui n'ont voulu pour elles que la grâce.

Et tout en souhaitant la bienvenue à celui que Max lui présentait, elle eut son sourire, l'incomparable petit sourire que François ne put prendre pour son compte, mais qui néanmoins lui rendit d'emblée sympathique ce foyer où il s'essayait pour la première fois.

Entre temps, derrière le paravent qui la défendait des courants d'air, il avait découvert la maîtresse de maison, installée dans un grand fauteuil.

Mme de Charmoise avait été belle. Du type grec, il lui restait un front si bas, que le nez semblait partir de dessous les cheveux ; et la partie inférieure du visage se développant démesurément, il en résultait une sorte de caricature qui rappelait un peu les déesses d'Offenbach.

Mme de Charmoise datait, d'ailleurs, de leur temps. Très jeune, elle avait brillé un instant, et ces jours lointains demeuraient ses beaux jours.

L'esprit un peu court, elle conservait la légèreté et l'égoïsme inoffensif de l'époque, et, parvenue à découvrir que lorsqu'on est obligé de s'occuper des autres, le plus simple est de s'en tenir à la bienveillance, elle prodiguait cette bienveillance à tous, en toutes circonstances, avec un dédain de l'à-propos qui constituait un des divertissements de ses intimes.

— Un ami de Claude Hersen ne saurait être ici un étranger, dit-elle. Cette chère Claude !

Et cherchant un souvenir flatteur :

— Elle a été bien jolie femme ! acheva-t-elle d'un ton convaincu.

Partant de là, elle continua, vantant tout ce qui l'entourait. C'était comme une musique douce, quoique un peu fausse, que François entendait vaguement, et qui ne l'empêchait pas de prêter l'oreille à une autre mélodie.

Aline et Max venaient de s'asseoir à côté l'un de l'autre, et, à travers les phrases banales, une vibration de tendresse se retrouvait.

— Vous avez été longtemps absent !

— Plus longtemps que je n'aurais voulu. Mais j'en ai fini avec toutes mes affaires. Je ne bougerai plus.

Qu'aurait-il pu chercher ou rêver hors d'ici ? Sa physionomie ouverte et parlante le disait ; et, à chaque minute, au moindre prétexte, le petit sourire lui répondait, lumineux, rapide.

L'accord de ces deux êtres charmants faisait l'effet d'une chose rare, parfaite, donnait la satisfaction que procure une œuvre d'art.

Et rien ne contrarierait ce bonheur. Du premier coup d'œil, François avait remarqué au doigt d'Aline, un rubis entouré de diamants, une bague de fiançailles.

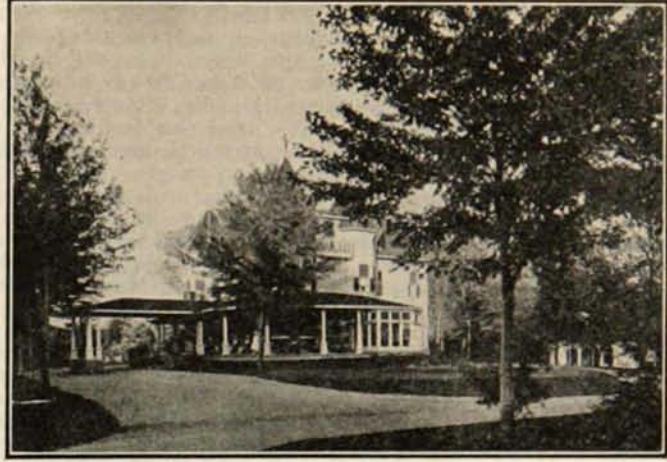
Maintenant il la regarda avec un désintéressement plus grand.

Elle allait et venait, servant le thé, s'essayait une minute, comme un papillon qui se pose ; et ce n'était rien, et c'était tout : la jeunesse, la joie, l'amour qui passaient.

Le jour baissa. Les lignes délicates du fin profil d'Aline s'effacèrent doucement dans la pénombre.

Mme de Charmoise allongea le bras d'un geste mou que Max termina, et soudain la lumière électrique jaillit.

Sur le panneau en face de lui, François aperçut le portrait de la petite fille aux violettes, et, audessous, le délicieux visage d'Aline près de Max.



Sanatorium PREVOST

INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE A

CARTIERVILLE, P. Q.

A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE REGIME ET
DE DESINTOXICATION.
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr. ALBERT PREVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS

Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame,
Spécialiste en maladies nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS

Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - - - ROCKLAND 4052
DEPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus

Le moment de prendre congé venu, il se leva, content d'avoir assisté à un joli spectacle, avec le désir d'en jouir encore.

Cela lui serait facile. Avoir été présenté par Max conférerait bien des prérogatives, et Mme de Charmoise lui disait :

— Venez dîner avec nous un de ces jours, avec Max, voulez-vous ? Le général sera enchanté de faire votre connaissance, et vous l'apprécierez, j'en suis sûre. C'est un esprit distingué et un cœur si excellent ! Il a tenu lieu de père à ma fille. Oui, vraiment, il a assumé toutes les charges paternelles...

— Surtout l'autorité, observa Max.

— Ah ! évidemment... un peu autoritaire. C'est dans sa nature. Il a tant de caractère !

D'après cet éloge, François appréhenda que le général ne fût plutôt difficile à vivre, et, sitôt dehors, Max se chargea de le fixer sur ce point.

— Le général ! mon Dieu, mon cher monsieur, puisque vous allez le connaître, autant vous le dépendre tout de suite. Dans votre histoire des Valois, vous avez étudié les huguenots de l'ancien temps ? Eh bien, prenez le

plus maigre, le plus rigide, le plus sincère peut-être... et vous aurez un aperçu de mon futur oncle, qui n'acquiert, du reste, ce titre qu'à son corps défendant.

Ils n'étaient pas sortis par la grille devant la villa, mais derrière par la cour et la porte cochère donnant sur cette bonne et vieille rue du Lycée, bordée de maisons hautes et de murs de couvents où semblent se conserver le calme et la sévérité de la province. En descendant avec son nouvel ami le trottoir sobrement éclairé, Max acheva de conter ses petites affaires :

— Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous faire part de mon mariage? Aline et moi serions mariés déjà si cela n'avait tenu qu'à cette bonne Mme de Charmoise, qui n'aime pas assez sa fille pour détester son gendre. La vraie belle-mère, ce sera le général! Mais, que voulez-vous? il faut bien une ombre au tableau!

Sur ce mot, Maximilien s'arrêta, ne rentrant pas dîner à l'hôtel et s'excusant de ne pouvoir aller plus loin. Un moment après qu'ils se furent séparés, François, se retournant, le revit qui remontait la rue d'un pas pressé.

Là-bas, au fond, surgissait le Palais-d'Hiver, émergeant des massifs de magnolias.

La haute silhouette de Max franchit l'entrée. Il allait passer une heure avec ses amis avant de finir la soirée avec sa fiancée.

François se retrouva seul, un peu moins seul toutefois que le matin lorsqu'il ne connaissait pas encore Maximilien, et assez étonné de l'intérêt que celui-ci lui avait inspiré, de tout ce qu'ils avaient trouvé à échanger d'idées et d'impressions.

III

LE DINER DU GENERAL

François put attendre le mardi sans trop d'impatience. L'état de sécheresse et d'atonie cérébrale dans lequel il se débattait depuis son arrivée à Pau faisait place à une période de production facile. Soit que le temps fût venu, soit que les Marguerite lui eussent

apporté le dernier appoint nécessaire, l'œuvre jusqu'alors si péniblement élaborée se développait tout à coup d'elle-même avec clarté en son esprit. Ce succès le mettait en belle humeur, et, aux heures de loisir, il n'en goûtait que mieux la société de Max, déjà lié avec lui d'une de ces intimités faciles des plages, des villes d'hiver, de tous les endroits où l'on passe peu de temps. Ce mardi, un peu avant sept heures, celui-ci frappait à la porte de son voisin :

— N'oubliez pas que nous dinons chez Mme de Charmoise.

François n'avait eu garde d'oublier. — Y aura-t-il du monde? demanda-t-il, tandis qu'à pied, Max et lui se dirigeaient vers la villa du général.

— Hélas! soupira Max, il y a toujours du monde! Des amis du général... tous retraités. L'hôtel des Invalides dans toute sa folâtrerie. A propos... je vous recommande le commandant Muller, le grand favori... Et rien d'étonnant à ce qu'il soit le favori du général, car il lui ressemble.

Maximilien prenait cet accent âpre, déjà remarqué lorsqu'il avait parlé du général.

— Oui. Moralement s'entend, il lui ressemble en laid, en vulgaire. Mêmes principes intransigeants, mêmes vertus atrabilaires. Epée et massue, manœuvrant toujours de conserve. Quand l'un dit : "Tue", l'autre dit : "Assomme", et la conversation est tout à fait agréable pour celui qui reçoit le paquet.

Maximilien devait être celui-là. Aussi ne se faisait-il pas scrupule de prendre sa revanche.

Ces discours les avaient conduits jusque sur le petit perron de la villa, et, sous le ciel sombre où se découpait un quartier de lune, le jardin et la maison se revêtaient de mystère.

La porte ouverte, ce fut une vision d'intérieur, chaude et lumineuse, non pas cependant la même vision familiale de l'autre jour.

François se trouva au milieu d'un cercle de figures inconnues, des figures qu'enveloppait une atmosphère uniformément grise.

Max l'avait dit : tous des retraités!

Les hommes gardaient la tenue militaire raide et fatiguée, sous l'habit noir qu'éclairait un bout de ruban rouge.

En dépit d'un balaillage énergique, Mme de Charmoise débordait de son corsage, haulte et couperosée. A côté d'elle, Mme de Puyseuil, une blonde fanée et morne, flanquée de deux filles éteintes et un groupe d'amis des Landes, noirs et mal accoutrés, qui faisaient aussi l'effet de retraités de la fortune.

Le général de Vauxpresles ne jugeait pas encore le moment de paraître, et Mme de Charmoise l'excusa de son mieux :

— Mon frère vient de rentrer, après une absence de plusieurs jours, et il a trouvé ici beaucoup de besogne en retard. En l'attendant, permettez-moi de vous présenter à ses bons amis, à ses plus vieux amis : le capitaine Lajudie, qui a été son ancien à Saint-Cyr...

Un bon petit vieux du Midi, ratatiné, râpé et propre, salua François d'un air bénin.

— Et le commandant Muller... continua Mme de Charmoise, qui a été son...

— Son melon! proclama le commandant Muller d'un ton net, comme qui énonce son plus beau titre de gloire.

François se souvint de la recommandation de Max et examina le favori.

Un homme de fer, oui, c'était bien cela.

D'origine modeste, probablement, le commandant, pour décrocher son grade, devait avoir trimé ferme. Sa charpente massive fléchissait un peu, comme usée par l'effort, mais le moral tenait bon; ses yeux le disaient, ces petits yeux d'acier, inusables, impitoyables, qui, en ce moment, s'abaissaient, soupçonneux, sur le nouveau venu, puis sur Max, avec une expression d'hostilité franche: l'aversion de l'homme de rude labeur pour le privilégié aux dons brillants et faciles.

Max, d'ailleurs, prenait un malin plaisir à le caresser à rebrousse-poil.

— Ça va toujours bien, commandant? Non? Ah! c'est vrai! le soleil!... Mon cher monsieur de Lestang, vous ne connaissez pas encore ce cas! Le commandant se porte mal ici parce qu'il fait trop beau, et s'y ennuie parce qu'il y a trop de distractions. Il regrette son chef-lieu de canton de Lorraine... un petit paradis! Six mois de neige par an et pas un chat dans les rues.

Le commandant prenait l'air rogue et embarrassé d'un homme qui se demande si on ne se moque pas de lui.

— Je crois, dit-il d'un ton sec, qu'on a le droit d'aimer son pays. Trop heureux d'en avoir un.

Il scandait ces derniers mots en regardant Max.

Celui-ci prit l'air le plus aimable :

— Plus heureux encore qui en a deux, comme moi, l'Autriche et la France. Aussi, suis-je bien à même d'admirer votre patriotisme.

— Je ne tiens pas à être admiré. Je n'ai jamais donné prise à la critique, cela me suffit, et je souhaite aux autres d'en pouvoir dire autant.

C'était évidemment une pierre dans le jardin de Max. Il allait la relever, quand les conversations s'interrompirent. Aline venait d'entrer.

Max était déjà auprès d'elle, et produisant un objet jusqu'alors soigneusement dissimulé : — Voilà pour compléter votre toilette, dit-il, et M. de Lestang va nous dire ce qu'il pense de l'effet.

Sous le portrait de la petite fille aux violettes, François vit Aline tenant entre ses mains, des violettes aussi, les premières de la saison.

Elle souriait, de son même sourire d'enfant, dans sa même pose; et elle gardait ce même charme enfantin et naïf, que nos aïeux appelaient candeur, pour lequel Fran-

Collège Classique et Commercial

BREVETS — EXAMENS

Deux départements bien distincts sous la direction de
" PROFESSEURS COMPETENTS "

Classique: Latin—Grec—Français—Anglais—Histoires—Catéchisme—
Littérature—Philosophie—Mathématiques—Physique, etc.

BREVETS: Droit—Médecine—Art Dentaire—Pharmacie—Optométrie, etc.

Commercial: Comptabilité—Sténographie Bilingue—Clavigraphie—
Travail de Bureau—Conversation Anglaise, etc.

Attention spéciale aux élèves arriérés dans leurs classes
commerciales ou classiques.

PENSION RECOMMANDEE A PROXIMITE DE L'ECOLE.
DEMANDE

PROSPECTUS SUR
COURS AUX DEUX SEXES

Directeur
EDMOND
LAROCHÉ
Bachelier de
l'Université
Laval



Cours
strictement
privés,
jour et soir

303 SAINT-DENIS

En face du Théâtre St-Denis

MONTREAL

EST 7496

çois ne trouva pas d'autre nom. Devant cette reconstitution d'un de ses plus anciens souvenirs, il eut une sorte d'attendrissement, et répondant à la question de Max :

— Sous cet aspect je connais Mlle Aline depuis si longtemps que je serais tenté de me croire un vieil ami.

— Cédez à la tentation, conseilla Max.

Le sourire d'Aline s'épanouissait pour lui, cette fois, et effleuré par une de ces émotions qui surprennent l'homme du monde le mieux exercé :

— Je cède ! dit-il, souscrivant plus sérieusement qu'il n'en eut l'air à ce pacte d'amitié.

C'était chose faite. Le gentil couple, entraîna un peu dans sa vie. Il commençait à se sentir de la maison.

Sept heures sonnaient et Mme de Charmoise balbutia :

— Mon frère ne se fera plus attendre : le général est l'exactitude en personne.

Les portes de la salle à manger et celle de la bibliothèque, s'ouvraient, et, en même temps que le maître d'hôtel annonçait : " Madame est servie ", le général Mesgrin de Vauxpresles fit son apparition.

Celui-là justifiait l'appréciation de Max.

— Un puritain.

Le " brillant Vauxpresles " à qui l'âge avait enlevé son " brillant ", affectait une élégance austère : rigide et correct, portant haut sa tête maigre et dégarnie, le nez aminci en bec d'oiseau, deux rides profondes sillonnant les joues, les traits figés en un calme que démentait l'éclat de deux prunelles noires et ardentes au fond des orbites.

Dès le seuil, son regard s'arrêta sur François, et celui-ci tressaillit, l'esprit traversé d'une idée saugrenue.

Mais il la rejeta. C'était impossible ! Une vague ressemblance, voilà tout...

Le général distribuait avec une méthode impeccable, mais où l'on sentait l'effort, des saluts et des phrases enjouées.

Arrivé à François, il s'arrêta, et marquant un peu plus d'attention au nouveau venu :

— Votre nom n'est pas nouveau pour moi, monsieur de Lestang. J'ai lu, avec le plus vif intérêt, votre dernier ouvrage...

Plus de doute cette fois.

Pour tant que cet accent mesuré différerait de l'accent angoissé de jadis, François reconnaissait la voix, comme déjà il avait cru reconnaître le profil... ce profil ascétique entrevu un soir, loin d'ici, à la lueur de la lampe du wagon entre Nice et Monaco, sous la casquette du vieux monsieur au " cas de conscience ".

Le général aussi l'avait reconnu, car il avait déjà choisi son attitude et indiquait à François la sienne. Impassible, le tenant sous la flamme de ses prunelles :

— Je suis heureux de faire votre connaissance, acheva-t-il, appuyant sur ces mots. Nous autres, militaires, nous nous intéressons à l'histoire, parce que nous avons la prétention de la faire un peu ! Même il nous arrive de vouloir écrire ce que nous avons fait. Je m'étais laissé aller à commencer des Mémoires. Oh ! soyez tranquille, je ne vous les lirai pas !

Tandis qu'il s'éloignait et offrait le bras à Mme de Puysseuil, François resta à sa place, étourdi, ayant besoin de toute son habitude du monde pour se maintenir à la hauteur.

La belle humeur de Max résistait à la douche d'eau froide jetée par l'entrée du général ; mais Aline avait pâlie, vieillie d'une inquiétude soudaine, et une nouvelle commotion ébranla les nerfs de François.

Le monsieur du wagon qui lui avait confié son secret, c'était le général Mesgrin de Vauxpresles.

Mais alors l'enfant, l'être pervers ? l'exception dangereuse ? qui serait-ce ?

Il chercha. L'enfant qui n'était pas celui du général, mais qu'il avait élevé, qu'il chérissait, qu'il allait marier ?...

Un seul nom vint à sa pensée.

Et, cependant, ce n'était pas... non, ce ne pouvait être Aline de Charmoise, la fiancée de Max.

A présent, assis entre le commandant Muller et une des dames des Landes, il commençait une des heures les plus étranges qu'il eût encore vécues.

Il regardait du côté du général, et le même doute le reprenait.

— Impossible que ce soit lui que j'ai rencontré là-bas, que je retrouve ici !

Cependant l'absence dont Mme de Charmoise avait parlé coïncidait avec leur rencontre. D'après elle, le général revenait de Paris, mais elle n'était pas dans les secrets de son frère, et, entre ces secrets et le voyage du général, une corrélation devait exister : quelque danger, quelque catastrophe, qui l'avait appelé là-bas où, hors de son milieu, il s'était laissé surprendre par cette crise de détresse. Pour provoquer une pareille défaillance chez un tel homme, il avait fallu un choc violent, et, sans doute, récent.

— Qu'a-t-il donc pu lui arriver ? se demanda François.

Le problème lui parut insoluble. Que lui importait, après tout !

Décidé à tenir ces confidences pour non avenues, François les retrouvait dans sa mémoire avec une étonnante précision :

" Une âme infirme, affligée d'un vice constitutionnel. Pire que l'inconscience : la perversion du sens moral. "

Chez Aline ! Allons ! ce n'était pas admissible ! Il se sentit dégagé d'un poids ; mais,

autour de son esprit l'étau se resserra.

" On ne peut admettre qu'une créature aussi douée soit fatalement perdue. "

" Des tendances dangereuses, des instincts pervers. Rien qui ressemble aux faiblesses communes... "

Il releva tous les cas de psychologie et de pathologie féminine venus à sa connaissance : cette jeune fille du meilleur monde, atteinte de monomanie alcoolique, qui, faute de mieux, vidait les flacons d'eau de Cologne ; une autre surprise volant les bijoux de ses amies ; ces vieilles femmes parmi lesquelles d'honnêtes femmes, qu'il avait vues jouer, à Monaco, la fortune de leurs enfants ; et celles qui écrivent des lettres anonymes ; et les jalouses, les avares, les menteuses...

A quelle catégorie de déséquilibrées Aline pourrait-elle appartenir ?

Une dernière révolte le souleva.

Ne serait-il pas plus aisé de classer le général parmi les fous et de prendre ses confidences pour l'effet du délire ?

En ce moment, les yeux du général rencontrèrent les siens. Ce regard droit n'était pas d'un fou, non plus que cet empire sur lui-même dont le général faisait preuve, causant avec ses voisins, sans oublier les phrases aimables à lancer à ses autres convives.

— Qu'a-t-il pu penser tout à l'heure en me reconnaissant ? se demanda François.

Il se piqua au jeu. Ne serait-il pas capable de se dominer aussi bien que le général ?... Sortant tout à coup de sa réserve, il se plut à éblouir la dame des Landes, tenta d'apprivoiser le commandant Muller, noua des relations amicales avec le vieux Lajudie, n'en continuant pas moins à suivre le cours de sa méditation.

— De qui Aline pourrait-elle tenir ces terribles instincts ? — Pas de sa mère assurément.

Mme de Charmoise se classait parmi ces mondaines dont la candeur s'est conservée dans la futilité, qui rêvent d'un bal ou d'une robe, ne voient dans la vie qu'un jeu perpétuel, et, la partie finie, aussi légères de fautes que de mérites, ne pourront guère s'envoler que vers les limbes.

Décidément, le mal venait d'ailleurs.

— M. de Charmoise ? Qu'était M. de Charmoise ?

Presque involontairement, François avait posé tout haut la question.

— Un sauteur ! répondit la voix tranchante du commandant Muller.

On se levait de table. François revit la tête blonde d'Aline. Mais il ne se laisserait plus prendre aux apparences. Le fil conducteur était trouvé, toute la trame du roman intime se reconstituait. C'était de M. de Charmoise que provenait ce redoutable ata-

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00.

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

visme contre lequel le père adoptif d'Aline avait lutté vainement.

Au salon, on fut correct ; au fumoir, on fut gai. Puis, les parties de cartes engagées, François jugea inutile d'imposer plus longtemps sa présence et revint se livrer aux douceurs fades de la conversation de Mme de Charmoise.

Enfin, on eut la bonne idée de faire de la musique.

Aline chanta des duos avec Max, et, non sans regret, il songea au charme qu'auraient eu pour lui, quelques heures auparavant, ces chansons d'amour sur leurs lèvres.

Aline cessa de chanter, et il la complimenta. Le général reparut, et il le remercia de son bon accueil. Au départ, Mme de Charmoise le pressa de revenir, et il promit.

Dehors, affranchi de la tension d'esprit qui lui avait été imposée, il ne lui restait plus qu'à se féliciter d'avoir joué ce rôle avec habileté et prudence.

Cette satisfaction fut soudain troublée.

— Vous êtes bien silencieux, mon cher ! remarquait Max à côté de lui.

Max ! il l'avait un peu oublié ; et, à se le rappeler, un émoi l'envahit, un scrupule, ce même scrupule qui, de l'âme du général, se jetait dans la sienne.

IV.— LA FOIRE DE LA SAINT-MARTIN

Le château se dresse ensoleillé sur son piédestal de gazon. L'infini panorama de verdure conserve sa fraîcheur et son intensité de coloris ; seulement un peu d'or vert dans l'épaisse chevelure des bois. C'est bien un vrai jour de la Saint-Martin, propice à la grande foire qui se tient à la Haute-Plante.

Par les larges avenues la campagne fait irruption : chars à bœufs ; carrioles où l'on s'empile sur des chaises vacillantes ; guimbardes de toute forme et de tout âge. Les capulets reparaissent, encadrant de sèches figures de Maugrabines ou des faces rondes de jeunes Mauresques de la vallée d'Ossau. Certains viennent de la montagne. Là, un convoi de mules d'Espagne, et les muletiers aux éclatantes guenilles. Les bêtes se heurtent, les gens se coudoient, les roues se frottent. Un "Diou biban !" lancé à pleine voix, puis on se remet à rire. On s'interpelle au passage, et c'est toujours la langue des ancêtres qui résonne, leur esprit gouaillieur qui revit. Revenues de l'Olympe à pareil jour, les Marguerite reconnaîtraient encore les sujets de leur petit royaume de Navarre.

Et François de Lestang se laisse entraîner par le courant vers cette vaste esplanade de la Haute-Plante où se concentre la vie populaire.

D'abord au forail. Le marché aux mules bat son plein. C'est une vision d'outre-mont. C'est l'Espagne.

Tout près, des sonneries connues retentissent dans l'air pur. Devant la caserne monumentale, les soldats font l'exercice, joyeux sous le soleil. C'est la France.

Puis, le pittoresque du tableau épuisé :

— Si nous allions nous asseoir près des

baraques ? propose à François, Lajudie qui vient de l'accoster.

Depuis le dîner du général, il ne pouvait plus faire un pas sans rencontrer le brave homme qui, du plus loin qu'il l'apercevait, le happait d'un signe, fonçait sur lui en boitillant, et employait toute sa diplomatie pour l'entraîner sur le banc voisin.

Au cas où l'innocente franc-maçonnerie des bancs aurait eu un Grand-Orient à élire, le capitaine Lajudie se fût trouvé tout désigné pour cette prééminence.

Assis sur le banc soigneusement choisi, d'où l'on enfilait du regard le large espace compris entre les rangées de baraques et, devenu pour cet après-midi, la promenade à la mode, le capitaine commençait la série de ses observations :

— Nous l'avons baptisée le "vaisseau amiral", chuchota-t-il, lorgnant Mrs Winton qui fendait la cohue, traînant son mari et ses sigisbées dans son sillon. Reste à savoir de qui, actuellement, le vaisseau amiral bat pavillon.

— Pas de moi, toujours ! affirma François.

Son attention attirée sur la belle Américaine, il continua à la suivre de l'œil. Quelques pas plus loin, elle stoppait et accostait un promeneur.

— Tiens, fit Lajudie, c'est Max !

Le capitaine laissa retomber son lorgnon avec un haussement d'épaules paternel.

— Toujours du succès, le gaillard !

L'occasion s'offrait à François de se renseigner.

— Mais, questionna-t-il, est-ce que Max... ?

Lajudie haussa les épaules.

— Bah ! Max est comme tous les jeunes gens, un peu plus fou peut-être que la moyenne, ce qui s'explique, avec sa fortune et sa figure !

François nota l'information. Le monsieur du wagon l'avait bien dit : pour juger de sang-froid d'une situation, mieux vaut ne pas connaître les personnes ! Depuis qu'il les connaissait, cette solution donnée au "cas de conscience" lui revenait sans cesse, pour l'inquiéter ou le satisfaire selon l'impression du moment.

— ... Mais, achevait Lajudie, le vaisseau amiral peut lui donner la chasse ! Max a mis le cap sur le mariage, et plus rien à craindre pour lui avec la femme qu'il épouse ! La femme qu'on épouse, toute la vie dépend de là ! je suis payé pour le savoir !

Le capitaine avait eu des malheurs de ménage, dont, en homme pratique, il tirait volontiers parti pour justifier les faiblesses de son caractère ou de son existence ; mais François ne se soucia pas de les lui faire rééditer. Insister sur les périls d'un mariage imprudent lui déplaisait, et il se remit à observer les passants.

De voir couler ce flot humain, indéfiniment, comme les vagues se succèdent, une somnolence lui venait, bercée par la serinette des orchestres forains.

Soudain, il s'éveilla.

Jaeger

Articles pour Femmes



Costumes de nuit, sous-vêtements, pyjamas, cache-corsets, culottes, vêtements étroits, jupons, costumes de bain, bas, chaussettes de lit, blouses, robes de toilette, gilets et gilets de golf, chandails épais, spencers, chapeaux tricotés, casquettes et capuchons, écharpes, bonnets de nuit, châles, gants, manchettes, couvre-genoux, pantoufles et guêtres.

Catalogue tout illustré, comprenant la liste de nos agents, gratuit sur demande.

En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

Exigez la marque Jaeger

The JAEGER CO., Limited

MONTREAL TORONTO WINNIPEG

Gourmé, allant droit son chemin à travers la cohue qui s'écartait, le commandant Muller venait droit à eux et s'asseyait sur le banc en épongeant son crâne reluisant.

— Quelle chaleur ! dit-il avec amertume. Et quelle foule ! Pour voir quoi ? Des spectacles malsains, naturellement ! Un mouton à cinq pattes, une géante ! Je ne comprends pas la tolérance de la municipalité.

— Pardon, hasarda François, mais je ne vois pas trop l'immoralité du mouton à cinq pattes.

— Tout ce qui n'est pas normal est malsain, professa le commandant sévèrement. La nature est assez laide pour qu'on ne lui permette pas d'outrepasser ses défauts ordinaires.

Les petites de Puyseuil passaient, serrées contre leur mère, effarées, trop faibles pour prendre plaisir à cette joie bryante autour d'elles. Le commandant fouilla leurs visages anémiques, puis laissa tomber sa foudre sur l'échine maigre et courbée de Mme de Puyseuil.

— Voyez la mine de ces pauvres enfants. C'est la faute de leur mère. Pourquoi avoir épousé un alcoolique qui lui a laissé ces deux rejetons scrofuleux ? La plaigne qui voudra ! Pour moi, certaines imprudences sont un crime ! On n'aventure pas les autres avec soi. On n'a pas le droit d'infliger à ses enfants un père indigne ou une mère douteuse !

Le banc se transformait en une chaire de morale, et François s'y trouva gêné. Ces paroles, lancées au hasard, frôlaient à chaque instant son idée fixe. Il se leva.

Mais le commandant aussi se levait, la face détendue, comme s'il eût aperçu le seul objet sur terre n'excitant pas son blâme ou ses méfiances.

— Le général !

De loin, la silhouette raide et noire se distinguait parmi les promeneurs, et le général avait reconnu le groupe, car il obliquait, de cette même allure lente, réfléchie, semblant donner une importance à chacun de ses pas.

" Il veut m'accoster, pensa François, et

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed. Jernaey
FLEURISTE

SEUL MAGASIN MONTREAL

qui a maintenant repris sa maison de commerce — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST —

TELEPHONE EST 1878

comment éviter un homme chez qui on a dîné il y a trois jours ?

A la distance voulue, le général ôta son chapeau.

— Monsieur de Lestang, vous étudiez nos coutumes locales, vous aurez dans le capitaine Lajudie, un initiateur excellent. Vous vous êtes laissé attirer, mon cher commandant ? Moi aussi, ces dames m'ont entraîné. Elles sont là... Si vous le permettez, nous allons les rejoindre. Mais je crois qu'on nous a devancés, ajouta-t-il avec un sourire contraint.

Max, échappé à Mrs Winton, était auprès d'elles.

— Allons ! se dit François, partie complète ! Il n'y a plus qu'à faire bonne contenance.

Une à une, les mailles du filet qui l'avaient capté l'autre jour, se reformaient. Il se retrouvait pris dans cette intrigue par tous les liens qu'on ne brise pas : l'honneur, la loyauté, la politesse.

Max s'était placé auprès d'Aline. Lui marcha de l'autre côté, pour la préserver de la foule. Dans ce décor populaire, elle lui apparaissait plus fine et plus exquise que jamais, avec son petit chapeau et son simple costume de drap du même gris, clair et léger, et, forcé de rester ainsi près d'elle, il se laissait reprendre par cette curiosité ardente qu'elle lui inspirait :

— Si je pouvais la faire parler ! son-gea-t-il.

On exécutait le tour de foire réglementaire, et, un instant, on s'arrêta devant les chevaux de bois.

Les bambins passaient, balancés dans des nacelles, juchés sur des lions, des girafes, des dromadaires, droits, orgueilleux, leur petite cervelle secouée d'un rêve vague de péril dompté et de grandeur conquise.

Mais ce n'étaient pas ceux-là qu'Aline regardait. Ses yeux cherchaient ces petits mal vêtus, mal peignés, en extase, éternels spectateurs des jouissances refusées, et les désignant :

— Max !... dit-elle avec son sourire.

En un instant, Max avait réparé les injustices du sort. Les pauvrets se vautraient sur les coussins, enfourchaient les selles dorées.

— Vous avez fait des heureux, mademoiselle, remarqua François.

— Les enfants son heureux de si peu !
— Le monsieur du wagon l'avait dit : "Des qualités charmantes, et tout n'est pas hypocrisie."

La scène du wagon revenait sans cesse se mêler au présent, y introduire cette sensation d'irréel, contre laquelle un autre que lui devait se débattre.

Parfois il était tenté d'apaiser cette torture d'inquiétude et de honte qu'il devinait chez le général, d'aller lui dire :

"Sachez que je vous plains, comptez que jamais je ne vous trahirai..."

Mais un coup d'œil sur ce visage impassible arrêta son élan. C'était le général qui

voulait les choses ainsi, pour des raisons incompréhensibles, devant lesquelles il n'y avait qu'à s'incliner.

On passait devant la ménagerie, le cirque, les tirs, les loteries. On arrivait aux petites baraques infimes et suspectes, et, lentement, on revenait sur ses pas, dans la poussière d'or du couchant.

On allait rentrer, se séparer, et l'impatience de François fit place à un désappointement. La promenade ne lui rapportait rien, et il commençait à s'exaspérer contre cette petite fille qui tenait en échec son expérience d'homme du monde. Il cherchait en vain un moyen de l'éprouver, de la faire se trahir, quand, soudain, Max s'arrêta avec une exclamation joyeuse :

— Des bohémiennes ! Oh ! je vais me faire dire ma bonne aventure !

Et comme le général prononçait : Max ! à la façon d'un rappel à l'ordre, il se retourna, légèrement impertinent :

— Mais remarquez, général, que je ne vous oblige pas à vous faire dire la vôtre. On sait que vous êtes abominablement superstitieux et que vous y croiriez. Moi, je m'amuse. Hé ! par ici, s'il vous plaît, senoras gitanas !

C'étaient bien de vraies gitanes ayant conservé sous le soleil d'Espagne leur teint de terre cuite, de ces "égyptiennes" aux yeux de lumière et de mystère aussi.

Elles étaient deux : l'une d'âge indéfinissable, l'autre aux formes d'adolescente, également tannées sous la broussaille noire des cheveux, de larges anneaux de cuivre aux oreilles, pieds nus dans des espadrilles.

Les bohémiennes s'approchèrent, riant de leurs larges bouches aux dents blanches.

Lajudie, ne prenant pas grand'chose au sérieux, tendait sa main :

— Voyons... moi... je commence !

Les bohémiennes avaient saisi la proie. Leurs yeux de chat fouillèrent les lignes sur la paume ridée.

— Ai-je longtemps à vivre ? questionna, légèrement ému, le vieux Lajudie.

— Oui, longtemps, longtemps.

Puis elles se ressaisirent de sa main pour y lire cette fois le passé, attestant qu'il avait eu des traverses, subi des déceptions, été trompé par certaines personnes.

— C'est qu'il y a du vrai, murmurait-il. Eh bien, général, vous n'en essayez pas ?

A cette proposition, le général n'opposa qu'un dédain muet, dissimulant peut-être une appréhension. L'aventure du wagon suffisait à prouver que, comme disait Max, il était superstitieux.

— Et vous, mademoiselle ? demanda François à Aline.

Il aurait voulu leur voir examiner cette petite main ; et si vraiment nous portons inscrits nos défauts et nos destinées, elles pouvaient y lire d'étranges choses.

Mais Aline se déroba ; elle redouta de mettre au jour le passé et d'interroger l'avenir :

L'Eau Purgative
"RIGA"
SOULAGE LA CONSTIPATION
"Tally's" pour Euchro
gratis sur demande.
LES PRODUITS "RIGA" Ltée., 25c
2, Ste-Cécile, Montréal.

— Non, dit-elle, faisant un mouvement de recul.

— Pas même si je vous donne l'exemple ? Les gitanes le prirent plus au sérieux que le capitaine. Muettes, appliquées, elles examinèrent les monts, les lignes, les phalanges. Puis la plus jeune releva la tête :

— Vous n'êtes pas marié...

— C'est vrai, dit-il

— Et votre père a été marié deux fois.

— C'est vrai, répéta-t-il, surpris de l'à-propos.

— Un grand travail vous occupe...

Autour de lui on devenait attentif.

— ... Et vous avez un secret.

— Non !

Instinctivement il referma la main, et chacun éclata de rire, sauf le général.

— Rouvrez le livre, cria Max, ou l'on croira que la page n'est pas convenable.

François rouvrit sa main et laissa la vieille bohémienne s'essayer à son tour :

— Une personne vous trompe... et vous le savez... Mais c'est comme si vous ne le saviez pas, vous vous laissez tromper tout de même.

Sa volubilité, coupée d'hésitations, son accent, sa voix basse, la rendaient presque inintelligible. Mais, si estropiés que fussent les mots, François les saisissait et les trouvait conformes à la vérité, au point qu'il ne put se défendre d'un trouble. Sorcières ou liseuses de pensées, ces dames l'effrayèrent, et sa main restée libre fouilla dans son gousset.

La gitane comprit.

— Je ne vois plus rien, dit-elle.

— A moi, senoras ! réclamait Max.

Il les interpellait dans le plus pur espagnol, doué de cette aptitude pour les langues qu'ont souvent ceux qui sont nés de parents de nationalités différentes, et dont le berceau s'est trouvé dans une tour de Babel.

La conversation devait être mouvementée, car, à plusieurs reprises, les yeux des bohémiennes s'emplirent de lueurs fauves.

— Elles tombent mal, elles me prédisent que je resterai garçon !... Je démolis leur système.

Tandis que Max était aux prises avec sa compagne, la petite bohémienne était revenue vers François :

— Voulez-vous que je vous dise encore quelque chose ?

— Voyons...

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210, rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

529, RUE S.-DENIS

TÉL. : Est 3549

Alfred St-Cyr Joseph Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287

HURTUBISE & SAINT-CYR

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie,
Accidents, Bris de Vitre (plate glass)
Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises.

BUREAU :

Edifice de l'Assurance Royale
PLACE D'ARMES

A l'oreille, elle acheva :

— Vous êtes amoureux !

Là-dessus, elle s'enfuit, et la vieille se disposait à la suivre, quand Max l'arrêta en réclamant :

— Ah ! mais... je veux la fin de mon horoscope.

La vieille se retourna, et, probablement parce que les plaisanteries de Max tout à l'heure l'avaient offensée, elle fit, de son côté, le geste rapide de malédiction : le pouce entre les doigts, puis, en pleine figure, lui cria un mot, un seul !

Elle disparut dans la foule.

— Que vous a-t-elle dit ? demanda Aline.

— Oh ! rien, une injure espagnole !

Le général, mécontent, entraînait son monde vers la voiture qui attendait, et, sur le marchepied :

— Ce champ de foire n'est plus tenable. Nous rentrons dîner Max, dit-il de ce ton impérieux qu'il prenait aisément en parlant au jeune homme.

— Excusez-moi pour ce soir, général, je dîne avec M. de Lestang.

La portière se ferma d'un mouvement sec. Le général avait, contre son futur neveu, des accès d'irritation, insuffisamment motivés à première vue, mais, qu'à présent, François s'expliquait, comme tous les sentiments du général, pour les éprouver lui-même. On est mal disposé pour ceux dont le sort vous préoccupe et envers qui on ne se sent pas bien en règle.

Lui-même réprima mal sa contrariété lorsque Max lui prit le bras en disant gaiement :

— Allons, ne me faites pas mentir tout à fait. Venez dîner avec moi.

— Je vous assure qu'il m'est impossible...

— Ne me refusez pas, insista Max. Il me faut un peu de distraction ce soir... Vous avez compris ce que m'a dit cette vieille sorcière ?

François avait compris.

— " Muerta " ! répéta Max pensif, la mort ! Non, j'aurais mieux aimé qu'elle ne m'en parlât pas... Allons dîner !

Ils s'en allèrent par les rues, le long des maisons closes, sur lesquelles, de temps en temps, se détachaient des vitres éclairées : petites fenêtres du rez-de-chaussée, laissant apercevoir un intérieur propre, larges baies, où, à travers les stores de soie, les rideaux fleuris, se devinaient une salle à manger ou un salon luxueux.

Max s'éloignait de ces maisons-là. Il prit une rue commerçante, longue, étroite, noire avec ses magasins fermés, et s'arrêtant à un tournant :

— Voulez-vous que nous fassions l'escapade complète : un vrai dîner de jour de foire ?

François acquiesçant sans bien comprendre, aussitôt il tourna à droite, prit une ruelle qui descendait, un de ces sentiers que les étrangers ne connaissent pas, que bien des indigènes n'ont jamais traversés.

— Où diable allons-nous ? demanda François.

Max descendait toujours. Ils se trouverent dans ce singulier quartier bâti sur l'ancien lit d'un torrent desséché, ramassis de vieilles maisons abritant les rares misères de la cité.

Max s'arrêta devant une porte ouverte :

— Qu'est-ce que cela ? demanda François.

— Une " fonda " espagnole. Et il le poussa en avant.

Dans une salle basse, à travers un nuage de

tabac, François retrouvait, autour des tables, ses Espagnols du matin, échauffés par le travail et les plaisirs du jour, congestionnés, suants, soufflant et continuant à boire, à parler, avec des coups de poing sur la table qui faisaient tressauter les verres et les assiettes.

— Nous allons dîner là ? interrogea François d'un ton angoissé.

Max parut égayé de sa prudence.

— Tranquillisez-vous, nous aurons un cabinet particulier.

Le cabinet particulier fut un réduit entre la salle commune et la cuisine. L'apparition de deux clients si nouveaux avait jeté la perturbation. Les rouliers espagnols les surveillaient, songeant à certains paquets d'allumettes et de tabac de contrebande au fond de leur voiture et flairant la régie sous ces habits trop propres.

François considérait la figure de Max éclairée d'une animation spéciale, — le Prince Charmant en rupture de ban ; une altesse incognito courant la pretantaine.

— La cuisine n'est pas mauvaise, affirma-t-il, manœuvrant sa fourchette avec entrain.

Au dessert, il provoqua les confidences du garçon.

C'était un type tombé de plus ou moins haut, jusqu'aux bas-fonds : un homme tout jeune, long, décharné, au visage de cire ; et, ce à quoi on ne se serait pas attendu, il avait l'accent de Paris.

— J'étais garçon au café des Variétés... raconta-t-il. Pour une bronchite que j'avais attrapée, les médecins m'ont conseillé de me placer dans le Midi, et un ami m'a fait venir ici au Palais-d'Hiver ; mais à la fin de la saison on a diminué le personnel. J'ai dû accepter ce que je trouvais ailleurs.

Il énuméra les hôtels où il avait servi, évincé de partout, pour une raison trop facile à deviner : le stigmate de mort empreint sur ses traits. Et tandis qu'il allait chercher l'addition :

— Pauvre diable ! dit Max.

La note s'élevait à huit francs.

— Gardez la monnaie, dit Max, en jetant sur l'assiette un biller de cent francs.

Puis, passant avec François la porte devant laquelle le garçon s'effaçait :

— Ça servira à l'enterrer, acheva-t-il avec un ricanement inattendu. Et le plus tôt sera le mieux. A quoi bon laisser trainer ces loques humaines ?... " Muerta ! " la mort ! J'ai cru la rencontrer en personne !... Venez-vous au cercle ce soir ?

— Non ! dit François.

Il en avait assez de sa journée.

Dans la solitude de sa chambre, les scènes et les figures se retraçaient : scènes incomplètes, figures incertaines sur lesquelles un masque semblait s'écarter et se replacer à chaque instant : Max, Aline, le général, les bohémienues, s'agitaient devant ses yeux. Pour les pénétrer et les suivre, il eût fallu une vue plus perçante que la sienne. Un nom revint à ses lèvres, un nom qui avait toujours été pour lui synonyme de justice et de vérité : Claude Hersen !

— Oui, Claude s'y reconnaîtrait peut-être, et elle m'a promis de venir ici me voir. Je n'ai qu'à l'attendre.

V EVENING PARTY

Un soir, Claude descendait du rapide, telle que François l'avait toujours vue débarquer, son chapeau d'homme enfoncé sur ses cheveux gris, un mac-farlane à carreaux tombant jusqu'aux pieds, et derrière elle, l'un portant l'autre, son vieux valet de chambre et sa boîte à couleurs.

La vie d'hôtel restait incompatible avec les manies d'artiste de Claude, et déjà, remontée après dîner dans la chambre de François, les jambes croisées devant le feu,

Pour suivre les changements de la mode, adoptez le nouveau corset D & A

VOTRE corsetière peut vous procurer, à un prix modéré, un nouveau corset D & A du dernier modèle et d'un confort parfait. Cette saison, les corsets D & A comportent comme d'ordinaire, des modèles extrêmement pratiques, et dont la coupe scientifique assure le maximum de soutien et de confort.

Les corsetières de bonne réputation recommandent le D & A.

Le modèle No 349, illustré ci-contre, est le modèle courant à buste court ; il soutient la taille et donne la ligne exigée par la mode.

Style
349



DOMINION CORSET CO. Québec, Montréal, Toronto,
Créateurs des corsets La Diva et Goddess

elle se dédommageait de cette odieuse et stupide obligation de faire comme tout le monde qui, une heure durant, avait pesé sur sa nature prime-sautière.

— Oh ! demain je loue un appartement ! Je ne peux pas rester ici ! Ce n'est pas tant les gens qui me coûtent à supporter autour de moi ; ils changent, au moins ! Mais les choses ! les peintures de la salle à manger, bitume et carmin ! et ce simili-bronze sur la cheminée ! Avoir ça en face de soi et ne pas pouvoir le jeter par la fenêtre, c'est à devenir enragé. Heureusement que j'ai eu une compensation ! j'ai vu une jolie femme... cette Américaine... Comment l'appelles-tu ? La tête un peu trop petite. C'est dommage !... mais quels traits !... passe-moi une cigarette... et quelles épaules ! Ah ! je ferais bien son portrait !

Mrs Winton avait capté son admiration d'artiste.

Elle n'avait pas demandé de nouvelles de ses amis de Pau, dont lui aussi évitait de parler ; elle ne l'interrogeait même pas sur ses faits et gestes depuis leur séparation. Elle continuait à causer de choses et d'autres comme s'ils se fussent quittés la veille.

— A propos... et ton "Histoire des Valois"... Où en es-tu ?

Elle se mit à disserter sur les Marguerite, jusqu'à ce qu'enfin elle tirât sa montre :

— Dix heures ! Comme le temps passe ! Mais à quoi songe donc Brigitte de ne pas m'apporter mon grog ?

"Brigitte" était le nom familier de son vieux serviteur. Se trouvant à elle-même une vague ressemblance avec un vieux curé, elle avait jugé bon de le transformer en gouvernante.

En ce moment, Brigitte exerçait une de ses fonctions principales, qui consistait à éconduire les importuns, car, devant la porte on l'entendait parlementer.

Mais un fâcheux l'emporta. La porte se rouvrit, et Max parut.

Claude le regardait, incertaine :

— Le bonhomme à la pêche ! dit François, en guise de présentation.

Elle poussa un "oh !" de contentement, et attirant le jeune homme :

— Ça me fait plaisir de te revoir, mon petit, un vrai plaisir. J'aimais bien ta mère, tu sais !... Et puis, acheva-t-elle, il y a encore autre chose qui me fait plaisir ! Tu as tenu ce que tu promettais. Les enfants donnent de tels désappointements ! On les laisse jolis comme des anges, et on les retrouve laids comme des ânes. Toi, au moins, tu n'as pas mal tourné. Tout ce qu'il y aurait à dire...

Ses yeux d'artiste s'arrêtèrent encore sur Max, des yeux amoureux du beau, des yeux que blessait la moindre imperfection :

— Les proportions... toujours ! soupira-t-elle. Deux ou trois centimètres de largeur d'épaules qui manquent ! Allons, parle-moi de ta fiancée. Ah ! cette petite Aline ! Mais, tout de même, quand je vous faisais poser il y a une quinzaine d'années, du diable si j'aurais cru vous revoir un jour fiancés !

— Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ? demanda Max.

— Oh ! une idée à moi ! Pour s'éprendre, il me semble qu'il faut l'illusion au moins de la perfection, et comment l'avoir quand on se connaît trop à fond ? Et peut-être est-ce parce que j'ai, moi, l'infirmité de connaître les gens à fond, que je n'ai pu encore m'éprendre de personne !

Elle rit, d'un bon rire de vieux garçon. — Pourquoi ne vous mariez-vous pas plus vite que ça ? demanda-t-elle brusquement. Indolente comme je la connais, cette bonne Charoise ne doit pas être fâchée de se débarrasser de sa fille.

— Oui, mais il y a le général.

— Vauxpresles ? eh bien, quoi ?... un

homme charmant !... le beau-père qu'on rêverait si on avait le temps de rêver à un beau-père !... Je ne le vois pas mettant des bâtons dans les roues. C'est vrai qu'il doit maintenant jouer les tuteurs, et quand on l'a laissé jeune premier...

Elle se tut, hantée de quelques vieux souvenirs, que Max chassa en se levant.

— Je ne veux pas vous retenir, alléqua-t-il poliment. Je m'en vais.

Max parti, elle formulait sur lui ce jugement :

— Deux choses me chiffonnent. Il a les épaules trop étroites, et puis il n'aime pas Vauxpresles, à tort ou raison ? Je saurai cela demain.

Là-dessus, elle battit en retraite, laissant François songeur.

Claude allait renouer avec ses anciens amis, et l'entraînait ainsi à les voir plus souvent. Si habile fût-elle, Claude ne pouvait démêler cet écheveau embrouillé sans qu'il lui donnât le fil, et il n'avait pas le droit de le lui donner. Il ne devait pas livrer les secrets du général.

De cette soirée, une pensée consolante lui resta :

"Max est en train de pointer, se dit-il. Et c'est ainsi presque chaque nuit. Ça devient un défaut, un défaut sérieux qui servira de contrepoids au défaut d'Aline. La vie est faite de concessions mutuelles. Il n'y a qu'à laisser faire l'amour et le hasard, oui, je disais bien. C'était décidément le meilleur conseil à donner..."

En dépit de cette constatation, il se réveilla le lendemain avec un poids sur le cœur.

Que Claude fût introduite chez le général, qu'elle vit Aline, la jugeât, la condamnat peut-être, cela l'impressionnait.

— Le vilain temps, dit-il, ouvrant ses volets sans voir le soleil.

Claude était déjà sortie avec sa "gouvernante", en quête d'un appartement. Elle ne rentra pas pour déjeuner. En revanche, il aperçut Max, qui se ressentait de sa nuit blanche. Son extérieur trahissait la fatigue et aussi la contrariété, et lorsqu'ils se rejoignirent sous la veranda :

— Est-ce que le bac vous aurait joué de mauvais tours ? demanda François.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! J'ai perdu une dizaine de mille francs. Mais ce n'est pas cela qui m'affecte...

Sa physionomie subit une transformation.

— Je commence à en avoir assez, dit-il avec une sourde irritation. Croiriez-vous que ce vieux Muller, ce mouchard, ce gaga malfaisant, ce vieux bonze, veut jouer avec moi à la statue du commandeur ? Ne voilà-t-il pas qu'il se donne (à moins qu'on ne la lui ait donnée) la mission de me surveiller ! Partout, je le trouve sur mes talons ! Il passe ses nuits au baccara, derrière ma chaise, à compter ce que je perds ! Si ôt q' apparaît cette tête carrée, la diable m'empoigne. Un vrai porte-guigne. Le spectre de Banco...

Avec ce jeu de mots, Max s'apaisa un peu. — L'embêtant, continua-t-il, c'est la scène avec le général, quand il va me falloir lui extirper mes dix mille francs.

François ne comprenait pas.

— Le général, expliqua-t-il, a été mon tuteur, et, lors de ma majorité, je l'ai prié de continuer à gérer ma fortune. Il ne se l'est pas fait dire deux fois, trouvant là un moyen de me tenir en lisière, sa marotte.

Le général avait été son tuteur. C'était là ce lien dont le monsieur du wagon avait parlé entre lui et "l'autre".

— Allons, dit Max, je vais monter à l'assaut ; ce soir, je vous dirai le résultat de

Sanatorium Sainte-Euphrasie

POUR DAMES

34 est, rue Sherbrooke - MONTREAL
TEL. EST 8192

Etablissement tenu par

LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR
et autorisé par la Législature provinciale

TRAITEMENT DE TOUTES LES MALADIES
NERVEUSES

et des Intoxications : alcoolisme, morphinomanie, etc.
Trois choses sont assurées aux malades :

DISCRETION, SYMPATHIE, SOINS DEVOUES

L'on prend un soin tout particulier des cas névrosés qui se présentent, sachant que chacun d'eux requiert une attention spéciale. Il en est de même pour les intoxications.

L'usage immodéré des excitants et des narcotiques étant une maladie de l'âme autant qu'une maladie physique, nous avons en vue cette double guérison, et tous les moyens employés convergent vers ce but. Les chères patientes parfois si souffrantes moralement et physiquement, trouvent ici la paix, le calme, une douce et bienfaisante atmosphère, ainsi que tout le bien-être qu'elles ont le droit d'attendre : chambres où sont réunis le luxe et le confort, salon de musique, bibliothèque choisie, salles de bain, etc., gardes-malades compétentes, médecins expérimentés.

MEDECINS DE L'INSTITUTION :

Dr L. E. FORTIER, Professeur à l'Université de Montréal.

Dr M. H. LEBEL, Médecin de l'Hôtel-Dieu.

Dr J. A. GAGNON, Médecin de l'Hôpital Notre-Dame.

Messieurs les Médecins qui nous confient leurs clientes peuvent les traiter eux-mêmes s'ils le préfèrent.

Les prix varient avec l'état des malades et selon les chambres choisies.

l'affaire. Vous serez au Palais-d'Hiver, n'est-ce pas ?

François ne promit pas, curieux cependant de connaître le dénouement aussitôt que possible.

Un espoir se levait à son horizon.

Si Max se querellait avec le général assez sérieusement pour que le mariage vint à manquer !

Sur ces entrefaites Claude rentra enfin, harassée et enchantée, ayant tout vu, tout fait, arrêté son appartement, déjeuné chez Mme de Charmoise et rencontré des gens de connaissance.

— C'est incroyable, s'exclama-t-elle. A Paris, à Florence, à Vienne, à Nice, à Deauville comme ici, je n'ai qu'à montrer ma tournure d'épouvantail à moineaux, et tout aussitôt j'entends dire : "Voilà Claude !" Ça a du bon, cette manie de voyageuse de notre époque qui permet de retrouver partout son monde avec le plaisir de l'habitude et la saveur de l'imprévu. Sitôt mes caisses défaits, je vais pouvoir reprendre mes jeudis.

Demain je serai complètement installée. En attendant, j'ai encore dû promettre de dîner là-bas.

Sa physionomie redevenant sérieuse :

— Ils ont tous été excellents pour moi, soupira-t-elle. Cette pauvre Charmoise ! toujours la même ! Mais c'est le général qui a changé ! Max avait raison ! Je n'aurais jamais reconnu mon Vauxpresles... Le plus singulier, c'est que lui, qui adorait les enfants, eh bien, il n'a pas l'air d'aimer sa nièce autant qu'il le devrait. Comment fait-il pour ne pas raffoler d'elle ? Elle est tout à fait délicieuse, cette petite.

Aline lui en avait imposé, car avec une vague jalousie maternelle :

— Tiens, c'est une femme dans ce genre que je voudrais pour toi. Mais, à propos ! Qui crois-tu que j'ai rencontré ? Ta tante et ta cousine.

— Madeleine ? s'écria François sans enthousiasme.

— Oui ! Allant à Biarritz, et comme elles tenaient à te voir, je leur ai donné rendez-vous de ta part pour ce soir au Palais-d'Hiver. Le général nous offre des places dans sa loge. Donc, je rentre chez moi, j'arbore ma grande toilette, et tu viens me prendre vers huit heures. C'est convenu ?

— C'est convenu, répéta François.

Vers huit heures donc, il alla prendre Claude, qui avait revêtu le paletot de velours noir composant sa tenue de gala.

— Tu verras si on ne me regarde pas autant que la belle de la saison, promit-elle en entrant dans la salle de spectacle du casino claire et lumineuse.

L'apparition de Claude, l'une des figures les plus populaires dans le monde des arts, produisit la sensation annoncée. On chuchota : "Voilà Claude", et les lorgnettes se braquèrent sur la loge du général.

Il était arrivé le premier avec sa famille augmentée de Max ; une préoccupation se devinait dans ce geste nerveux de sa main longue et fine, tirant sa moustache, que François connaissait depuis la scène du wagon. Max boudait.

— L'affaire a été chaude ! souffla-t-il à l'oreille de François. Et ce n'est pas fini !

Le pli dur s'incrusta sur son front tandis qu'il fixait, aux fauteuils d'orchestre, le crâne luisant du commandant, à côté de la petite tête chenue du bon Lajudie.

Le commandant détestait la littérature et la musique. Ce n'était donc pas le plaisir qui l'attirait ici ; et, à vrai dire, dans l'entourage de François, il n'y avait guère que Claude pour s'intéresser à ce qui se passait sur la scène, où, en guise de lever de rideau, un émule de Fregoli exécutait une série de transformations.

— Tout de même fit-elle observer à l'entr'acte, tandis qu'on se promenait sous la coupole de verre bleu, à quel point, une ligne du visage, tant soit peu modifiée, rend l'ensemble méconnaissable ?

— Il me semble, dit Aline, qu'à force de changer de figure, ce pauvre acteur ne doit plus savoir laquelle est vraiment la sienne !

Il doit en être de même, continua-t-elle, pour ceux qui passent sans cesse d'un sentiment à un autre, bons un jour, mauvais le lendemain, si bien qu'ils finissent par ne plus définir leur propre âme.

On l'aurait crue de ces gens-là, au soupir anxieux qui s'échappait de ses petites lèvres tristes.

— Voilà un malaise que je n'ai jamais connu ! affirma Claude.

— Ni moi, dit François.

— Vous êtes bien heureux, murmura Aline.

Le commandant s'avancé triomphant et rogue, et Max se détachait aussitôt du groupe, tous deux échangeant au passage un coup d'œil rien moins que tendre.

La guerre était déclarée officiellement, et notification en avait été faite aux puissances voisines, car Lajudie ne put se tenir de confier ses impressions à François :

— Ça finira par se gâter !

— Il avait attiré François sur un banc.

— Voyez-vous, je leur suis attaché à tous ! Le général, un ami de cinquante ans, et ces enfants que j'ai vus au berceau ! Et je connais les aléas du mariage, de ce mariage-là surtout ! Mais du diable si je ferais ce que fait Muller d'aller mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ! C'est pour le bien, d'accord, et je le connais aussi, son amour du bien. Ça consiste à voir le mal, d'abord, et à ne voir que ça. Je passe mon temps à lui dire : "Mais mêlez-vous de ce qui vous regarde, vivez pour vous, et laissez les autres s'arranger à leur guise ! Max et Aline ne se lâcheront pas pour vos beaux yeux. Qu'ils aient raison ou tort, c'est leur affaire, et, ma foi, ils ont peut-être raison, puisqu'ils s'aiment."

Le capitaine avait trouvé l'argument sans réplique.

— Puisqu'ils s'aiment ! répéta-t-il.

La cloche sonnait pour la reprise du spectacle. On rallia les autres promeneurs.

De nouveau, on s'entassait dans la loge. Le commandant avait suivi. Et refermant sur lui la porte :

— Je prends la place de Max, décidément vacante, dit-il très haut.

Cherchant Max, François l'aperçut qui s'installait à côté de Mrs Winton.

On jouait un vaudeville quelconque, rencontres, surprises, et quiproquos. François ne sut jamais bien comment le liquoriste Champerreau trouve sa belle-mère dans le tonneau où il avait caché Mme Robergie, ni comment M. Robergie, à la poursuite de sa femme, s'égarait sur les traces de Mme Champerreau, elle-même en quête de son mari.

Tout aussi embrouillée, mais moins comique, était la pièce qui se jouait autour de lui. Les sous-entendus lassaient son attention. Jusqu'aux attitudes qui semblaient se contredire : celle de Max, arrogante et provocatrice ; celle d'Aline, mélancolique et patiente.

Elle feignait de ne pas remarquer son abandon. Le commandant Muller s'en prenait à elle, comme si elle eût été la vraie coupable.

Et n'était-elle pas, au fond ? Les manquements de Max n'avaient-ils pas pour excuse le malheureux défaut dont elle-même devait être consciente, pour n'oser se formaliser de rien ?

Mais lequel, lequel donc, enfin ? de l'astucieuse créature si douce, si sincère en apparence ! Qui la devinerait ? Savait-elle assez bien prendre chacun, et jusqu'à Claude, à qui elle s'attachait comme en un besoin enfantin de protection !

François vit surgir dans une loge d'en haut, le chapeau de veuve de sa tante, et le feutre blanc auréolant le visage de Madeleine. Oh ! la bonne figure ! si vraiment naïve celle-là, avec ses jolis yeux larges, tranquilles et verdâtres, la bouche, riant à belles dents, les joues, toujours rondes. Il eut hâte d'aller rendre hommage à cette sainte simplicité, et, l'acte finissant, il se leva :

— Permettez-moi d'aller saluer ma tante et ma cousine, et veuillez m'excuser pour ce soir.

— Amène-nous plutôt ton monde, proposa Claude avec sa rondeur ordinaire.

— Oh ! oui, amenez votre cousine ! j'aimerais à la connaître ! ajouta Aline.

Sa tristesse s'effaçait sous cette grâce accueillante, dont elle savait se servir pour

Pour conserver à la peau sa clarté et sa douceur



Beaucoup d'hommes se plaignent de l'irritation de la peau après s'être rasé. Pour quelques-uns, cela dégénère en eczéma, devenant ainsi agaçant et repoussant. En appliquant sur la peau un peu de l'onguent du Dr Chase, chaque fois que l'on se rase, on empêche l'irritation, l'eczéma, ou toute autre maladie de la peau. Lorsque le mal existe, on le soulage et on le guérit.

L'ONGUENT DU DR CHASE

60 cts la boîte chez tous les détaillants ou
EDMANSON, BATES & CO., LIMITED, TORONTO

faire des dupes, et sans doute qu'avez Madeleine, elle voulait en faire une de plus.

François se sentait amer et méfiant, sans pouvoir définir ce qui avait fait déborder ainsi son indignation : peut-être cette tolérance d'Aline, allant jusqu'à l'oubli de ce droit suprême de la femme, le droit d'être jalouse.

— Non, se dit-il, elle n'est pas digne d'approcher Madeleine.

Il continuait à s'exalter sur les mérites de Madeleine, ajoutant à la sollicitude respectueuse d'un homme bien né pour les femmes de sa famille, la reconnaissance dont se paye une tendresse de jeune fille quand on n'a rien autre à donner en échange.

Et il n'aurait rien autre, jamais, il se le répétait encore en la promenant sous la coupole du Palmarium, avec d'habiles manœuvres pour éviter la rencontre d'Aline, en lui offrant des glaces, en la faisant jouer aux petits chevaux, où elle eut la joie de gagner cinq ou six petites pièces blanches, puis en les remettant en fiacre, elle et sa mère.

Remontant l'escalier, dans le vaste pourtour servant de vestibule, il tomba sur le général qui attendait ces dames attardées au vestiaire.

M. de Vauxpresles vint droit à lui :

— Votre cousine est partie ?

L'accent sec et impératif ne s'accordait guère avec la question. Et, sans laisser le temps de la réplique :

— Vous ne l'avez pas amenée à ma nièce, vous n'avez pas voulu la lui amener...

François alléguait la fatigue, la timidité de Madeleine ; mais le général coupa court :

— Non. J'ai compris. C'est un affront, un affront d'homme bien élevé, s'entend, et je sais pourquoi. J'ai deviné votre pensée, le malentendu. Je ne peux pas le laisser subsister davantage.

La voix du général retrouvait ses vibrations douloureuses ; ses prunelles redevenaient ardentes. Le visage, qu'un lampadaire éclairait d'en haut, comme la lampe du wagon, était bien celui du mystérieux voyageur de Monaco.

Il fit un violent effort :

— Là-bas, quand je vous parlais de mon enfant, ce n'était pas d'elle. C'était de lui...

François resta un moment étourdi sous le mot de l'énigme qu'on venait de lui jeter à la face. Simple, comme presque tous les mots de toutes les énigmes.

Ce n'était pas elle, Aline...

C'était lui, Max...

Ces dames sortaient du vestiaire, et déjà le général, prenant congé de Claude, offrait le bras à sa sœur pour regagner leur voiture.

Puis se retournant vers François :

— Alors, monsieur de Lestang, dit-il de son ton le mieux apprêté, je vous attends demain à deux heures. Nous chercherons parmi mes bouquins sur l'histoire du pays ce qui peut vous servir.

VI LE DEUXIEME ACTE

A deux heures précises, François était introduit dans la bibliothèque, où ne pénétraient guère, même les plus intimes.

Ici, la pipe du commandant Muller et la cigarette incessamment roulée par le vieux Lajudie eussent été trop vulgaires, un bouquet de fleurs cueilli par Aline trop printanier.

Le général était assis à son bureau. Le ravage de ses traits témoignait d'une mauvaise nuit. Evidemment, l'incident de la veille n'avait pas cessé de le préoccuper, et François ne put s'en étonner. Lui, non plus n'avait pas songé à autre chose.

— Ce n'était pas elle, Aline !

— C'était lui, Max !

Comment n'avoir pas deviné tout de suite et de lui-même ? Il restait encore plongé

dans cette stupeur que lui causait sa propre bévue, sans pouvoir bien définir l'état d'âme résultant pour lui de la situation ainsi modifiée. Les choses lui semblaient plus normales, mais plus graves, et ce n'était pas seulement la curiosité qui l'agitait tandis qu'il attendait, en face du général impassible.

Sitôt la porte retombée sur le domestique qui avait servi d'introduit, le général entra carrément en matière :

— Les demi-confidences n'ont jamais rien valu, monsieur. Si discret que vous ayez bien voulu être, votre esprit n'a pu manquer de travailler, et il ne m'est pas permis de laisser vos suppositions s'égarer davantage. Ce que je ferai pour toute femme, je le dois à ma nièce. Il n'y a pas de jeune fille plus digne de votre respect, de nature plus droite, plus haute.

François retrouvait l'impression du soir précédent, cette exquise sensation de réveil après le cauchemar, quand s'annihilent tous les malheurs qu'on croyait accomplis.

Puis, le cauchemar reprit, avec d'autres images seulement.

— C'est de mon pauvre Max que je vous parlais, continua le général, les yeux fixes devant lui. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? de vous demander si vous vous souvenez de ce premier entretien, pas plus que je ne me suis demandé si vous m'aviez reconnu. Je vous disais qu'il ne m'était rien, que, cependant, je le regardais comme mon enfant. Il faut que je vous explique cela encore. L'un entraîne l'autre... Je vais toucher aux souvenirs les plus intimes de ma vie...

Je suis seul en cause, et j'ai le droit d'avouer une folie qui n'a été que la mienne. Max est le fils de la femme que j'ai aimée toute ma vie, que j'aime encore en lui et qui, elle, ne m'a jamais aimé, qui, en lui, me hait et me torture encore. Vous avez remarqué, j'en suis sûr, à quel point Max me déteste !

Le général se mit à marcher à grands pas.

— Vous l'avez vu hier au soir. Pour me blesser, il n'hésite pas à atteindre Aline elle-même. Et si vous aviez assisté à ce qui a précédé, à cette scène horrible, là où vous êtes ! Si vous aviez entendu les paroles de révolte et de haine sorties de sa bouche !... Eh ! mon Dieu, pourquoi ?... parce que je croyais devoir lui donner un avertissement... parce que je tremble toujours que chacun de ses faux pas soit la glissade suprême...

— Cette perte de jeu... hasarda François.

Le général se retourna avec vivacité.

— Perte de jeu !... que serait-ce cela ?...

Mais c'est son nom, sa vie qu'il peut jouer en des extravagances, en des aventures confinant au scandale... comme lorsque je suis allé à Monaco le tirer des griffes d'une bande de rastaquouères à présent sous les verrous ! Et si nous n'étions plus là, qui lui montrerait cette limite étroite, séparant le mauvais sujet du malhonnête homme, qu'il pourrait franchir un jour ou l'autre, vers laquelle parfois on le dirait attiré ? Et c'est le sang étranger, cela, ce sont les vues de son père qui se combinent avec la tournure d'esprit de sa mère, la plus étrange aussi bien que la plus honnête des femmes. Je dois en revenir à elle, pour que vous puissiez tout comprendre.

Le général semblait éprouver un plaisir âpre de rejeter les déguisements, de se montrer, de redevenir soi ; et François ne retrouvait ni le puritain, ni même le monsieur du wagon, celui-ci tout à sa douleur paternelle. Un autre sentiment dominait l'âme qui venait de s'ouvrir : le sentiment devant lequel, lorsqu'il parle, toutes les autres passions se taisent.

— Entre elle et moi, ç'a été comme entre Max et Aline, reprit le général. Une petite voisine de campagne que j'ai toujours connue, que j'ai toujours aimée, je crois ! Pour avoir idée de sa beauté, vous n'avez qu'à regarder



GRATIS

cette bague ou 200 autres primes. Demandez 50 paquets de graines. Quand vendus retournerez \$3.00. Catalogue

Gratis. Adressez

Allen Nouveautés,

S.-Zacharie, Qué.

Max ; il a tous ses traits, sauf la bouche, la bouche autrichienne de son père. En l'adorant, je n'ai jamais espéré l'obtenir. Elle n'était pas faite pour suivre la loi commune. Pour elle, tout bonheur eût semblé vulgaire. Elle devait être malheureuse. Rien ne satisfaisait des aspirations incompréhensibles et que ses déceptions seules égalaient en violence. C'était ainsi en toutes choses ; dans un jeu, un travail, une amitié, elle se lançait avec la même ardeur folle pour s'arrêter tout à coup avec un dégoût subit, et sur lequel rien ne pouvait la faire revenir.

— Moi seul, je l'ai toujours trouvée également indifférente et confiante. A ma première déclaration, — elle avait seize ans, — elle m'a ri au nez. A la seconde, — elle en avait vingt, — elle a eu les larmes aux yeux, mais pour me dire encore : "Je ne pourrai jamais vous aimer, restons amis."

"C'est elle-même qui m'a annoncé son mariage avec le baron de Coberg, un officier autrichien démissionnaire après une aventure de cour, de réputation médiocre, d'esprit nul. Elle s'était éprise de lui à la première ariette, comme une grisette ; elle qui avait des recherches de précieuse et des dédains de princesse !... Je la vois encore dans sa toilette de mariée et je me rappelle tout ce que je pensais. C'est dur de voir son trésor aux mains d'un autre. Il y a pire : c'est de le voir en des mains indignes. J'ai souffert avant elle et autant qu'elle, je crois. D'ailleurs, elle ne m'a rien épargné de sa souffrance. Pourquoi avait-elle besoin de cet écho vivant et douloureux que j'étais ? Encore un mystère féminin ! A certains moments, l'envie me prenait de la délivrer de cet homme, de le tuer comme un chien et de me faire sauter la cervelle ensuite. Mais c'est lui qu'elle aurait pleuré, lui seul, voilà ce qui m'a retenu... Je me suis marié, et si ma femme avait vécu, si j'avais eu un enfant, ils m'auraient repris à elle ; mais je me suis retrouvé dans la sollicitude avec son souvenir. Après la naissance de Max, son mari les avait envoyés dans une terre au fond du Tyrol. C'est de là qu'elle a commencé à m'écrire. Oh ! ces lettres, je les ai toutes ici. Bien curieuses, vrais chefs-d'œuvre d'esprit, d'imagination, de sensibilité fausse et qui se croit sincère ; rare échantillon de psychologie féminine, d'exquises divagations d'honnête femme et de grande dame. Puis elle est devenue veuve. Max et elle sont rentrés en France. Nous nous sommes retrouvés. A quarante ans, je lui ai répété ce que je lui avais dit à vingt... et elle m'a répondu de même !

"Je ne l'ai plus revue qu'une fois, à son lit de mort, où elle m'a laissé Max, le dernier tourment qui pouvait me venir d'elle."

On a tort de dire qu'il n'y a pas de héros de roman. On en rencontre encore, si différents seulement de notre conception qu'on a peine à les reconnaître, et le général pouvait bien en être un.

—Après avoir souffert tout cela, vous voulez que votre souffrance aussi soit continuée ? Sachant ce que vous savez de Max, vous lui donnez votre nièce ?

— Je ne la donne pas. Elle se donne. Aline sait tout. J'ai entassé les obstacles devant elle, mais je ne m'étonne pas qu'elle veuille passer outre. Elle aime Max comme

j'ai aimé sa mère ; elle fait pour lui ce que je regretterai toute ma vie de n'avoir pu essayer. Si j'avais épousé la mère de Max, je l'aurais ramenée à la raison et au bonheur en même temps qu'à moi. Entre ces natures changeantes, et une volonté tenace, la victoire ne doit pas être douteuse. Aline est, comme moi, de la race des entêtés. Elle s'acharnera jusqu'au bout dans la tâche qu'elle assume, et on la dirait créée pour cette tâche. Or, Max n'a besoin que d'être guidé. Son grand mal, c'est la faiblesse morale qui le soumet à toutes les influences au point de lui enlever sa personnalité propre et de le faire ce qu'il est : bon ou méchant, sage ou fou, suivant l'impulsion du moment. Si Aline le domine, tout est sauvé !

— Et s'il lui échappe ?...

— Alors elle le pleurera toute sa vie.

Et le général se tut.

Au dehors, les temps s'assombrissaient. Une petite pluie fine tombait sur les vitres, lustrait le feuillage sombre des lierres sur les murs de la cour.

— A la grâce de Dieu, acheva le général. Mieux vaut laisser aller ce qu'on ne peut conduire. Vous voyez que je me souviens de ce lieu commun que vous m'avez servi, une réminiscence classique des "Jeux de l'amour et du hasard."

— Permettez, dit François. Vous ne pouvez faire état de cette réponse...

— Pourquoi ?... C'a été l'expression spontanée de votre pensée d'honnête homme, et la réflexion ne l'a pas modifiée. Qu'est-ce qui vous troublerait aujourd'hui ? L'interversion des rôles ? Mais cela ne change rien au cas en lui-même !

Si ! tout était changé, mais François ne put expliquer comment.

— Je décline toute responsabilité, dit-il. Qu'avez-vous donc à vouloir m'impliquer là dedans ?

Il se leva, mais la main du général s'appesantissait sur son épaule, et la voix usée vibrat.

— J'ai souffert seul trop longtemps ; il me faut quelqu'un pour me voir souffrir ! Je n'ai hésité devant aucune confession d'orgueil. Avec mon caractère... vous ne calculez donc pas ce que vous me coûte ?

François se rassit. Est-ce qu'au prix de sa confiance cet homme ne l'avait pas en vérité acheté un peu ?

Il discuta, puis se força à discuter :

— Qui vous dit que Max ne sera pas aussi ingrat que sa mère ? Aimera-t-il sa femme, quand il n'a tenu aucun compte d'une affection telle que la vôtre ?

Les traits du général se contractèrent. Puis sa folie paternelle eut le dessus.

— Je ne suis plus de son temps ; je lui fais l'effet d'un vieux rabâcheur. Il ne peut comprendre ce dévouement qui s'irrite de ses fautes. Au surplus, il a peut-être hérité de ce mépris que sa mère avait pour moi.

Le général s'était dompté.

— Aline sait le prendre. Il sait que nulle part ailleurs il ne trouverait pareille indul-

gence. Puis, il y a la vanité. Il est fier d'elle. Enfin, comment ne l'aimerait-il pas ? J'en ai eu la preuve. J'ai essayé de les séparer. Max a failli en perdre la tête. Aline n'a pas eu une plainte, mais elle se mourait tout doucement. Elle sera majeure dans six mois, et alors elle fera ce qu'elle voudra.

Il n'y avait pas à douter de la décision d'Aline, et, dans son aveugle préférence, le général s'en réjouissait.

Chez François aussi, une préférence s'élevait. C'était l'existence innocente qu'il aurait voulu sauver.

— Et, dit-il, si Max faisait de nouvelles folies ?

— Elle les lui pardonnerait.

— Si c'était une de ces folies... qui touchent à l'honneur ?

— Lui en avez-vous vu faire ?

— Non.

L'angoisse du général s'apaisa, et avec un de ses sourires forcés :

— Voyez... A chaque péril évité, j'en entrevois un nouveau quand je devrais me rassurer au contraire, à mesure que s'écoulent les années de jeunesse. Hier même, cette scène pénible a eu un bon résultat. "Puisque vous me reprochez mon genre de vie, m'a dit Max, je vais devenir sérieux, je vous promets de faire quelque chose." Il est remarquablement doué pour les arts et la littérature. Si vous pouviez l'aider à s'orienter de ce côté ! Max a pour vous une réelle sympathie, et déjà vous lui avez fait du bien. Hé, mon Dieu ! faire du bien est ennuyeux, mais, quand vous aurez mon âge, vous ne serez pas fâché d'en avoir fait un peu !

Et comme François prenait congé :

— Encore un service, demanda-t-il. On pourrait s'étonner de cette longue conférence. Emportez ces bouquins dont nous parlions hier au soir, et repassons par le salon.

Le salon, si gai au soleil et aux lumières, avait changé d'aspect. Emmittouffée et dolente, Mme de Charmoise soignait entre ses paravents un tout petit rhume sur lequel elle donnait d'interminables détails :

— Ma gorge est délicate ! oh ! d'une délicatesse ! L'air de la nuit lui est fatal. Je ne regrette cependant pas notre soirée d'hier. Soirée charmante pour tous, hormis pour ce pauvre Max, que ces Américains ont accaparé avec un sans-gêne !... Il nous le racontait tout à l'heure si drôlement !

Max était venu et était rentré en grâce. Il avait su se rendre innocent aux yeux indulgents d'Aline, mais non sans une larme. Chaque folie de Max serait payée d'une douleur, jusqu'à ce qu'elle succombât sous le faix.

Tandis que Mme de Charmoise vantait l'esprit de Max, François se rapprocha du métrier sur lequel Aline travaillait. Volontiers, il se serait mis à genoux pour lui demander pardon de son absurde méprise.

Tout au plus pouvait-il atténuer sa dernière bévue, qui était peut-être pour quelque chose dans la tristesse de cette petite figure :

— Mademoiselle Aline, j'ai à vous apporter les excuses de ma cousine. Une vraie sauvagerie, cette pauvre Madeleine !

— J'ai été si étonnée, dit-elle, que quel-qu'un eût peur de moi !

— Ah ! si vous connaissiez cette enfant des bois !...

Pauvre Madeleine ! Ce fut elle qui fit les frais de la réconciliation.

Puis François parla de sa famille. L'un après l'autre, les noms respectés, les petites affaires intimes, étaient livrés, comme autant de gages de confiance. Une fois sorti, échappé à la fascination douce de cet incomparable petit sourire, il s'aperçut de son inconséquence.

Dans cette maison qu'il voulait fuir, pourquoi venait-il de se poser en ami ?

Après ce deuxième acte, il avait eu besoin de respirer, de parler, d'oublier un moment

225, Sherbrooke Ouest

Tél. Plateau 3422

DR. HENRI LEMIEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE

Des Universités de Montréal
et de Harvard*Spécialité : Chirurgie de la bouche et
redressement des dents*

la pièce où on le contraignait à jouer un rôle, et, à grands pas, il descendit le boulevard.

François n'avait pas eu à se demander où il allait. D'où qu'il soufflât, le mauvais vent le poussait toujours vers la maison de Claude Hersen.

François gravit le large escalier, aux marches basses et à la rampe de fer majestueuse, forgée jadis par un habile artisan pour lequel un de ces "Messieurs du Parlement", les vrais seigneurs, en ce pays d'états où l'épée le cédait effectivement à la toge.

Claude, ensachée dans son grand tablier de toile grise, peignait à son chevalet, tout en causant avec un interlocuteur, masqué par un autre chevalet.

A l'entrée de François, elle eut une exclamation joyeuse :

— Eh bien ! tu m'as joliment plantée là, cet après-midi ! Heureusement que j'ai trouvé un confrère.

Au-dessus de l'autre chevalet, la tête de Max surgissait.

— Mais vois donc ce qu'il a fait ! s'exclamait Claude, une vue de montagne, brossée à la hâte, avec, pour le moins, une habileté remarquable.

Claude Hersen était ravie.

— Penser qu'il n'a, pour ainsi dire, jamais travaillé ! Voyant cette pluie, qui nous retient à la maison, je lui demande : "Barbouilles-tu ? — Oui, un peu. — Alors, mets-toi là, tu t'ennuieras moins devant une toile neuve qu'en face d'un vieux trumeau comme moi." Et il brosse ça en deux heures. Mais vois-moi ce lointain, cet effet de soleil sur le Pic du Midi. Hein ! est-ce trouvé ?...

Ils revinrent près de la cheminée. Max causait, et François restait silencieux. A le voir là, chez Claude, une nouvelle irritation s'amassait en lui. Il avait envie de lui dire :

— Je sais qui vous êtes. Allez-vous-en.

Le secret le liait. Quant à Claude, elle restait attentive au bavardage de l'un et au silence de l'autre, et lorsque enfin Max fut parti :

— Il est arrivé quelque chose, dit-elle à son filleul.

— Pas à moi, dit François.

— A Max alors ? Eh bien... ça ne m'étonne pas ! dit-elle.

Elle ramena François devant l'ébauche de Max.

— Là dedans, je vois maintenant toute la nature de Max. Il peut faire bien : vois plutôt ce ciel et cet horizon !... et il se laisse aller à des défaillances qui n'ont aucune excuse : juges-en par cette composition ; elle est incohérente, extravagante, folle !...

On dirait que ce qui est bien ne lui paraît pas mieux que ce qui est mal, et ce qui est mal aussi beau que ce qui est affreux.

Le diagnostic de Claude concordait si bien avec ce qu'avait dit le général, que François en fut frappé.

Claude ne s'en aperçut pas.

— Très inquiétant. Il a du talent jusqu'à un certain point. Mais il lui manque le don essentiel : le goût.

Mlle A. CHENETTE

MODISTE

Chapeaux - Manteaux - Robes

Les artistes de nos théâtres s'habillent
chez nous

250, rue Boyer (Appartement 3)

MONTREAL

— Aucun goût !... dit François. Mais à quoi cela peut-il tenir ?

— A quoi tiennent toutes nos déficiences de tout genre, vices ou infirmités, défauts ou maladies ? Au fond, il n'y a qu'un seul mal : le déséquilibre physique ou mental et souvent l'un de pair avec l'autre. Ainsi la santé de Max, avec ses épaules trop étroites et ses yeux trop brillants, moi, je n'en donnerais pas un liard.

— Pas un liard ! répéta François.

VII.—LES JEUDIS DE CLAUDE

La première conséquence extérieure du revirement opéré dans l'esprit de François fut la rupture de son intimité avec le capitaine Lajudie ;

"Qu'a-t-il donc contre moi ?" se demanda l'abandonné en traînant sa mélancolie, vite usée, vu qu'il était d'un pays où l'on ne prend pas les choses au tragique.

Et c'était cela que François avait contre lui, cette tolérance, ce stupide "puisqu'ils s'aiment", ayant réponse à tout. Le capitaine n'était qu'une ganache immorale, et peu s'en fallait qu'il n'en tint pour le commandant Muller, une ganache austère, au moins.

Ah ! celui-là ne se laissait pas aveugler. Il flairait les peccadilles d'autrui et depuis longtemps tournait autour de Max.

"Un garçon qui joue, qui perd, dont les ressources sont à bout, dont le crédit va l'être, et qui continue toujours, ne peut finir que par un patatras", avait-il prédit à François.

Mais, comme s'il l'eût deviné à l'affût, Max, tout d'un coup, se déroba. On ne le vit plus que rarement au cercle ou au casino.

— Je travaille, dit-il d'un air énigmatique à François, rencontré chez Claude Hersen.

Il ne se doutait pas que François vécut en quelque sorte une double existence : celle du passant indifférent et discret, celle de l'initié, remarquant et s'expliquant tout.

"Max tient sa promesse, se dit-il. Est-ce que vraiment le travail pourrait le sauver ?"

Sa foi dans la puissance du travail s'était ébranlée. Lorsqu'il lut à Claude les premières pages de son "Histoire des Valois".

— Ça ne vaut rien, lui déclara celle-ci. Recommence !

Il recommença, mais, sitôt les Valois évoqués, par un bizarre enchaînement d'idées, c'était Max qui lui revenait à l'esprit, Max avec ce mélange d'élégances raffinées et de passions basses, de douceur et de violence.

Et il pensait à ce privilège singulier qu'ont certains êtres corrompus d'attirer à eux les cœurs les plus purs.

N'était-ce pas le même phénomène qui s'accomplissait chez Aline ?

Elle ne voyait pas les défauts de Max. Le changement opéré chez celui-ci en ces derniers temps en opérant un chez elle aussi. Jamais François ne l'avait trouvée aussi heureuse que lorsqu'il la revit dans le cercle d'amis déjà formé autour de Claude Hersen.

Plus d'une fois, dans l'atelier, François causa avec elle de sujets sérieux. Et, dans cette intimité des esprits où s'effacent les âges et les sexes, peu à peu il se sentait devenu un ami, bien près de devenir un confident. Lorsque Aline se taisait, retenant un mot, il savait ce que c'était. Elle aurait voulu lui parler de Max ; et lui aussi devait retenir une parole : l'avertissement qu'il était tenté de jeter à cette enfant.

Car, en dépit de ses scrupules, le général la sacrifiait à l'autre, celui qui représentait l'unique passion de sa vie.

Dans trois mois, Aline serait majeure. Viendrait le jour où on la conduirait à l'église, et personne n'élèverait la voix pour lui dire que c'était pour son malheur.

— Mais je ne verrai pas cela, se promettait François, je serai parti !

Il restait, néanmoins. Vers la fin de décembre, Claude lui dit :

— C'est donc ici que nous allumerons l'arbre de Noël.

D'aussi loin que François se souvenait, chaque année elle avait allumé son arbre de Noël. Or en cette veillée de Noël introduisant son filleul :

— Je me suis appliquée, dit-elle. C'est justement jeudi, et, en attendant la messe de minuit, j'aurai tout mon monde, le général excepté, qui préside à Toulouse je ne sais quel congrès de je ne sais quelle œuvre. Que dis-tu de l'effet ?

Au milieu de l'atelier, un grand massif de palmiers nains était devenu un bouquet de lumières.

Entre les larges palmes, des lanternes de formes et de couleurs variées mettaient comme des fleurs de feu, et, sous cet ombrage magique, Claude avait artistement disposé les personnages d'une de ces curieuses crèches italiennes de la Renaissance.

Tout le monde arrivait presque à la fois, le cercle habituel se trouva bientôt reformé autour du massif lumineux qui éclairait l'atelier.

— Oh ! la jolie crèche ! s'écria Aline.

La première elle l'avait découverte, et pendant quelques secondes, avant qu'on les eût rejoints, François la vit penchée sur le Bambino.

Positivement, elle lui ressemblait.

— Eh bien, Aline, dit Claude, puisque cette crèche vous plaît, ce sera mon cadeau de nocces.

François se souvint alors que quelqu'un manquait à l'appel.

— Que fait donc Max ?

— Nous l'attendons, expliqua Mme de Charmoise. Enfin, il a reconquis sa liberté. Savez-vous... je commençais à craindre qu'il ne travaillât trop.

— Mais à quoi donc travaillait-il ? demanda Claude.

Mme de Charmoise n'était pas mieux renseignée que les autres, mais la bienveillance n'y perdit rien.

— Ce doit être une surprise pour ma fille ! Ce sera charmant, ajouta-t-elle, de confiance.

Aline prêtait l'oreille à chaque coup du heurtoir dont le son vieillot enchantait Claude.

— Ne se croirait-on pas à une veille de Noël de l'ancien temps, dit-elle, s'éloignant de la vaste cheminée où flambait une souche énorme, pour chercher au piano l'accompagnement d'un des vieux cantiques béarnais que fredonnait le bon Lajudie.

La phrase naïve du vieux Noël s'enleva gaie et pimpante, quand à dix heures et demie, alors qu'on n'attendait plus personne, le marteau, en bas, venait encore de retomber.

Mais ce n'était pas Max qui entra, c'était le commandant !

On le voyait chez Claude chaque lundi, quoiqu'il ne dût pas s'y plaire.

A ce singulier homme, après le mal, rien n'inspirait plus d'antipathie et de méfiance que le beau. Son esthétique avait créé un idéal particulier, terne et restreint. Le sentiment lui semblait un luxe coupable, l'indulgence, un vol fait à la justice.

Aline, à ce titre, se trouvait enveloppée dans la vindicte encourue par Max. Pourquoi, alors, en excepter le général, sinon pour démontrer que même les âmes les plus austères cachent quelque une des faiblesses réprouvées chez autrui ?

Le commandant était haletant, congestionné, ayant dû marcher très vite, de peur de ne plus trouver la réunion au complet et de manquer son coup, et maintenant, l'œil sur l'horloge, il avait l'air de dire :

"J'ai encore une demi-heure pour ennuyer mon monde."

Le piano s'était tu. Dans les palmiers, les lanternes s'éteignaient.

— Eh bien, commandant, dit Claude, quoi de neuf ?

— Oh ! rien... rien, du moins qui soit à raconter aux dames.

— Là, fit Claude, voilà bien les hommes, plus cancaniers que personne. Pour être de si bonne humeur, vous avez dû démolir quelqu'un ce soir au cercle !

Un artiste, un artiste à plus forte raison, semblait au commandant, l'être le plus infime de la création, et, comme il dédaignait de répondre à ce verbiage :

— Vous étiez au cercle, reprit Mme de Charmoise, pour combler le silence, avez-vous vu Max ?

— Si je l'ai vu !... plutôt !

Habitée à la façon de dire du commandant, Mme de Charmoise resta souriante :

— Eh bien, est-ce qu'il vient nous rejoindre ?

— Je ne crois pas qu'il y songe.

François, en éveil dès les premiers mots, ne douta plus.

Quelque chose était arrivé à Max.

— Mais, se récria Mme de Charmoise, il nous avait promis de venir !

— Croyez-moi, madame, ne l'attendez pas !

Les figures se faisaient inquiètes, et cette appréhension pénétra jusqu'à l'esprit obtus



Comme aliment pour invalides

La manière la plus facile de prendre de la nourriture, c'est sous forme de Cubes Oxo—et les Cubes Oxo sont incontestablement la forme la plus facile de préparer des aliments.

Du thé de boeuf délicieux et renforçant, ainsi que nombre d'autres mets nutritifs, pour les invalides ou les convalescents, peuvent être préparés instantanément, sur demande.

Il y a, de plus, mille et un moyens d'utiliser les Cubes Oxo pour la cuisine des familles; grâce auxquelles on obtient une grande variété de saveurs en même temps qu'on donne une grande force nutritive aux aliments qu'on sert.

Oeufs brouillés à l'Oxo

Battez un oeuf (ou plus, selon le besoin) et versez-le sur une "toast" sur laquelle vous aurez étendu au préalable une couche d'Oxo râpé mélangé à un peu de beurre. Les oeufs pochés peuvent également être servis de cette façon.

CUBES
OXO

En boîtes métalliques de 4, 10, 50 et 100 cubes.

de Mme de Charmoise. Mais le danger n'excita que l'instinct de la fuite.

— Bientôt minuit !... murmura-t-elle. Si nous nous apprêtons ?...

On se précipita dans le vestibule.

Aline n'avait pas quitté sa place. Elle avait l'air de braver le commandant, de relever ce défi jeté à son angoisse de femme.

Puis elle lui tourna le dos.

Le Commandant avait manqué son effet; il sortit.

Alors Aline vint à François.

Ils se retrouvaient seuls devant le massif de palmiers.

— Monsieur de Lestang ? dit-elle.

Elle levait vers François une figure de détresse.

— Mademoiselle !... répondit-il, sentant venu le moment des confidences et ne se déroband pas.

— Vous avez compris. Max a fait quelque imprudence qu'on voudrait exploiter contre lui pendant que mon oncle n'est pas là. Le commandant considère Max comme un ennemi du bien public, et croirait faire œuvre pie en l'immolant dans mon intérêt. Il se trompe. Je n'ai pas d'autre intérêt que celui de Max. Je connais sa malheureuse faiblesse de caractère, mais je ne l'en aime pas moins; au contraire, je l'aime d'autant plus qu'il a besoin de moi davantage. Je suis bien libre de pardonner des fautes qui n'offensent que moi; et ces fautes sont tout ce que l'on peut lui reprocher. Max est homme d'honneur!

François n'eut pas le courage de lui enlever, cette illusion et, changeant la question :

— Mais enfin que redoutez-vous ?

— Je ne sais... Vous, vous pourrez savoir tout de suite ce qui se passe... vous ferez ce que ferait mon oncle s'il était là... et mieux, car vous êtes plus habile !

Elle donnait cette petite flatterie, et son pauvre sourire hésitant et troublé; et François fut trop ému pour se montrer éloquent :

— Je ferai mon possible...

Déjà elle s'envolait, un rayon d'espoir dans ses yeux bleus.

En sortant de chez Claude, on se sépara. François se retrouva sur la place déserte devant le château, entre le commandant et Lajudie, qui, déjà, commençait :

— Ah ça ! contez-nous vos histoires.

L'échec de ses combinaisons rendait le commandant taciturne. C'était Aline qu'il avait visée, et elle se déroband, il laissa tomber la nouvelle sans plaisir :

— Un duel entre Max et M. Winton, qui vient de lui jeter ses cartes à la figure en plein salon du Casino, lui trouvant trop de succès au jeu ou ailleurs.

— Ailleurs, pour sûr, opina Lajudie. Ah ! ces Américains !...

— Voyons les détails, dit François.

Max avait eu au jeu, une veine persistante, mais que rien ne prouvait être de mauvais aloi. Les assistants certifiaient même sa parfaite correction. Le champagne et la jalousie avaient troublé la vue de M. Winton.

— Un malentendu... ça peut s'arranger, répétait le capitaine.

Arrêtés sur le boulevard, ils discutaient, leurs silhouettes gesticulantes se découpant sur le clair de lune.

Le commandant ne se laissa pas attendrir, et, comme François se ralliait à l'avis pacifique de Lajudie, il poussa un grognement furieux :

— Arrangez l'affaire ! Je vous en laisse la responsabilité !...

Vous perdez l'occasion de tout casser, grommela-t-il en s'en allant...

Avait-il raison ? François ne voulut pas approfondir. La promesse faite à Aline devait régler sa conduite. Il entra à l'hôtel...

On lui dit que M. de Coberg était chez lui. Au premier mot du visiteur, Max dit :

— Ah ! vous êtes au courant de cette histoire ? Ce rasta mérite une leçon. Je la lui donnerai.

Malgré son air dégagé, la surexcitation se trahissait. La main que touchait François

était moite, et il remarqua aux joues de Max deux taches d'un rouge trop vif.

— Cela vous amuse ?... mais avez-vous songé à ceux que cela n'amusera pas ? au général...

— Si je songeais à lui, cela m'amuserait encore plus. Ce soir, il préside son songrès catholique. Quel retour !...

François ne put s'empêcher de dire :

— Le général vous aime.

— Dites mieux : il m'adore ! Ça été le supplice de ma vie que cette affection !

François, jusqu'alors, mettait l'ingratitude de Max sur le compte de l'ignorance.

Mais Max n'ignorait rien.

— Et, acheva-t-il, vous ne vous douteriez pas du motif. Je suis tout bonnement le dernier chapitre du roman de ce puritain...

Je vous raconterai tout cela, acheva-t-il, mais ce soir le temps nous manque... surtout si je dois être tué demain matin. Ce Winton n'a jamais tenu une épée, et c'est une chance de plus pour qu'il m'embroche par maladresse.

Son imagination allait à tout et à tous, mais son cœur n'avait pas encore parlé.

— Mlle de Charmoise apprendra ce qui se passe, dit François.

— Par ce Muller ? Je m'y attends ! Eh bien ?

— Eh bien, il faut arrêter cette affaire dont les motifs n'ont rien d'agréable pour elle. A la veille de votre mariage, un duel avec le mari de Mrs Winton est intempestif et donnera une publicité regrettable à un incident sans importance.

— Il m'a jeté ses cartes à la figure, dit Max.

— Une façon américaine de manifester sa mauvaise humeur, à laquelle vous avez riposté par une gifle ; et, du moment qu'en dehors de lui votre bonne foi ne fait question pour personne...

— Personne ne m'accuse, dit Max.

Cette constatation parut lui procurer un singulier triomphe ; et le commandant avait déteint sur François, car un soupçon fugitif traversa son esprit.

— J'ai rattrapé mes dix mille francs de l'autre jour, continua Max, et le sang de mon adversaire n'ajouterait rien à mon bénéfice. Seulement, ce que je ne voudrais pas, c'est qu'on crût que j'ai cédé à l'autorité du général ou à la demande d'Aline.

— Quelles bonnes raisons cependant !

— Vous êtes un homme d'esprit, poursuivit Max, si vous trouvez un joint sortable je consens à en profiter, mais je ne veux pas me rendre ridicule.

— Alors, le ridicule serait d'aimer un homme qui a été votre second père et une charmante fille qui va devenir votre femme...

— Je ne dis pas cela... J'aime Aline de tout mon cœur, acheva-t-il les larmes aux yeux.

Puis, exaspéré :

— Pourquoi me la refuser si longtemps ! en alléguant des scrupules qui me gênent et une autorité que je récuse ? Bientôt, Aline ne dépendra plus que d'elle-même, et, ce jour-là, je l'aurai toute à moi.— Vous verrez quelle gentille petite femme ce sera, quand je l'aurai modernisée un peu, façonnée à ma guise.

Ainsi, ne trouvant pas Aline à sa guise, il rêvait de la façonner à l'image de Mrs Winton, sans doute ! François ne put réprimer une protestation :

— Rendez-vous donc dignes d'elle !

Max dit d'un ton cassant :

— Ah ! vous êtes de ceux qui me font de la morale ?

— Non, je suis de ceux qui s'intéressent à vous.

...A Aline, aurait-il dû dire, pour être tout à fait exact.

Il l'évoquait en ce moment, avec sa petite figure d'angoisse et ses yeux confiants ;

California

ET LA COTE DU PACIFIQUE

Un Climat d'Eté
en Plein Hiver

Voyagez par "LA VOIE NATIONALE"

Un grand choix de routes comprenant des
promenades par rail et par mer.

La route choisie est un facteur important pour
l'agrément et le confort de votre voyage.

Faites le voyage dans une direction à travers les Rocheuses, via le Parc National Jasper, le Mont Robson et par la côte nord du Pacifique, touchez à Vancouver et Victoria, C. B., Seattle, Portland, San Francisco et Los Angeles.

Consultez les agents du chemin de fer National du Canada pour détails complets.

CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS



si noble, si énergique, si entière dans son dévouement et sa tendresse pour ce pauvre être léger et flottant qu'il voyait là, devant lui, osciller d'un bon sentiment à une idée fausse, sans distinguer l'un de l'autre.

Max était aussi facile à subjugué que difficile à tenir, et la commotion nerveuse éprouvée au début de la soirée provoquait chez lui un affaissement physique.

— Que mes témoins fassent ce qu'ils voudront ! répétait-il.

François se mit en quête des témoins : deux jeunes gens assez embarrassés de leur rôle, et déjà pacifiquement exhortés par le bon Lajudie.

Vers trois heures du matin, on finit par reconnaître, à l'unanimité, qu'il n'y avait pas matière à rencontre, et François trouva les termes d'un procès-verbal satisfaisant ; le bon Lajudie était enchanté de voir les choses tourner en douceur.

François se rendit chez Claude et lui fit part du règlement de l'affaire de Max. Claude alors se leva en disant qu'elle allait elle-même apprendre la chose à Aline.

— Claude ! dit François d'une voix étouffée, qu'allez-vous dire à Mlle de Charmoise ?

— Que son Max ne risque rien cette fois. Il n'y a pas mieux à lui dire, à la pauvre petite !

François l'arrêta encore, d'un geste suppliant :

— Claude, il ne l'aime même pas comme elle doit être aimée... Elle se sacrifie en vain. Personne n'a pu le lui faire comprendre. Est-ce que vous n'essayeriez pas ?

— Pour ça, non !

Claude l'attira, le regarda dans les yeux et, tempérant la fermeté du refus par la douceur de l'accent :

— Ça ne se peut pas, mon cher enfant. En pareille matière, on perd le droit de parler dès qu'on cesse d'être désintéressé, et tu ne l'es plus... je ne le suis plus par conséquent.

VIII

"UNE FEMME D'IL Y A TRENTE ANS"

François de Lestang s'était remis au travail.

Les pages de son "Histoire des Valois" atteignirent à une élévation de pensée et de style nouvelle, et, à voir de plus haut les actions et les hommes, il les jugea avec une indulgence nouvelle aussi. Il en arriva à se convaincre que, souvent, une bonne influence aurait suffi à ramener au bien, ceux qui firent le mal, ceux-là surtout qu'il étudiait : caractères incertains et contradictoires. Il voulait espérer que le dévouement d'Aline ne resterait pas stérile ; que, malgré tout, elle serait heureuse. Volontiers il eût aidé à lui garder Max, mais le jeune homme l'évitait maintenant, avec d'autant plus de facilité que François n'habitait plus l'hôtel.

Il était venu s'établir chez Claude ; et ses recherches terminées, il s'en irait, nul ne pourrait soupçonner qu'il laisserait ici le meilleur de lui-même.

Les violettes s'épanouissaient derrière la grille du général. François les avait remarquées, et il savait ce qu'elles voulaient dire. Le mariage d'Aline approchait. Ni elle, ni le général, ne venaient plus guère chez Claude. Quant à Mme de Charmoise, elle trouvait toujours du temps à donner à ses amis.

— J'ai abandonné les affaires sérieuses plutôt que de vous manquer ce soir, dit-elle en entrant ce jeudi, le dernier jour de réception de Claude.

Et, confidentiellement :

— On s'occupe du contrat ! mais nous avons un si bon notaire !

La cérémonie du mariage d'Aline commençait donc ce soir-là.

Mme de Charmoise réveilla l'attention de François.

— Comment ! vous partez la semaine prochaine !... Je comprends ! Le Salon... les éditeurs... J'adore la peinture... et la littérature. Michelet, quelle impartialité ! Guizot, quel charme ! J'ai fait autrefois des lectures très sérieuses et mon frère a une superbe bibliothèque. Il achète tout ce qui paraît, surtout les mémoires.

Les discours de Mme de Charmoise berçaient François dans un demi-sommeil, et voilà qu'un songe le prenait.

Il était un homme d'il y a trente ans. Quant à la solennité dont parlait Mme de Charmoise, elle avait eu lieu à Saint-Thomas-d'Aquin. Une jeune femme était sortie de l'église et, au bras d'un autre, avait passé devant celui qui l'aimait.

Cette reproduction fidèle, dans sa destinée, d'une destinée précédente, le frappa, et, remontant aux causes, il en voulait au général de cet ancien amour malheureux et tenace au point que la vie d'Aline et la sienne devaient en porter la peine.

Mais il aurait la force de mettre un terme à son épreuve. Tout était fini, bien fini...

Mme de Charmoise lui prouva le contraire : — Vous ne partirez pas sans venir dîner avec nous ?

L'invitation déclinée pour des raisons plausibles, elle dut restreindre ses exigences :

— Qu'au moins nous ne manquions pas votre visite d'adieu. Vous nous trouverez tous les jours de quatre à sept. Ne nous oubliez pas.

Il dut promettre, n'eût-ce été que pour la déterminer à partir.

A présent, seule avec lui dans l'atelier, qui cesserait d'être le "home" qu'il avait été trois mois durant, pour redevenir le logis banal où d'autres passeraient, Claude s'asseyait au piano.

Pas un mot n'avait été échangé, mais, dans cette mélodie de Schumann qu'elle jouait,

François retrouva tout ce qui s'agitait dans son âme ; et, sans autre préambule :

— Irai-je leur dire adieu ? se demanda-t-il tout haut dès qu'elle eut fini.

Claude formula rondement son avis :

— Quand on ne peut éviter de faire une chose, il est inutile de se consulter.

Elle eut un débordement d'indignation :

— Cette pauvre Charmoise ! Une jolie taille, des robes bien faites, voilà ce dont elle se préoccupe pour sa fille ; c'est toujours soi-même qu'on revoit dans les autres, pour leur souhaiter ce qu'on aurait désiré ou ce dont on a pâti... comme si chacun dût se borner à recommencer la carrière que d'autres ont suivie ! et c'est peut-être là ma supériorité, sauf en art, de n'avoir eu, moi, de carrière, ni mondaine, ni familiale... ni amoureuse. C'est ce qui me permet de voir clair parfois dans la vie des autres, sans y chercher l'image de la mienne.

De cette abstraction de sa personnalité, plus rare encore que le dévouement, provenait peut-être l'ascendant de Claude.

François ne songea pas à résister quand, le lendemain, reprenant et concluant "ex abrupto" l'entretien, elle le poussa amicalement dehors :

— Voilà qu'il est cinq heures, et, puisque tu dois aller là-bas, autant y aller tout de suite. Non, je ne t'accompagne pas. Je te gênerais...

Chemin faisant, il essaya de se distraire, de regarder les passants et les étalages, et, par habitude, il s'arrêta devant une vitrine de libraire.

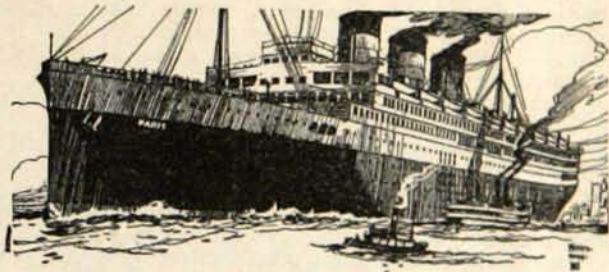
Tout de suite, un titre le frappa :

— Un livre dont a parlé Mme de Charmoise ! Si je le lui apportais ?

Il acheta le volume. Mme de Charmoise serait sensible à cette attention, et l'incident occuperait le quart d'heure qu'il passerait là-bas.

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne Française



NEW-YORK — PLYMOUTH — LE HAVRE

par les paquebots :

PARIS, — FRANCE, — LAFAYETTE.

NEW-YORK—LE HAVRE—PARIS

par les paquebots :

ROCHAMBEAU, — SUFFREN, — LA SAVOIE,
ROUSSILLON, — CHICAGO.

NEW-YORK—VIGO—BORDEAUX

par le paquebot LA BOURDONNAIS

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2605—24, Notre-Dame Ouest, Montréal

Il les appréhendait ces minutes, les dernières où il verrait Aline, de toute sa vie peut-être. Mais mieux valait en finir, puisque aussi bien tout a une fin.

— Si, au moins, on ne recevait pas !...
... Mais on recevait !

Dans le salon, le fauteuil de Mme de Char-moise se trouvait vide, et Aline venait au-devant du visiteur.

— Maman va arriver tout de suite... Est-ce donc vraiment une visite d'adieu ?

Ils étaient seuls. Le trouble que François avait redouté ne se fit pas sentir. Cette banalité des mots convenus demeuraient entre eux pour lui cacher Aline et l'empêcher lui-même de se trahir ; et, sans effort, il continua sur le thème donné :

— Eh oui, une visite d'adieu, et je dois vous exprimer mes remerciements pour le bon accueil...

— Non, monsieur de Lestang, c'est moi qui parlerai de remerciements.

Elle n'en parlait pas sur ce ton indifférent qu'il avait su prendre. Du fait d'Aline, cette barrière qu'il tâchait d'affermir s'ébranlait, et le trouble le ressaisit, tandis que les mots d'Aline tombaient chauds et vibrants :

— Je n'ai pas pu vous remercier de ce que vous avez fait pour Max, mais je veux vous dire que je le sais, que je vous en suis reconnaissante, que je ne l'oublierai jamais.

Elle se souviendrait du service. Se souviendrait-elle du serviteur ?

— Et vous ne nous oublierez pas, et vous resterez l'ami de Max ?

— Oui, mademoiselle, et son ami reconnaissant, s'il vous rend heureuse.

Il n'avait pu retenir cette protestation, et à la rougeur montant aux joues d'Aline, on aurait pu croire qu'elle en devinait la portée.

Non. Rien n'avait réussi à anéantir l'effet de ce mot de "bonheur" associé au nom de Max. François revit sur ses lèvres l'idéal sourire !

— Et, acheva-t-il, j'espère que vous serez heureuse, je le souhaite de tout cœur.

Leurs yeux se rencontrèrent, ceux d'Aline humides comme les siens.

Alors il ne douta plus que, par un miracle d'intuition féminine, elle ne possédât son secret.

Cédant à la même inspiration que lui aussi un jour avait eue, en réparation de l'affront involontaire ; offrant ce qu'il y a de plus précieux après l'amour, la confiance :

— J'espère aussi, murmura-t-elle. J'aurai assez de bonheur si je parviens à le rendre heureux. Nous nous sommes toujours aimés. Rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre.

Les doux yeux semblaient implorer un pardon.

— Et rien ne vous séparera, dit François. Rien ne peut détacher de ce qu'on a vraiment aimé.

Puis, Aline changea de sujet :

— Je voulais vous demander de m'envoyer votre livre dès qu'il paraîtra. Je ne saurais vous dire avec quel intérêt je le lirai.

Ne pouvant aimer l'homme, elle voulait garder à l'écrivain cette sympathie qui est un lien entre les intelligences. A défaut de leurs cœurs, les esprits se retrouveraient.

Tout ce qu'il leur était permis de se dire était dit ; il fallait rentrer dans la banalité. François défit le papier enveloppant le volume qu'il apportait.

— En attendant mon livre, en voici un qui intéressera madame votre mère.

Mme de Char-moise entraînait justement, suivie du général, et ses manifestations de gratitude eurent l'ampleur attendue.

— Comme c'est aimable de vous être souvenu de ma fantaisie ! Que ce livre paraît intéressant ! "Une femme d'il y a trente ans" : l'époque de ma jeunesse !

Elle en lut deux lignes, chercha un nom d'auteur, n'en trouva pas et décerna un brevet de modestie à celui qui, ayant rassemblé ces souvenirs, s'effaçait lui-même pour leur laisser plus de relief.

— Voilà qui va enchanter mon frère, déclara-t-elle, passant le volume au général, qui venait d'entrer, peut-être bien aise de trouver cette contenance.

Avec le plus de correction possible, il avait exprimé les regrets et les vœux de circonstance. Au fond, il ne pouvait qu'être bien aise de voir disparaître ce confident mal choisi devenu un témoin gênant ; et François, maintenant, avait hâte aussi de s'éloigner. Et profitant d'un répit dans la conversation, il se leva.

Mais la phrase d'adieu commencée resta sur ses lèvres.

Le général venait de se lever aussi et se précipitait dans la pièce voisine, avec une vivacité telle, que chacun demeura interdit.

— La manie du bibliophile ! dit Mme de Char-moise. Mon frère a voulu chercher tout de suite sur ses rayons une place à votre livre.

Derrière le général, la porte de la bibliothèque était restée ouverte. Il ne revenait pas.

Tout à coup il appela :

— Monsieur de Lestang !

La voix était méconnaissable. Cependant François la reconnut : c'était celle du monsieur du wagon. Il eut le pressentiment d'une catastrophe.

Le général se tenait debout, près de ce petit meuble Empire auquel il s'accoudait le jour des confidences. Il était blême, décomposé, n'essayant même plus de se contenir.

A l'entrée de François, il se tourna vers lui, et, le souffle court :

— Quel misérable a publié cela ?

Il tordait entre ses mains, puis jetait à terre le volume jaune, feuilleté tout à l'heure, et François crut à un accès de démence :

— Mais je n'en sais rien. Il n'y a pas de nom d'auteur. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— En quoi ?

Le général arrachait du meuble le tiroir qu'un jour il lui avait désigné...

Le tiroir était vide.

Une lueur soudaine éclaira l'esprit de François et, atterré :

— Vos lettres ? Ce sont vos lettres ?

— Oui, monsieur, les reliques les plus sacrées de ma vie et de celle d'une autre. Il s'est trouvé quelqu'un d'assez infâme pour me les dérober et en faire cela ! De mon temps, on ne connaissait pas ce genre de crime. Personne n'en eût été capable...

Tout au plus un valet... Mais ce n'est pas un valet qui a publié ce livre... c'est un homme de lettres, un homme du monde !

— Qui cela ?... Qui soupçonnez-vous ?

Le général parut ne pas entendre.

— Je ne connais plus, poursuivit-il, la morale de ces générations de névrosés. Ils ont remplacé le point d'honneur par je ne sais quelle esthétique. J'ignore les devoirs que l'esthétique impose. C'eût été péché, peut-être, de laisser dans l'ombre un document précieux, un roman vrai, où revit une société disparue. C'est mon passé, ma vie, la pudeur d'une femme, pour un autre, pour tous les autres, maintenant !... Il se trouvera encore des contemporains pour reconnaître les héros sous leurs initiales... Un livre que tout le monde achètera, lira, paiera, n'est-ce pas ?

Le général s'arrêta, suffoquant.

En face de lui, François se dressait, très pâle, et, la voix coupante :

— Qui soupçonnez-vous ? répéta-t-il.

Un délire analogue à celui du général bouleversait sa nature calme. C'était comme si toutes les douleurs de leur existence leur fussent simultanément montées à la tête, et que, trouvant à qui s'en prendre, un désir leur vint de se jeter l'un sur l'autre.

Un instant, François attendit la réponse, et, ne la recevant pas :

— Vous en avez dit trop, monsieur, ou vous n'en avez pas dit assez. Il faut préciser. Serait-ce à moi que vous songiez tout à l'heure ?

— Non... assurément non.

Le général passa la main sur son front, comme quelqu'un qui rappelle ses idées.

— Le choc a été tel... balbutia-t-il. C'est tellement affreux... Voir ce livre entre toutes les mains et ne pas comprendre comment !

Son exaltation le reprenait :

— Si je pouvais accuser un gredin inconnu quelconque ! Mais non, seul un de mes intimes a pu faire cela ; un ami, un des miens ! Lequel ? Vous sentez l'horreur de ce doute, aussi épouvantable que la chose elle-même ! Vous sentez qu'il faut l'éclaircir au plus vite, pour l'honneur des autres comme pour le mien !

— C'est absolument mon avis !

François était redevenu calme. Il avait ramassé le volume, et l'examinait, le retournant, vérifiant le nom de l'éditeur, et l'absence de toute autre indication.

— Voulez-vous me permettre de vous poser une question ? Aviez-vous jamais communiqué ces lettres à quelqu'un ?

— Seulement à Muller, qui devait brûler mes papiers après moi.

— Personne autre n'en a connu ou n'a pu en connaître l'existence ?

Le général hésita avant de répondre :

— Personne... que je sache... Je n'en ai rien dit à personne, du moins.

— Donc, résuma François, il n'y avait, avec moi, dans la confiance que le commandant Muller...

Au mouvement de protestation du général :

— Oh ! soyez tranquille, je ne ferai pas ce que vous avez fait. Je ne m'arrêterai pas à soupçonner un honnête homme.

Un ricanement les fit se retourner.

— Il ne manquerait plus que cela, grommelait le commandant, qui entraînait. Il po a

Nos meilleurs vœux !

Nous sommes heureux d'offrir ici à nos aimables clientes, lectrices de la Revue Moderne, nos souhaits les plus sincères de Bonne et Heureuse Année.

THOMAS DUSSAULT Limitée,

281, Ste-Catherine Est, près St-Denis.

MONTREAL



sur la table un second volume jaune identique au premier.

— J'ai acheté ça ce matin, dit-il au général. Je venais t'avertir et voir ce que tu faisais. Buisson creux, à ce qu'il me semble !

Et s'adressant à François :

— Vous qui êtes de la partie, quel moyen y a-t-il de savoir le nom de ce gredin ?

— Par l'éditeur... avança François.

— Lequel s'abritera derrière le secret professionnel, dit le général.

Il s'était tenu à l'écart, son premier mouvement de violence satisfait, honteux de s'être mis à ce point dans son tort, l'un des sentiments les plus pénibles pour un homme de sa trempe.

— Il n'y a pas de secret professionnel pour le parquet, énonça François.

— Et vous croyez que je vais mettre le parquet dans mes affaires ?

Une nouvelle poussée de violence montait au cerveau du général, tandis que la colère se transformait en décision froide.

— Libre à vous ; mais, je vous en préviens, moi j'y recourrai.

— Et de quel droit ? De quel droit iriez-vous rendre public un pareil scandale ?

— Du droit que vous me donnez en me mêlant, si peu que ce soit, à ce scandale !

Le commandant avait écouté le débat avec une jubilation farouche, et, se prononçant :

— Il a raison, crebleu ! Tu ne peux moins faire à présent que d'aller au fond des choses !

— Des paroles ont été prononcées ici, dit François, que je veux mettre sur le compte de votre trouble, général. Mais celui qui est cause de tout paiera pour tout.

Le général se redressa.

— Monsieur de Lestang, je reconnais qu'une parole qui n'exprimait pas ma pensée a pu vous sembler offensante. Je vous fais mes excuses !

— Je vous remercie, général, dit François, mais laissez-moi persister dans ce que je considère comme une obligation envers vous aussi. Je me fais un point d'honneur de vous l'apporter.

— Je pourrai peut-être vous y aider, murmura le commandant en sortant avec lui.

Le général machinalement les suivit.

Dans le grand salon, Aline et sa mère les accueillirent.

— Vous ne prendrez pas une tasse de thé, monsieur de Lestang ? dit Mme de Charmoise. Vous nous quittez ainsi, définitivement ?

François s'était arrêté :

— Madame, j'aurai l'honneur de revenir au moins une fois.

Il s'inclina et passa.

A présent, une tempête de rage s'élevait en lui, en songeant à cette tentative, faite pour lui enlever l'estime d'Aline. Car, sans rien savoir, d'après ce départ précipité et leur attitude à tous, il se disait qu'Aline ne pouvait moins faire que de douter de lui.

— Alors, monsieur de Lestang, c'est au revoir que je vous dis, et à bientôt, j'espère !

Aline ne doutait pas de lui, malgré les apparences. Un peu pâlie par l'inquiétude, elle l'attendait près de la porte. Dans cette maison où il avait souffert à cause d'elle, elle voulait être pour lui la dernière vision sympathique, et la main qu'il serra était toujours celle d'une amie.

Lorsqu'il rentra chez Claude, il avait repris possession de lui-même. Néanmoins, du plus loin qu'elle l'aperçut :

— Allons, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, ma pauvre Claude, que nous ne partons plus.

La philosophie de Claude ne s'insurgeait jamais contre les événements.

— Tant pis !... se borna-t-elle à soupirer... A moins que ce ne soit tant mieux.

IX.—LA REVANCHE

La tâche, assumée par François, n'était pas aussi aisée à remplir.

Il se heurta en premier lieu au secret professionnel.

L'éditeur n'avait vu dans les lettres et le travail servant d'introduction, que la matière d'un livre à succès. Rien d'étonnant à ce que celui qui publiait ces documents de famille tint à garder l'anonyme, et les questions de François semblaient plutôt suspectes.

Il n'y avait qu'à recourir aux grands moyens, mais bien difficiles à employer aussi, quand on y regardait de près.

Mais le général doit avoir un soupçon se disait François. Du moment qu'il ne peut pas m'accuser, il ne veut plus chercher le coupable.

Était-ce sous l'influence de M. de Vauxpresles, mais le commandant Muller lui-même semblait avoir renoncé à sa résolution et oublié sa promesse. On ne le voyait plus. Même il manquait, au café, l'heure de l'absinthe.

Cette heure-là, maintenant, était consacrée à une manie nouvelle. De cinq à six, heure du départ du courrier de Paris, le commandant arpentait le trottoir devant l'hôtel des Postes.

L'endroit n'est pas mal choisi pour un observateur. On y recueille nombre de particularités sur les uns et les autres. On aurait pu se demander, par exemple, pourquoi Mrs Winton venait elle-même porter des lettres adressées à un solliciteur de New-York, son conseil lors du premier divorce.

Mais ce n'est pas Mrs Winton que le commandant guettait. C'était tout bonnement le petit chasseur de son hôtel, chargé d'apporter chaque jour à la poste la correspondance des voyageurs.

Sitôt que paraissait au coin de la rue l'uniforme vert, les yeux d'acier s'y rivaient.

Si le gamin entrait au bureau, le commandant le suivait à la boîte aux lettres, et ne le quittait qu'après avoir vu, entièrement vide, la sacoche de cuir qu'il portait en sautoir.

Le bonhomme, fut-il, n'avait pas tardé à remarquer la manœuvre ; mais, au fait des bizarreries du commandant, il s'était borné à lui en attribuer une de plus, et il ne faisait même plus attention à lui, et moins que jamais ce soir-là, un soir de mardi gras.

Tout l'après-midi, par un radieux soleil, on était resté dehors, on s'était amusé, bataillant, les élégants avec des fleurs, sur le boulevard ; les autres, un peu partout, avec ces confettis dont, en province, la gaieté populaire ne se lasse pas encore. Les rues en étaient émaillées ; ils formaient des mosaïques sur les trottoirs.

Le petit chasseur se ressentait de cette effervescence générale. Il arriva plus tard qu'à l'ordinaire, et, pour aller plus vite, se mit en devoir de vider sa sacoche dans les boîtes extérieures : ici journaux, là lettres. Et ce rouleau de papiers d'affaires ?

Mais cette fois sa main resta en l'air, saisie par une autre main lourde et serrant fort.

— Ceci ne part pas ! dit brièvement le commandant.

Le gamin interloqué le regardait.

— Je sais qui t'a donné ça, dit le commandant, qui fit mine de prendre le rouleau. Signe négatif du petit chasseur.

— Alors, rapporte-les-lui toi-même.

Le rouleau rentra dans la sacoche. Mieux valait risquer un retard qu'une bêtise, s'il était vrai que l'expéditeur eût chargé le commandant d'arrêter l'envoi... D'ailleurs on s'arrangerait à l'hôtel.

Comme le chasseur tournait dans cette direction :

— Par file à gauche ! reprit la voix impérieuse du commandant.

On s'expliqua. Le monsieur dînait en ville et attendait ses papiers dans la maison où il dînait.

Quelqu'un passa en saluant, et le commandant l'accosta :

— Justement, monsieur de Lestang, j'ai besoin de vous.

M. de Lestang était bien connu à l'hôtel. Le petit chasseur, commençant à entrevoir un pourboire, pressa le pas. Resté de l'arrière avec François :

— Eh bien, monsieur de Lestang, dit le commandant, où en sont vos recherches ?

— Je n'ai encore rien obtenu, avoua François. Et vous ?

— Oh ! moi... j'ai déjà une preuve.

On débouchait sur le boulevard éclairé, et, arrêtant François en pleine lumière, il le dévisagea :

— Une preuve écrite, continua-t-il, c'est toujours le mieux.

Il fit une pause, puis se remettant à marcher et à discuter :

— Cette preuve écrite, comment fallait-il se la procurer ?... Je me suis dit : Où vont la plupart des choses écrites ? — A la poste ! On ne publie pas un bouquin sans être obligé de correspondre avec l'éditeur : des observations, des comptes, des épreuves à envoyer. Il est vrai qu'il aurait bien pu expédier tout cela lui-même, discrètement ; mais ces gens-là sont trop habitués au désordre, au laisser aller... Cette nuit, il a dû aller au bal masqué. Il s'est levé, éreinté, à midi, et n'a pas eu le courage de porter à la poste un certain rouleau de papiers adressés de sa main à l'éditeur, avec cette mention : "Épreuves corrigées." Les épreuves de la seconde édition, sans doute.

— Vous les avez ?...

Le commandant montra le petit chasseur et sa sacoche.

— Elles sont là !

François ne sut pas maîtriser son émotion davantage :

— C'est Max ! Max !... répéta-t-il.

Il se rendait compte d'avoir toujours soupçonné cette abomination et, de l'avoir presque désirée. Il crut avoir sur les lèvres le même rictus qui avait passé sur celles du commandant.

Les fenêtres de la villa du général étaient éclairées. Il se souvint que ce soir, Mme de Charmoise donnait un dîner intime. Max devait être là déjà, auprès d'Aline ; il crut la revoir, toute blanche, avec son sourire heureux ; il ne songea plus qu'à la catastrophe menaçant ce bonheur.

Morency Frères Limitée

sont particulièrement heureux d'offrir à leur clientèle et à leurs amis leurs vœux les plus sincères de santé et de bonheur pour la Nouvelle Année.

Ils rappellent en même temps aux lectrices de la Revue Moderne qu'elles peuvent, chez eux, bénéficier d'un escompte de 20%.

346, rue Ste-Catherine Est (près Berri)

Tél. Est 3202

— Que voulez-vous faire? demanda-t-il au commandant.

— Eh mais, rendre à César ce qui est à César.

— Et si vous vous trompiez? reprit François.

— Eh bien! Max l'aura emporté sur moi! mais soyez tranquille!...

Et François sentit à côté de lui ce rire muet qui le glaçait.

— Mais alors, dit-il, ce sera un éclat!... Pensez au général!

Il touchait une mauvaise corde. Pour le commandant, Max représentait l'unique faiblesse de l'homme irréprochable, la seule tache à sa gloire, qu'il importait de faire disparaître.

Il prononça l'arrêt décisif :
— C'est pour le bien du général.

Il ouvrit la grille. François l'arrêta encore :

— Pas devant Mlle de Charmoise, au moins... Vous ne voulez pas la mêler à ce scandale?

Les yeux d'acier étincelèrent :

— Puisqu'elle n'a pas voulu se rendre à la raison, voyons si elle affrontera le scandale. Cette fois aucune illusion ne pourra lui rester.

Secouant l'étreinte de François :

— Quant à vous, grommela-t-il, si vous ne tenez pas à votre revanche...

Lui ne voulait plus différer la sienne, la revanche du chien de garde! Ses crocs allaient saisir à la gorge le bel épagneul favori et traître, et l'étrangler.

Et, coupant par la pelouse pour arriver plus vite, il ne s'aperçut même pas qu'il foulait aux pieds la bordure de violettes, il n'eut pas une pitié pour les douces petites fleurs qui ne demandaient qu'à embaumer, à sourire, à être pour tous un charme et un bienfait.

François hésita. Puis, brusquement, lui aussi céda à la destinée! Et s'élançant, il rejoignit le commandant, qui, déjà, sonnait à la porte.

On les prit pour des invités un peu en avance. Ils entrèrent.

Mme de Charmoise occupait sa place, au coin de la cheminée, en face du général. Aline travaillait devant une table; Max, assis à côté d'elle, lui parlait.

François saisit ce tableau, avec l'impression qu'il ne le reverrait jamais.

Le commandant s'arrêta devant Max, la table seule les séparant :

— Monsieur de Coberg, on a quelque chose à vous remettre.

Dans la sacoche du petit chasseur, il prit le rouleau :

— C'est bien à vous?

Max était devenu livide. Euis une montée de colère ramena le sang à ses joues :

— C'est bien à moi! répliqua-t-il hardiment.

Un silence se fit, chacun flairant la poudre.

Alors la voix du général s'éleva, impérieuse :
— Qu'y a-t-il là dedans?

Il venait de lire l'adresse sur le rouleau, de reconnaître l'écriture.

Max avait eu le temps de réfléchir et de se décider à payer d'audace.

— Ces papiers m'appartiennent, et tout ceci signifie que M. le commandant Muller ne se fait pas scrupule de détourner une correspondance, procédé qui fait exclure de la société des honnêtes gens.

Il s'élança, et eût souffleté le commandant si Aline ne se fût jetée entre eux.

Max vociférait. Mme de Charmoise clamait des exhortations pacifiques. On entendit néanmoins la réplique du commandant :

— Nous formerons une société d'honnêtes gens quand vous serez parti, et ce n'est pas à vous à proclamer l'inviolabilité de la correspondance.

Ses griffes de fer serrèrent le rouleau, dont le jeune homme eût vainement tenté de s'emparer.

Mais une autre main se tendit :
— Donne-moi ça, dit M. de Vauxpresles.

D'un pas alourdi, il s'approcha d'une lampe; mais Max se redressait :

— Général, ces papiers sont à moi!

Le général hésita, et, à voix basse :

— Je ne veux pas les prendre. Je veux que tu mes les donnes. Tu peux avoir assez de confiance en moi pour cela?

— Pourquoi aurais-je confiance en vous quand vous me soupçonnez? Vraiment, c'est par trop fort! De quoi m'accuse-t-on? A quel titre des étrangers s'ingèrent-ils dans mes affaires? Et comment les miens paraissent-ils trouver cela naturel? Puisqu'il en est ainsi, je ne répondrai rien, car on n'a rien à me demander. Encore une fois, de quoi m'accuse-t-on?... Je ne vous donnerai pas ces papiers, car vous me faites injure en me les réclamant, et, si vous tardez à me les rendre, l'injure outrepassera les bienfaits que j'ai reçus de vous!

Max considéra le général avec une figure d'angoisse.

— Vous ne pouvez démentir la preuve de confiance que vous me donniez en m'accordant Aline. C'est pour elle et pour vous que je ne puis céder, plus que pour moi.

Le général ne crut pas entièrement à cette révolte fière. L'horrible soupçon le tenaillait, qui l'avait effleuré déjà et depuis longtemps.

— Demandez à Aline, achevait Max.

Aline le crut encore.

— Rendez-lui ces papiers, mon oncle. Vous ne pouvez suspecter Max de rien qui soit contraire à l'honneur.

Ce cri d'amour s'exhalait, si déchirant que, pour François, il couvrait tout, et le général se tournant vers lui, comme pour l'interroger :

— Rendez-les-lui, monsieur, dit-il aussi.

Le commandant prit son chapeau, et, avec une ironie furieuse :

— Bien joué! Rands-les-lui, fais-toi son complice et l'auteur responsable du malheur de ta nièce.

Le général tressaillit, comme sous un coup d'aiguillon. Le scrupule endormi à force d'illusions se réveillait à cet appel brutal.

— Et moi, c'est pour toi, Max, dit-il, que je ne veux pas permettre à des étrangers de garder un soupçon.

On entendit le froissement de l'enveloppe déchirée. Des feuilles s'en échappèrent. Le général en saisit une.

François regarda Max effondré. Son dernier doute s'évanouit. Il ne lui resta plus qu'un souci :

— Emmenez Mlle Aline, murmura-t-il à Mme de Charmoise.

Mais Aline l'avait entendu.

— Non, dit-elle, je veux rester.

Le général était arrivé au bas de la page. Ses yeux semblaient ceux d'un halluciné. Il cria :

— Max!...

François comprit que l'horreur de la révélation ne pouvait être épargnée à Aline, et que sa présence y ajouterait plutôt.

Il sortit de ce tourbillon de fureurs qu'il laissait s'agiter derrière lui. Sur le boulevard, il se reprit à penser. Il s'efforça de saisir l'essence même du drame :

— C'est Max qui a volé ces lettres, qui les a publiées! Les lettres de sa mère! Infamie!... infamie!"

Le dégoût noyait tout autre sentiment. Il s'enfuit du quartier fréquenté, cherchant de l'air, de la nuit, pour cacher cette fange épandue sur sa route.

Mais jusqu'aux extrémités de la ville, le carnaval secouait ses grelots. Dans les rues populaires, le soir, la fin approchant, redoublait la gaieté bruyante. Des bandes de masques couraient, avec des torches, en psalmodiant le vieux refrain :

" Tu t'embar, e you demour
Adiou, praubé carnabal!..."

François revint sur ses pas, et finit par se retrouver dans une allée déserte au fond du parc du Casino. Là, rien ne l'empêcha plus de suivre le développement de sa pensée.

A quels motifs Max avait-il obéi en faisant ce qu'il avait fait?

Des abîmes de folie perverse s'entr'ouvrirent, devant lesquels François recula effrayé.

Et voilà que s'évoquaient les figures mystérieuses de l'histoire : âmes doubles, qui, avec Max, reparaissaient dans la réalité.

— C'est un Valois! se dit François expliquant enfin l'inexplicable.

Dans l'allée, l'ombre s'épaississait; et il se hâta de penser.

— Qu'aura fait Max?

Où, quel parti avait pu tirer de la situation ce comédien d'autant plus habile qu'il était à moitié sincère?

— Et Aline?... qu'aurait fait Aline?

Il s'étonna de rester aussi incertain devant cette nature pure et droite, que devant la nature tortueuse de Max.

Il chercha un équivalent à la faute de Max, mais sans en trouver.

La trahison, le parricide commis, rien n'en palliait la lâche abomination.

Ces pages, écrites par sa mère à son père adoptif, Max en avait saisi et mis en relief l'intérêt.

Et, après avoir lu ces feuilles, analysé les convulsions de ce cœur sur lequel sa tête d'enfant s'était reposée, il avait songé que le public s'en amuserait, spéculant peut-être encore sur ce que sa malignité croirait lire entre les lignes.

Et, durant les semaines employées à ce travail, puis à la publication, pas un re-

A notre nombreuse et distinguée clientèle, nous adressons un cordial MERCI pour la confiance qu'elle nous a témoignée, et nous offrons nos sincères

SOUHAITS D'HEUREUSE ANNEE.

647

Rue Ste-Catherine
Ouest

M. F. Cahill
& COMPANY

Tél. Up.

1360

angle

de la rue Crescent

mords ! pas une pudeur ! Il avait continué à s'asseoir près du général, à côté d'Aline. A aucun titre, Aline ne pouvait lui pardonner.

" Mais alors ? "

A cet " alors " qui le poursuivait, il répondit avec une lucidité effrayante :

" Alors, si elle ne lui pardonne pas, elle mourra. "

Elle n'était pas de celles qui se consolent. Et puis, qu'est-ce qui pourrait la consoler ?

Et, au cas où la douleur ne suffirait pas à la briser, sans nul doute, la tristesse et l'humiliation l'achèveraient.

" Et si elle me laissait la sauver ?... "

" Si cependant elle voulait de moi ?... "

Et son être entier se souleva en un désir insensé d'aller à elle pour achever de lui ouvrir les yeux, et lui crier enfin :

— C'est moi qui vous aime et qu'il faut aimer ! Il se rappela qu'en amour, " il faut " et même " on doit " sont des mots qui n'ont pas cours.

Aline ne l'aimait pas, et elle aimait Max. Elle l'aimerait peut-être plus que tout au monde, peut-être plus que l'honneur ! Elle l'aimerait peut-être au point de lui tout pardonner encore !

Rompant une longue accalmie, les voitures se remettaient à rouler, et, autour du Palais-d'Hiver, l'animation s'accroissait de telle sorte, que François finit par s'en apercevoir.

Son esprit redevint présent. Ce brouhaha... c'était la fête du Casino qui commençait !

C'était une fête de charité au profit d'une œuvre patronnée par le général. Et si, malgré tout, Aline y venait !... Si, déjà réconciliée avec Max, elle passait là, tout à l'heure, à son bras !

Si Aline acceptait cette infamie... elle aurait cessé d'être Aline !...

Il était rentré. Parvenu à cette halte où toutes les fatigues de sa vie s'étaient reposées, devant ce foyer de Claude Hersen, inquiétudes, colères se fondaient en une immense lassitude.

Claude ne parut pas remarquer son retard.

— Viens t'asseoir ici, dit-elle seulement en lui tendant la main.

Il se baissa et, à l'improviste, posa ses lèvres sur cette vieille main à la peau rude et aux doigts fuselés, main qui avait fait autant de bonnes que de belles choses.

— A quoi penses-tu, grand nigaud ?

— Je pense que si j'avais commis envers vous le crime qu'un autre a commis envers sa mère, je serais le plus malheureux des hommes.

Claude ne demanda pas quel était ce crime, et il ne trouva pas le moment venu de le

dire, tant que lui-même n'en connaîtrait pas les dernières conséquences.

Serait-ce jusqu'au lendemain que l'incertitude durerait ?

Pendant la veillée silencieuse, qu'il se laissa aller à prolonger, il prêtait l'oreille aux bruits de la rue, dans cette débauche de chants, de cris, de piétinements, cherchant vaguement quelque chose à son adresse.

Le heurtoir le fit tressaillir.

Ce devait être le commandant apportant des nouvelles...

— C'est moi ! dit la voix d'Aline.

Elle s'avança de son allure ordinaire, tranquille et gracieuse.

— Maman m'attend en bas. Pardonnez-moi si je vous dérange. Vous êtes surpris que je vienne si tard, mais j'avais besoin de parler à Claude ce soir, et il a fallu attendre que le dîner fût fini. Vous savez, nous avons dû recevoir tout ce monde que nous avions invité !

Elle sourit, mais d'un sourire si différent du sourire habituel, que sa physionomie en était toute changée.

— Alors, quand tous les autres ont été partis pour le Casino, je suis venue pour demander à Claude de faire quelque chose que maman n'a pas voulu faire, et qui serait trop pénible pour mon oncle... de rendre ceci...

Sans trop s'étonner, Claude prit ce qu'elle lui tendait :

— Ta bague de fiançailles ?

— Oui. Et puis faites comprendre à Max que, surtout, il n'essaye pas de revenir.

Elle restait droite, les yeux secs et fixes dans le vide.

— Voyons, dit Claude, l'enlaçant avec une affectueuse brusquerie, la commission peut attendre à demain ?

— Non... Ce soir.

— Il n'y aurait cependant pas de mal à réfléchir un peu...

— Mais vous ne savez donc pas ?...

Claude fit signe que non.

— M. de Lestang vous le dira...

Et, avec un éclat de voix :

— Ce n'est plus à moi que Max a manqué, c'est à l'honneur, et si je pardonnais, je manquerais à l'honneur, moi aussi. Je sais qu'on sacrifie tout à l'honneur, et j'ai la force de sacrifier Max.

La voix vibrante s'éteignit dans un sanglot, le front hautain se pencha sur l'épaule de Claude, et Aline se mit à pleurer.

François restait là, navré, sans oser même une parole.

D'un coup d'œil éloquent, Claude lui indiqua la porte.

Comme il passait près d'Aline, celle-ci releva la tête.

— Merci ! dit-elle tout bas.

Le remerciait-elle de sa sympathie douloureuse et impuissante ?

Dans la pièce voisine, il s'était arrêté, trop inquiet pour s'éloigner davantage.

Au bout de quelques minutes, un murmure indistinct s'éleva de l'atelier.

Claude parlait, mais si doucement qu'à peine reconnaissait-on son timbre masculin, et François se rappela l'avoir entendue parler ainsi déjà, il y avait bien longtemps : la nuit où il avait perdu sa mère.

Sur l'épaule de Claude, lui aussi avait pleuré sa première grande douleur, bercé par ce même murmure apaisant, avec cet art d'adoucir la souffrance, inné chez elle comme les autres arts.

Le murmure s'entrecoûpa. Déjà Claude avait obtenu qu'on lui répondît. Elle pouvait sonder la plaie.

Enfin on se tut. Des portes battirent.

Aline était partie, mais non pas seule. Dans l'atelier, François retrouva la gouvernante, qui soupirait sur les escapades de Claude, et qui l'engagea à ne pas attendre son retour.

... Il dormit tard. Quand il se réveilla, la haute et large silhouette de Claude se découpait dans un rayon de soleil, de façon qu'en même temps que les angoisses de la veille, la puissance protectrice se représentât à ses yeux.

— J'ai dû passer la nuit là-bas. Ils avaient trop besoin de moi ! Ah ! ces vieux ! Quel égoïsme ! La brave Charmoise persiste à tout voir en rose : le commandant a été un peu vif, Max un peu fou, Aline un peu prompt. Quant à Vauxpresles, figure-toi un homme qui a reçu une locomotive en pleine poitrine et la supplie d'aller porter secours aux autres victimes du déraillement. Le commandant, heureusement pour lui, je ne l'ai pas vu. Mais j'ai vu Max. Je viens d'aller m'acquitter de ma restitution ! Celui-là, il me dépasse. On le met à la porte, sa fiancée rompt avec lui, les honnêtes gens de tous les calibres, depuis Muller jusqu'à moi, lui disent son fait... Eh bien... il n'a pas encore compris ! Il invoque comme autant de griefs les châtimens qu'on lui inflige, il discute, récrimine, et est fier de son espièglerie : une revanche pour tous les sermons du général ; fier du succès de son infâme bouquin et de ce que lui rapportent les éditions. Son gain ! il a osé parler de cela ! Je l'ai retourné dans tous les sens. Rien qui vaille. Je n'aurais pas cru le dégât aussi complet. Une épave de plus qu'il faut laisser aller au fil de l'eau.

A toutes les lectrices de la Revue Moderne que nous avons le plaisir de compter parmi notre clientèle, nous adressons nos remerciements les plus sincères et nous offrons nos meilleurs vœux de bonne et heureuse année.

Nous les prions de ne pas oublier que nous avons le choix le plus grand et le plus beau à Montréal, et que nous leur accordons un escompte de 20% sur tous volumes en librairie sauf livres de médecine en Janvier.

ALBUMS CONSTRUCTIONS

Bijou Théâtre.....	30	Le Fil de la Vie.....	25	Le bon cœur d'acajou.....	20
Appartement de Frisette.....	40	Les Cloches de Pâques.....	25	Les frayeurs d'une poule.....	20
La ferme Modèle.....	40	Lucette en liberté.....	25	Les aventures d'un singe.....	20
La place du Château d'eau.....	40	Curieuse.....	25	L'Aventure de pinsons.....	20
Un Tournol.....	65	Une charité — peu méritoire.....	25	La chasse de Lina.....	30
		En Vacances.....	25	Les Bêtes à bon Dieu.....	35
		Un Témoin inattendu.....	25	M. Parapluie et Mlle Ombrelle.....	40
		Les Petites Patriotes.....	25	La souris blanche.....	40
		La légende du Point d'Argentan.....	25	La bague du filleul.....	40
		Petite Fille de Thann.....	25	Tourterelle de Marthe.....	40
		Bré Kès Ké, Coas, Coas.....	25	Les ajoncs d'Anne-Marie.....	40
		Dernières places de Marie.....	25	Chef d'œuvre petit Berger.....	40
		Marie aux sabots de bois.....	25	A.B.C. Pierrot.....	40
		Tintin Corin.....	25	L'été à la ferme.....	50
		Le Ballon " Le Lorrain ".....	25	Cris des animaux.....	50
		Toto est chez le coiffeur.....	25	Bergère de Nanterre.....	40
		Histoires d'un chien, etc.....	25	Une mauvaise inspiration.....	45
		Pierre et Pierrette.....	25	La Libératrice.....	50
		Les animaux humoristes.....	25		
		Les enfants s'amuseant.....	25		

ALBUMS A COLORIER

La Fête au village.....	15
Nos bons clowns.....	25
Le petit décorateur.....	25
Le peintre japonais.....	25
Les deux Espiègles.....	40

ALBUMS ILLUSTRES EN COULEURS

Mademoiselle Je-Le-Veux.....	25
Mademoiselle Sabre-Tout.....	25

LA LIBRAIRIE DEOM 251, Est, rue Sainte-Catherine, Montréal Tél. Est 2551.

Elle soupira, émue devant ce naufrage, mais un mot de François lui rendit son indignation.

— Qu'a-t-il dit en reprenant la bague ?

— Ce qu'aurait dit le dernier des drôles ! N'insiste pas. Ne parlons plus de lui ! Parlons d'Aline. Admirable, cette petite ! Quelle énergie dans la droiture ! Et tu crois que c'est la fierté blessée qui la soutient ? Non : c'est le sens de l'honneur ! Elle est calme, et elle raisonne : " Je ne peux plus l'estimer, donc je ne dois plus l'aimer." Elle est du bois dont on fait les héros, cette enfant !

En se demandant comment Aline sortirait de cette situation, François n'avait pas songé à cette ultime ressource de certaines femmes, ce coup d'aile par lequel on s'élève au-dessus des turpitudes, on leur échappe.

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit encore ? poursuivit Claude. Elle m'a dit : " Je n'ai pas le droit de porter le deuil toute ma vie, comme j'aurais fait si Max était mort. Alors, tout n'aurait pas été rompu entre nous, tandis que tout l'est maintenant." Voilà ce que j'appelle une honnête femme !

X.—PRINTEMPS FINI

La saison expirait. Les artistes du Casino venaient de donner leur représentation d'adieu ; mais ce n'était pas encore la désertion en masse. Sur les routes ensoleillées, les automobiles, les voitures découvertes se croisaient et, par les allées verdoyantes du parc, les bandes d'Anglais et d'Américains se dirigeaient vers le Golf, où, concurremment avec les matches, les flirts s'engageaient.

Mrs Winton y tenait ses assises, et rien ne faisait obstacle aux empresses de Max. Un beau matin, M. Winton était parti pour New-York, où la procédure de divorce suivait un cours rapide.

En femme pratique, Mrs Winton laissait s'achever le scandale là où il n'y avait plus rien à gâter ; et, en attendant, elle bénéficiait du relief que lui donnait, dans un certain milieu, sa situation équivoque. Max et elle,

avaient pris la tête de cette bande de routiers du grand monde qui se plaît à accompagner partout l'armée régulière, et qui, plus fringante, plus tapageuse, est souvent prise par les naifs pour l'état-major.

Avec une étonnante facilité, Max avait franchi les échelons qui séparent ce monde-là du sien, et il en adoptait les allures et les principes, en narguant l'opinion.

En grand appareil, il se plaisait à passer et à repasser devant la porte que le général lui avait fermée, sous les fenêtres d'où Aline aurait pu l'apercevoir.

Elle, agissant toujours à l'inverse, n'eût souhaité que de s'éloigner. Une grave indisposition du général la retenait, et François comprenait bien ce qu'il devait lui en coûter de rester clouée sur place.

N'avait-il pas éprouvé et réprimé ces mêmes velléités de fuite ?

Avec les derniers jours de mai s'en allaient les derniers retardataires.

— Ah çà ! quand partons-nous ? finit par demander Claude.

Il devait attendre cette question.

— Claude... croyez-vous que je dois partir ainsi ?

Et comme elle ne répondait pas :

— Claude, reprit-il, est-ce que je ne laisse pas derrière moi la dernière chance de bonheur, pour moi, et pour une autre ?

Claude vint le rejoindre dans l'embrasement de fenêtre où il s'accotait, le front sur la vitre.

— Oui, je me suis demandé si tu ne devrais pas songer à épouser Aline, et je n'ai su encore que me répondre.

— Vous croyez qu'elle ne pourra pas oublier le passé ?

Il tourna vers Claude son visage anxieux.

— Ce n'est pas Aline, dit-elle, c'est toi qui ne sauras pas oublier.

Et, devant son air étonné :

— Ecoute ! la moitié des erreurs que l'on commet viennent de ce qu'on n'ose pas se dire à soi-même certaines vérités. Moi, je t'aime assez pour te dire les tiennes. Encore une fois, ce n'est pas Aline qui m'inquiète. Elle devait arracher Max de son cœur, elle n'a pas hésité. L'opération a été cruelle. Elle en souffre, soit, mais c'est fait. Seulement, pour avoir cette simplicité dans la conception et cette hardiesse dans l'exécution, il faut avoir aussi l'âge d'Aline, et tu ne l'as plus. Tu as trop vu, trop lu, étudié trop les femmes ; tu voudras te servir de ton expérience, et ton expérience t'égarera. A force d'avoir tâtonné dans les labyrinthes, on a désappris à marcher droit son chemin ; on s'arrête aux comparaisons, on se retourne vers les arrière-pensées, et, ainsi, l'élan se perd. On peut encore avoir de bons mouvements, mais on ne serait plus capable des mouvements sans retour, et ce dont on n'est pas capable, on le croit volontiers impossible.

— Je crois tout possible à Aline. Je ne peux douter d'elle, je l'adore !

— Raison de plus pour douter !

Il ne releva pas ces paroles.

— Claude... vous pensez qu'elle m'accepterait ?

— Pourquoi non !... Logiquement, elle doit vouloir refaire sa vie.

Claude ne l'eût pas entretenu dans une fausse espérance. Elle parlait à bon escient. Cette chance entrevue tout à l'heure, vague et lointaine, avait pris corps, se rapprochait de lui.

Un étourdissement le prenait, la sensation d'un rêve éblouissant qui se réaliserait, mais trop tard, comme la fortune qui viendrait quand on est vieux, comme la liberté à un prisonnier quand il agonise.

— Elle aimait Max, dit-il désespérément, et elle ne m'aime pas !

— Là, fit Claude, te voilà déjà... Quand je te le disais !

Mais il n'était pas d'humeur à philosopher, et, s'exaspérant :

— Est-ce que je peux ne pas me souvenir de ce que j'ai vu, de ce qu'elle-même m'a dit, et m'illusionner au point de croire que c'est moi qu'elle aime !

Claude ne se troubla pas :

— Qu'elle t'aime, je n'en sais rien, mais qu'elle puisse t'aimer, c'est une autre affaire ; tu es le seul qu'elle pourrait aimer, justement parce que tu as été le seul à connaître le passé. La vois-tu, livrée à un mari ne connaissant d'elle que sa dot et sa jolie figure ? ignorant de ses délicatesses ? et qui la briserait par maladresse, sinon par brutalité ?

Non. François ne pouvait la voir ainsi. La protéger, la défendre, il s'était trouvé voué à cette tâche. Et, arrêté en face de Claude :

— J'ai pensé à tout cela, dit-il, et c'est pourquoi je suis décidé à la demander.

Ces mots tombèrent, décisifs, ouvrant une phase nouvelle ; François en eut conscience. Déjà l'orientation de son esprit changeait.

Il marchait à travers l'atelier :

— Vous aviez raison. Je crois qu'elle me préférera à tout autre. Toujours, elle m'a témoigné de la sympathie. Elle en serait peut-être venue à m'aimer si Max ne s'était pas trouvé là. Ce qui arrive ne serait que le redressement de ce qui aurait dû être.

— Tu vas trop vite, marmotta Claude. Tu passes la mesure. Tu as besoin de réfléchir encore.

Il ne fallait plus, pour s'emporter, que le coup de fouet de la contradiction :

— Hé ! mais voilà des mois que je réfléchis !... Aline est indispensable à ma vie. J'aime mieux tout souffrir que de renoncer à elle. C'est lâche... mais je n'ai plus la force de me résigner devant l'impossible ! A présent il faut que je l'obtienne ! Claude, je veux lui parler !

Il s'interromptit, remué dans toutes ses fibres, à cette seule pensée de lui parler, d'entendre encore sa voix, de reposer ses yeux sur son visage.

— Tu vas revoir aussi le général, insinua Claude.

Il ne broncha pas sous cette douche d'eau froide, et, sans répliquer, laissa là Claude.

Il reparut, son chapeau à la main.

— Souviens-toi, lui dit Claude, que je ne t'ai pas donné de conseil ! Et, en vérité, du diable si je sais si tu fais une bêtise ou un trait de génie !

Lui-même ne cherchait pas à s'en rendre compte. Il allait revoir Aline. Son imagination s'arrêtait là.

En refaisant le trajet si souvent parcouru, il se reprenait maintenant à songer.

Pour le remettre sur ce chemin, la fatalité semblait vraiment avoir pris toutes les formes. Visible ou invisible, elle s'attachait à ses pas.

En ouvrant la grille du général, il crut voir Max et le sentir à ses côtés. Il pressa le pas. Mais à chaque tournant d'allée, cette figure fatidique de Max reparaisait, comme pour le braver.

Puis l'obsession s'évanouit. François eut un arrêt brusque. Il venait d'apercevoir Aline.

A genoux sur l'herbe, la tête penchée, elle semblait chercher quelque chose. Quand il fut tout près, elle se redressa et, en le reconnaissant, pâlit un peu. Pour expliquer son attitude, montrant la bordure de violettes dont les larges feuilles ne cachaient plus rien :

— Il n'y en a plus, dit-elle.

— Il y a tant d'autres fleurs ! répliqua François devant les splendeurs du jardin.

Comprit-elle l'allusion et pensa-t-elle que les autres fleurs, plus belles, ne seraient pas tout de même ses fleurs favorites, embaumées du parfum du premier amour ? Rien ne le trahit.



Fabriqués en différents styles, mais tous avec le même soin et de la même qualité, les

Pianos Pratte

sont fabriqués en vue de résister au travail constant auquel ils sont soumis chez les professeurs et dans les maisons d'Education. Demandez notre catalogue No 35.

La Maison Pratte
MAIN 3188
38 Notre-Dame O.
MONTREAL.

— Mon oncle ne reçoit personne, mais, vous, il vous recevra sûrement.

Elle parla de la santé du général, toujours précaire. Pas de maladie caractérisée, mais une série d'indispositions : retour d'une ancienne affection du larynx, réveil d'un rhumatisme oublié, vieille blessure dont il se remettait à souffrir.

— Je vais aller chez lui, dit François. Mais, si vous permettez, pas tout de suite.

Près d'eux quelques sièges de jardin s'abritaient sous un grand cèdre, autour duquel un rosier grimpaient s'était enroulé.

Aline s'assit sans observation. La part qu'il avait prise à ses épreuves lui donnant le droit d'agir en ami.

— Ce sont des adieux que vous venez me faire ? demanda-t-elle, une tristesse dans la voix.

— Oui... peut-être...

Il songeait à ce départ manqué jadis, et elle s'en souvint aussi, car elle murmura :

— Tant de choses arrivent ! tant de choses arrivées depuis trois mois !...

— Si je ne suis pas venu plus tôt, reprit François, vous n'avez pas supposé que c'était par indifférence ?

— Non... j'ai deviné. Vous aviez peur que votre présence ne me rappelât des moments pénibles. Mais vous avez tout fait pour adoucir l'amertume de ces moments, et vous pouvez m'en parler... maintenant.

— Vous avez beaucoup souffert ?...

De près, il la considérait avec une émotion croissante. Chacun de ses traits n'exprimait que la douleur, tandis qu'elle remarquait :

— Je suis changée... plus encore au moral qu'au physique ! Une affection qui s'écroule, on ne peut pas savoir comme c'est affreux... — Je le sais !...

Soudain, au lieu des phrases qu'il préparait, un cri lui vint, le même que, tant de fois, sans ouvrir les lèvres, Aline avait poussé vers lui :

— Nous sommes bien malheureux tous les deux !

— Oh ! oui dit-elle tout bas, et j'ai du chagrin pour vous aussi.

— Aline ! dit François, est-ce que je pourrais... est-ce que vous me permettriez de vous poser une question ?

Elle hésita. Puis bravement :

— Oui... Je me suis confiée à vous si souvent déjà ! Ne vous avais-je pas dit ce que je craignais, ce que j'espérais autrefois... combien j'aimais Max ?... Pourquoi ne vous dirais-je pas ce que je pense aujourd'hui. Je ne veux pas vous laisser emporter cette idée que je peux l'aimer encore... J'ai cru devoir vous dire cela pour garder votre estime et vous donner une preuve d'amitié.

— Moi aussi, reprit François, j'ai quelque chose à vous dire. Vous rendez-vous compte de ce que j'ai dû penser pendant ces trois mois en vous sachant seule et malheureuse ? de ce que je pense maintenant, après ce que je viens d'entendre ?... Non, laissez-moi être franc à mon tour : Aline, je vous aime.

Elle baissait la tête.

— Ne le saviez-vous pas ? Etes-vous fâchée que je vous le dise ?

Une émotion égale à la sienne gagnait Aline, et, avec abandon :

— Non, et je crois que nous devons ne nous rien cacher. J'ai pensé à vous, moi aussi, à ce dévouement que vous aviez eu pour moi et à cette pitié que j'ai comprise, après, quand j'ai su ce que j'avais risqué. Je n'ai pas droit de votre part à de nouveaux sacrifices, et c'en serait un d'associer votre vie, qui est intacte, à la mienne, que le malheur a touchée.

— Intacte !

En François, une colère s'élevait. Aline n'avait donc pas mesuré encore l'étendue de sa tendresse.

— Mais, ma pauvre enfant, ma vie est à vous. Je ne peux plus vous la reprendre, et le pourrais-je que je ne le voudrais pas. Je ne veux de bonheur au monde que par vous.

Cette fois, elle ne répondit plus, mais elle releva la tête. Une expression vivante transformait sa physionomie. Elle avait repris sa poésie de petite fée, de petite reine, et François eut la vision du bonheur qu'il avait appelé.

— Aline, dites-moi que vous voudrez bien m'aimer.

— Je vous aime, dit-elle simplement.

Et, le voyant troublé :

— Comment ne vous aimerais-je pas ? reprit-elle ; vous venez à moi quand je n'ai plus une espérance dans le monde. En vous, je suis sûre d'aimer un honnête homme. Mais je dois tout vous dire. Les épreuves laissent leur trace. J'ai cessé d'aimer Max, le jour où je l'ai méprisé. Rien ne reste en moi du passé... Seulement, c'est le passé.

François crut revoir l'ombre de ce passé. Lorsqu'il le croyait vaincu, le fantôme venait de se redresser, et derrière lui la vision radieuse d'Aline s'effaçait.

— Je ne suis pas sûre d'éprouver de nouveau tout ce que j'éprouvais pour Max... Je ne suis plus celle que j'étais.

Ce tiers mal'aisant resté entre eux semblait narguer François ; et, lui rendant défi pour défi :

— Je vous aime, telle que vous êtes.

Un poids était retombé sur lui : cette même sensation d'incomplet, d'inachevé, d'inutile.

— Est-ce bien vrai ? répéta Aline, êtes-vous sûr que jamais ce passé ne vous importunera ? Pour moi, le pire des malheurs serait de ne pas vous voir complètement heureux !

— Je le suis complètement...

Pour triompher de "l'autre", il avait fallu un mensonge ; il mentait, et il en était déjà payé. Le visage d'Aline s'éclaira, il crut qu'il allait la voir sourire, comme autrefois... Mais non, "l'autre" n'avait pas encore eu le temps de disparaître.

François se leva. Aline avait pris son bras, et, tout près de lui :

— Vous me donnez l'espoir de rendre quelqu'un heureux. Sans vous, entre mon

oncle et maman, je crois que je serais morte.

Prise entre ces deux égoïsmes, sa nature délicate eût été broyée. Il eut hâte de l'arracher à son martyre :

— Quand parlerais-je à votre oncle ?

— Quand vous voudrez...

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Cela vaudrait peut-être mieux.

Il s'étonnait un peu de tant de promptitude et de simplicité. Il n'était plus, comme Aline, à l'âge des décisions spontanées.

Tourmenté d'un scrupule, il répéta :

— Etes-vous sûre, Aline, de ne pas regretter ce que vous faites pour moi ?

— Jamais, dit-elle simplement.

Mais n'était-ce pas la reconnaissance seule qui parlait ?

Elle n'éprouverait plus le sentiment qu'elle avait éprouvé pour Max !

Que serait-ce après tout, que ce sentiment fragile de jeune fille, en comparaison du lien qui allait exister entre Aline et lui ?

Et elle ne redoutait pas ce lien. Comme ils renaissent :

— Voulez-vous que je vous accompagne chez mon oncle ?

Elle avait songé aux souvenirs pénibles qu'il allait affronter.

Ici, encore, Max essayait de réparaître. François crut le revoir, assis sur ces sièges familiers, debout devant la cheminée, accoudé à cette table ; il revit sa figure tour à tour, douce, lumineuse ou presque sinistre ; si bien qu'en ces métamorphoses on ne parvenait plus à définir ce que Max avait été vraiment.

— Mon oncle est dans la bibliothèque, prononça Aline.

La porte s'ouvrit sur la pièce sombre.

Le général lisait ; toujours le même en apparence.

Le mouvement qu'il fit pour se lever eut cependant une gaucherie inusitée :

— Pardonnez à mes rhumatismes, dit-il. N'était cette excuse, j'aurais certainement devancé votre visite, dont je suis touché, et dont je vous remercie.

Il appuya sur les mots, leur donnant toute leur portée, en galant homme qui veut amener le passé sans y revenir mal'adroitement.

Pour répondre aux besoins de sa clientèle toujours croissante,
le Grand Etablissement Français d'Alimentation

Kerhulu & Cédiau
LIMITÉE

Se voit contraint de multiplier le nombre de ses magasins

UNE NOUVELLE SUCCURSALE

est ouverte aux numéros

366-368 ouest, rue Sainte-Catherine

où les nombreux habitués de la maison et la population de l'ouest de la ville pourront se pourvoir des meilleurs produits.

La Pâtisserie Française

172-184, RUE SAINT-DENIS

Spécialité : BANQUETS, MARIAGES, RECEPTIONS.

Commandes, tél. : EST 2140*

— J'ai été en butte à bien des épreuves ! poursuivait-il, parlant toujours de sa santé, mais laissant une latitude aux sous-entendus. Enfin, me revoilà sur pied.

— En vous félicitant de votre rétablissement, général, commença François, pourrai-je en profiter pour vous demander un moment d'entretien ?

— Ah ! fit le général.

Il avait compris. Un jet de flammes enveloppa Aline et François, et, comme Aline sortait :

— Ma nièce serait-elle au courant de ce qui vous amène ?

— Oui, dit François. Elle m'a permis de vous demander sa main.

— Aline a etteint sa majorité, répondit le général, et j'ai dit, qu'à cette époque, elle serait libre de disposer d'elle-même.

Il l'avait dit lorsqu'il attendait une décision bien différente, et il ne reprenait pas sa parole.

Mais il ne lui pardonnait pas d'en user. Le général s'était cru, comme Aline, obligé de sacrifier à l'honneur, mais il avait escompté sa faiblesse, à elle.

La vertu et la courtoisie l'emportèrent toutefois sur sa déception.

— Je ne puis qu'approuver le choix de ma nièce et, pour ma part, m'en trouver honoré.

Il tendit la main à François, les traits de nouveaux contractés. Assurément, en cette minute, il le haïssait plus qu'aucun homme au monde. Max était entre eux.

Leur tête-à-tête néanmoins se prolongea le temps convenable, le général s'efforçant de retrouver ce que dit, en pareille occurrence, le père classique, et François, ce que répond le prétendant ordinaire.

Mme de Charmoise fut la bienvenue à l'interrompre.

Pour elle au moins, la surprise était véritable et charmante !

Au lieu d'une délaissée inconsolable, et d'un intérieur attristé pour longtemps, les fiançailles, la noce, un jeune ménage, la vie animée, de nouveau en perspective.

Sans se faire prier, elle conféra donc au fiancé l'accolade maternelle. Puis, dans son effusion :

— Restez à dîner avec nous !

François ne se sentant pas encore assez rompu aux délicatesses de la situation, obtint qu'on le laissât aller raconter son bonheur à Claude.

— Reconduis-le, dit à sa fille Mme de Charmoise, en mère propice aux jeunes amours.

Aline usa de la permission. Même, elle ralentit le pas, en traversant le salon.

— Laissez-moi vous revoir, demanda François devant le portrait de la petite fille aux violettes.

Elle ne ressemblait plus à ce petit être radieux. Inutilement, il chercha sur les lèvres ce sourire de lumière, et, avec un désir fou de l'y rappeler :

— Aline, ma chère Aline !...

Devinant ce qu'il allait lui demander, elle tendit son front au premier baiser qu'il posa sur la soie blonde de ses cheveux.

— A demain, dit-il.

— A demain, à toujours, répondit-elle.

Il rentra chez Claude. Dès le vestibule, son pas assuré et sa voix joyeuse le trahirent.

— Allons, avoua-t-il, j'ai été plus vite en besogne que je ne m'y attendais. Avant trois mois, je serai marié ! et pourtant, je comptais bien finir dans la peau d'un vieux garçon !...

Imprévue, cette perspective de mariage n'en avait que plus de charme. Il la considéra sous tous ses aspects : depuis le premier bouquet à commander demain, jusqu'à la carrière de son fils aîné. A minuit, le sujet ne s'épuisait pas encore.

— Ce que c'est que d'avoir conservé sa fraîcheur d'impressions ! remarqua Claude.

Elle l'envoya se coucher, mais il n'en fit rien.

Rentré dans sa chambre, il avait ouvert sa fenêtre-toute grande, comme si l'air lui manquait.

Et l'air manquait en effet pour deux : lui, et "l'autre", qui était revenu, chassant ses rêves en redisant les siens, étouffant son bonheur, en rappelant qu'il avait été heureux avant lui.

Se jetant sur son lit, éperdument, il sanglota.

XI.—L'AUTRE

La cérémonie du mariage avait eu lieu dans une chapelle de couvent. On lunchait ensuite dans un de ces salons d'hôtel, dont l'élégance banale et criarde choquait l'esthétique de François.

Assis auprès d'Aline, il souffrait de la voir, petite créature de rêve, en contact avec ces objets qui avaient servi à tant de gens et à tant de choses. Pour elle, il eût fallu les délicatesses de la maison familiale, et il savait pourquoi on les leur avait refusées. On n'avait pas voulu que cette fête rappelât ce qu'aurait été une autre fête, souvent décrite ; et François se la représentait, dans une de ces hallucinations qui, depuis ses fiançailles, venaient se placer en parallèle avec la réalité. Aline n'aurait pu être plus douce et plus charmante, mais elle aurait eu ce qui, aujourd'hui, lui manquait : si elle eût été l'Aline de jadis, près du Max d'autrefois, elle lui eût souri !...

Ce sourire, François l'avait attendu si longtemps !

Malgré son application, le général paraissait morne ; il aimait toujours Max. Et François ne se disait pas que le cœur paternel est le seul terrain au monde où rien ne meure. Ces regards que glissaient vers la nouvelle mariée les yeux rougis de Mme de Puyseuil lui causaient une irritation nerveuse, et la bienveillance de Mme de Charmoise ne parvenait plus à ouater tous les angles de la situation.

Au champagne, Lajudie leva son verre en déclamant un épithalame nébuleux.

— Je ne bois jamais d'alcool, proclama le commandant Muller, mais je ne m'en associe pas moins à la joie de ce beau jour.

— Il n'y aura qu'un jour plus beau, dit brusquement Claude : le jour de leurs noces d'or, et, ne pouvant promettre d'y assister, je porte mon toast d'avance !

François entendait la première parole réconfortante.

Le déjeuner s'achevait. Sous prétexte d'un tour de valse, on passa dans le salon voisin et les mariés s'esquivèrent. Puis, le retour à la maison, le changement de costume, l'attendrissement de Mme de Charmoise, borné par l'heure du train, l'embarquement difficile à la gare, où se bousculait la clientèle d'été ; et ils ne se retrouvèrent, ils ne furent ensemble, qu'une fois refermée sur eux, la portière du wagon.

Aline resta d'abord un instant tournée vers la ville, à regarder fuir les tours du château, les villas, les flèches d'église et le coteau lui-même.

De ce qui avait été sa vie, emportait-elle un regret ?

L'angoisse de François déborda tout à coup, et il demanda :

— A quoi pensez-vous ?

Relevant vers lui ces yeux limpides qui n'avaient jamais menti :

— A vous ! répondit-elle.

Mais comment pensait-elle à lui ? Comme à son bonheur ou comme à son devoir ?

— Je vous adore, et vous, Aline, m'aimez-vous un peu ?

— De tout mon cœur.

Il fut sûr qu'elle ne mentait pas.

Il l'embrassa passionnément. Mais rien ne put ramener sur ses lèvres le sourire de jadis, fleur du printemps passé qui ne reviendrait pas.

Tandis que le front d'Aline s'appuyait à son épaule, lui se représenta encore "l'autre" à sa place. L'horrible jalousie l'envahit, la jalousie de ce qui aurait pu être.

Le soir vint, la lampe du wagon s'alluma. On roulait vers Biarritz, et déjà, on sentait l'air du large.

François se souvint d'une nuit en wagon, cette nuit de l'an passé, où, pour la première fois, le spectre de "l'autre" avait surgi, indécis et lointain. Jamais il n'était parvenu à s'en défaire. Il croyait le laisser derrière lui honteux et vaincu, et voilà qu'il le retrouvait entre Aline et lui, dans les moments les plus chers de leur vie !

Biarritz est le cadre splendide et gai que réclame le bonheur, mais, pour François, un coin d'ombre demeurerait où le spectre avait sa retraite, et d'où il sortait à l'improviste.

Aline se plaisait à faire avec son mari les promenades favorites, à rappeler avec lui les impressions qui s'y rattachaient.

Mais parfois, au milieu de la causerie ou de l'effusion, il se taisait. Il n'avancait plus qu'à contrecœur. "L'autre" était peut-être venu par ici et, inconsciemment sans doute, Aline y cherchait sa trace.

Alors il se souvint que les spectres ne hantent guère que les lieux qu'ils ont habités.

Malgré la proximité, ni Max, ni Aline, n'étaient allés en Espagne.

— Voulez-vous que nous passions la frontière ? proposait-il.

Aline accepta volontiers. Avec sa vive intelligence, elle s'intéressait à tout : Pampelune et Saragosse, Loyola et l'Escurial. Là, dans les splendides jardins autour du palais lugubre, comme il lui racontait l'aventure d'Elisabeth de Valois, femme de Philippe II :

— Je dois aimer vos Valois, remarquait-elle, car c'est en cherchant les Marguerite que vous m'avez trouvée.

VIENT DE PARAITRE

Notre NOUVEAU CATALOGUE DE BRODERIE. Il n'y a rien de mieux nulle part. C'est le bon goût français à votre disposition à Montréal.

Expédié assuré dans tout le Canada et les Etats-Unis dès réception de 35 cents,

Nous vendons 50 et 35 cents les morceaux de musique Française exécutés, pour la 1ère fois au Canada, chaque mardi de quinzaine, au Radio de La Presse.

RAOUL VENNAT 642, rue St-Denis
Tél. Est 822 et 3065

Mais lui, devant sa jolie figure qui ne souriait plus, songeait à cette petite reine "de paix et de bonté", morte "au plus beau et plaisant avril de son âge", victime d'un mariage de raison.

— Je n'aime plus les Valois, dit-il.

N'était-ce pas aussi cette gravité précoce, due au travail, qui pesait sur Aline ?

Jadis, elle souriait à l'étourdissante gaieté de Max.

Mais il pouvait lui rendre cette gaieté, au moins ! Son esprit sérieux, avait assez de ressources pour se prêter à tout.

Il sut se faire spirituel et amusant.

Mais un jour, par hasard, il reconnut les inflexions de sa propre voix, la tournure de ses propres phrases ; il les reconnut pour appartenir à un autre. Il découvrit ce dont Aline s'était peut-être déjà aperçue : qu'il en était venu à cette extrémité de copier Max ! Plus acharné que jamais, c'était en lui que, pourchassé, "l'autre" avait élu domicile.

Il prit en horreur ces complices de sa folie : ciel brûlant, jardins luxuriants, vieux murs pleins de tragiques histoires d'amour, près desquels l'amour réclame ses droits plus haut qu'ailleurs.

— Mon père nous invite, dit-il, et nous ne devons pas nous faire attendre.

Elle acquiesça de bonne grâce, et, volontiers, il lui eût reproché de sacrifier trop aisément leur tête-à-tête.

Dans l'omnibus, venu audevant d'eux à la gare, rempli par les frères et sœurs démonstratifs :

— Après trois mois, on est un vieux ménage, proclama François, grimpé sur l'impériale, et abandonnant Aline aux sympathies qui l'entouraient.

Elle ne s'en formalisa pas, prenant dans ce rôle nouveau de fille et de sœur un charme nouveau aussi, s'adaptant à ce milieu si peu fait pour elle, sans rien abdiquer de sa grâce exquise. Le grand vieux salon fut tout éclairé. La belle-mère s'était laissé conquérir du premier coup et Jacquot, le cadet, "le paysan", comme ses frères le dénommaient, délaissa la chasse et essaya de friser sa moustache.

— Vous ne vous ennuyez pas avec mes ruraux ? demanda François.

— Non, dit-elle. J'aime qu'on m'aime !

Il eut un coup au cœur.

Se contenterait-elle donc, désormais, d'exciter la tendresse et de donner sa douce bonté en échange ?

Si, au moins, elle n'avait rien regretté ! Si elle pouvait oublier ce passé qu'ici nul ne lui rappelait !

Mais un jour, tandis qu'elle parcourait le journal, François la vit rougir un peu ; et, lisant après elle, dans les déplacements des abonnements, il trouva : Max de Coberg, à Corfou.

Le spectre venait de reparaitre !

L'existence de François redevint un supplice mortel et caché. Comment avait-il pu croire que, jusqu'à ce pays perdu, les traces du passé ne s'étendraient pas ?

Il eut conscience qu'il devenait taciturne, impatient et injuste.

— Qu'as-tu donc à tarabuster ainsi cette pauvre petite Aline ? lui dit un jour son père, sans malice. C'est une perfection, un bijou. Seulement...

De la part d'un beau-père, un tel éloge ne va pas sans correctif.

— ... Seulement, elle est bien délicate ! Dis donc, ne la casse pas, ajouta-t-il, en guise de plaisanterie, tapant sur l'épaule de son fils.

François resta atterré. Aline souffrait, elle aussi, s'épuisait peut-être à lutter contre "l'autre", et, pour l'arracher à "l'autre", il n'eut plus que cette ressource : l'arracher à elle-même. Et ils rentrèrent à Paris.

En attendant mieux, le petit appartement du boulevard Malesherbes, se fleurit et s'orna pour Aline. Elle alla dans le monde où, de contraster avec les autres jolies femmes, de reprendre les anciennes traditions de grâce et d'élégance, lui fut compté pour une originalité charmante. Ces succès ne le rendaient pas jaloux, au contraire. Ceux qui n'avaient pas connu Aline autrefois ne s'apercevaient donc pas de ce qu'elle avait perdu, de ce qui lui manquait. Elle plaisait ainsi. Pourquoi ne pas essayer d'aimer en elle cette créature nouvelle, et même de la différencier autant que possible de l'ancienne Aline ?

— Ne mettez-vous jamais que ces robes claires ? fit-il observer un jour.

Lui-même commanda une toilette d'un style tout opposé, une magnifique robe rouge.

Mais la première fois qu'Aline la mit, il poussa un cri :

— Non, non, ne portez pas cela !

Il lui avait semblé anéantir ce qui demeurait un rêve bien aimé, achever de tuer la chère petite fille aux violettes.

Une crise de découragement l'abattit ; et lorsque Aline revint, dans sa tenue ordinaire, elle ne put s'empêcher de demander :

— Mais enfin, mon ami, qu'avez-vous ?

— Allez sans moi, dit-il ; je n'ai pas le courage de sortir.

Aline s'assit à côté de lui.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Rien, ma chérie, jamais rien.

Elle tourna la question :

— Que désires-tu que je fasse ?

Dans ses yeux bleus, il y avait une supplication intense. Il eut envie de tomber à ses genoux pour avouer sa torture, la prier comme le bon Dieu, obtenir de sa pitié, l'unique chose au monde qu'il désirât ; et il dut se rappeler à temps que la pitié d'Aline serait impuissante, que ce sourire perdrait son prix du moment qu'il l'aurait imploré.

— Je ne veux rien, répéta-t-il, rien !

Le visage d'Aline s'était couvert de ces larmes navrantes qu'il connaissait, et, comme un écho de sa propre plainte :

— Mon Dieu, je ne pourrai donc jamais te rendre heureux !

François prit sa femme dans ses bras, et couvrait de baisers sa tête blonde :

— Eh bien, supplia-t-il, toi, désire quelque chose ! Aie une volonté, une fantaisie que je puisse satisfaire.

Aline chercha. Ses yeux rencontrèrent le large boulevard, la grande ville peuplée d'indifférents.

— J'aimerais à revoir maman, mon oncle, la maison là-bas !

Après maintes pérégrinations, Claude Hersen avait regagné son perchoir de la place du Château, et François la retrouva brossant avec entrain sa toile pour le prochain Salon.

— Tu vois... le travail, toujours ! dit-elle gaiement.

François avait connu ces joies du travail paisible ; il les regretta.

— Vous avez pris le meilleur lot, Claude. Pourquoi ne m'avez-vous pas conseillé le même choix ?

Elle fronça les sourcils :

— Tu dis une bêtise. Chacun a sa somme d'affection et de dévouement qui se dépense. Je n'ai pas eu mes soucis, soit ! eh bien, j'ai les tiens !

Puis, sans avoir besoin de plus longues confidences :

— Que sais-tu de Max ?

Claude ne redoutait pas le spectre. Elle le prenait corps à corps.

— Rien, déclara François. Et savez-vous ce qu'il devient ?

Il n'avait pu s'empêcher de faire cette question. Mépriser Max, le haïr, était possible, mais non se désintéresser de lui.

— J'ai eu de ses nouvelles par le général, à qui il a écrit plusieurs fois, et qui ne lui a pas répondu... Il suit sa destinée. Une vie d'enragé où il achève ce qui restait en lui de l'homme du monde. Il est ruiné et il en est réduit aux expédients. En dernier lieu, il se disait malade. Maintenant il n'écrit plus.

Le dernier écho du passé s'éteignait. Personne ne songeait à s'informer de Max.

Les étrangers se renouvelaient, ignorants ou insoucians, de ce qui les a précédés, et les gens du pays ont peu de mémoire et beaucoup de philosophie : qu'Aline eût aimé ce gentil garçon, un ami d'enfance, n'était-ce pas naturel ? et qu'après une désillusion elle se fût consolée, n'était-ce pas dans la nature aussi ?

François avait loué une petite villa près de celle du général ; après déjeuner, on se réunissait chez lui. On se chauffait au soleil, les yeux sur les pelouses et les plates-bandes du jardin, fleuries par un nouveau printemps. C'était un tableau de bonheur familial. Seulement, à le reproduire, on eût surpris une contraction légère sur chaque front... C'est qu'il fallait être toujours attentif à ne pas réveiller un souvenir qui faisait semblant de dormir.

Des amis continuaient à fréquenter la maison restée hospitalière.

Claude était toujours la bienvenue. On aimait sa bonne humeur, son esprit, sous lequel on sentait son cœur.

— Le jour est mauvais, je reviens, dit-elle, sonnante, cet après-midi-là, pour la seconde fois.

Mauvais pour les peintres, ce jour calme et voilé était délicieux pour les rêveurs. Au milieu de la conversation, Claude se tut, fixant Aline, dont le fin profil se détachait sur le ciel gris, puis, marmottant, comme se parlant à elle-même :



UN BUSTE BIEN DESSINE

Fait valoir la beauté, la grâce de la taille.

Les Pilules Persanes

de Tewfik Haziz, de Téhéran, Perse, ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix : \$1.00 la boîte ; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit : "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses "Pilules Persanes" ; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agent : PHARMACIES MODELES DE GOYER

184 RUE SAINTÉ CATHERINE EST,

MONTREAL

— Si je refaisais son portrait, je la peindrais sur ce fond-là !

— Vous devriez bien refaire son portrait, dit François.

— Dans ma nouvelle manière ?

Claude fut tentée ; ses yeux d'artiste fouillèrent le visage d'Aline, mais sans trouver ce qu'ils cherchaient.

— Plus tard, fit-elle.

Espérait-elle retrouver, plus tard, ce rayon de soleil qu'elle avait fixé jadis sur les lèvres de la petite fille aux violettes ?

— Comment, Claude ! vous avez une nouvelle manière ? dit Mme de Charmoise.

— J'en ai eu trois ou quatre dans ma vie. Voyez-vous, professa-t-elle, il faut se traiter comme une œuvre d'art, se reprendre, se corriger, avec cette différence, que, soi, on n'est jamais au point. Cependant, avec du travail et du goût, on arrive à quelque chose.

— Oui, je crois qu'on peut beaucoup sur soi-même, dit Aline.

Parlait-elle ainsi parce que sa vie n'était qu'un effort ?

— Et moi, dit François, je crois qu'on ne peut rien.

— Si tu crois cela, riposta Claude, tu ne peux rien en effet. Tout par la foi ! Eh ! est-ce que, dans l'ordre des vertus, la foi ne passe pas la première ? même avant l'amour ?

Elle parla d'autre chose, lui laissant ce précepte à méditer.

— Si j'avais la foi, comme dit Claude, je ne chercherais rien au delà de ce qu'on me montre ! se répéta François.

Sur la terrasse, le crépuscule tombait, et un rideau de brume sembla se refermer sur le passé. Les peines d'autrefois étaient si loin, et le bonheur si proche ! François fut tenté de croire.

Aline dut jouir aussi de cette détente passagère.

— Quelqu'un ! dit-elle avec regret, comme une voiture s'arrêtait à la grille.

Deux messieurs venaient de descendre d'un fiacre et s'avançaient dans l'allée ; l'un long et mince, appuyé au bras de l'autre, petit, replet, singulièrement enredingoté.

— Qui cela peut-il être ? dit-il.

Se retournant, il vit Aline, à côté de lui, et le général, debout aussi, assujettissant son lorgnon d'une main mal assurée.

— Allons-nous-en ! dit Aline.

Déjà il n'était plus temps.

Se détachant de son compagnon, le grand jeune homme s'avançait sous la véranda. A présent, cette démarche hésitante, ce corps voûté grelottant sous un manteau d'hiver, rappelaient des formes ou plutôt des ombres trop souvent aperçues.

Comédien jusqu'à la mort, Max avait été conscient de l'effet produit. Il en profitait. Allant droit au général, le premier, il parla :

— Vous ne me croyiez pas quand je vous disais que j'étais malade. Vous voyez que je n'exagérais pas !

Pas un trait du général ne remua ; mais il était devenu aussi pâle que Max.

— Pourquoi revenez-vous ? dit-il.

Sur la figure de Max passa un reflet de cette hardiesse séductrice de jadis, et il fit :

— Parce qu'il n'y a plus que vous pour m'aimer. Voulez-vous que je meure seul à l'hôtel ?

A côté de lui, en lui, une autre lui apparaissait : la morte bien-aimée, à laquelle ressemblait tant Max. Et, la voix cassée :

— Reste ! dit-il.

— Allons-nous-en, répéta Aline.

Mais, pour s'en aller, elle et François durent passer près de Max.

— Aline, demanda-t-il, me pardonnez-vous cela encore, d'être revenu ?

Ses yeux implorèrent.

Puis l'ironie reparut sur sa bouche :

— Eh bien, Claude, fit-il, mes épaules trop étroites ? Eh bien, François, la bohémienne ?... Comme elle avait dit vrai ! Vous voilà amoureux, et je suis mort !

François entraînait Aline sans autre pensée que de la soustraire à ce spectacle. Quand ils furent chez eux, la faculté d'échanger leurs impressions revint. Aline se tourna vers son mari, et avec un sanglot :

— Oh ! mon Dieu, le pauvre Max !

... Max ne pouvait plus inspirer que la commisération. Toutes les critiques devaient se taire.

Usant encore de son privilège, il avait raison contre la raison.

Quand tout le condamnait, il était allé chercher l'absolution que nul ne récuse : la mort !

Et c'était bien la mort. Déclarée subitement et favorisée par des excès, l'affection héréditaire avait pris la forme de phtisie galopante.

Était-ce la révolte de la nature devant l'abandon, ou sa malignité innée cherchant encore à faire des victimes, qui le ramenaient vers son père adoptif, le seul, comme il le disait, qui pût l'aimer encore ?

A quoi bon chercher à définir l'énigme qu'il avait été ? Demain il aura disparu.

Il ne voulut d'autres soins que ceux du général.

Un sentiment étrange attirait François. On eût dit que les derniers incidents s'effaçaient, laissant revivre seulement les anciens temps. Max lui semblait tenir à Aline, et, par elle, à lui-même, par des liens redevenus sacrés.

— Aline ! nous devons le revoir ! prononça-t-il.

D'abord, il avait songé à l'emmener pour lui épargner les émotions trop poignantes ; mais, de loin, ne souffrirait-elle pas davantage ?

A chaque instant, une dernière crise pouvait enlever Max.

Il la conduisit donc chez le général.

Il ne s'était pas avoué que lui-même recherchait cette épreuve décisive. Près de Max, le cœur d'Aline ne se contraindrait plus et laisserait discerner entre la pitié et l'amour. Et qui sait si, de Max même, ne

viendrait pas une inspiration généreuse, capable de réparer un peu du mal qu'il avait fait ?

Le général reparut. Avec une sorte de triomphe farouche, il leur apprit que Max ne voulait recevoir personne.

— Pas même Aline ?

— Moins que toute autre. Si vous saviez dans quel état il est ! ajouta le général, un reflet de l'agonie de Max sur ses propres traits.

François comprit. Avec ce mélange de calcul et d'erreur, à lui propre, Max voulait rester, dans la mémoire d'Aline, l'aimé d'autrefois, cruel, indigne, qu'importe ! et non le mourant apaisé et qui laisse la paix après lui.

Sur François aussi, cette paix serait descendue,

Le lendemain matin, on le fit demander chez le général. Lorsqu'il revint, avant qu'il eût parlé, Aline sut ce qu'il allait dire.

— C'est fini ? demanda-t-elle.

Il inclina tristement la tête.

C'était fini pour Max. Ce n'était pas fini pour eux.

Le spectre, désormais éthéré, ne pouvait plus être combattu.

XII.—APRES L'ORAGE

Dans l'église neuve et blanche, devant le chœur aux peintures de Steinel et au ciborium byzantin, à la place où le mariage de Max aurait dû être célébré, le catafalque se dressait.

Le Midi a le culte des morts, mais non un culte sombre et effrayé.

— Qu'il est beau ! avaient répété tous ceux qui, ayant connu Max, voulurent lui rendre la dernière visite.

La mort lui avait restitué son prestige charmeur. Le général, debout près du cercueil pendant la cérémonie, devait revoir encore cette belle figure de marbre, si pareille à une autre figure. Son amour, qu'il ensevelissait pour la seconde fois.

On résiste avec peine à la première épreuve. On ne la renouvelle pas. Le général était sûr, cette fois, de livrer sa dernière bataille. Il ne s'agissait plus que de finir en brave.

On se pressait dans l'église. Avec ce même instinct de respect indifférent, les uns écoutaient la maîtrise, les autres comptaient les écussons armoriés des tentures. François se laissa distraire par une de ces préoccupations infimes et matérielles.

Ce qui attirait ses yeux, c'était une petite couronne de violettes qu'il venait de découvrir, à gauche du cercueil, comme si on eût voulu l'approcher autant que possible du cœur de Max, ce cœur faible et coupable, dont la mort venait d'expier les fautes.

Qui l'avait mise là, cette couronne symbolique ? D'un regard soupçonneux il effleura le vieux Lajudie, propre dans sa redingote des grands jours ; Claude Hersen, méditative, et Mme de Charmoise, mi-effarée, mi-sereine, sous son voile.

Non ! aucun de ceux-là n'avait aimé Max assez pour vouloir qu'il emportât un souvenir de ce qui avait été dans sa vie l'honneur et le bonheur.

Il chercha une carte, mais la couronne ne paraissait qu'à moitié, écrasée sous la grande croix de roses apportée en son nom et en celui d'Aline. Aline n'était pas venue.

Que faisait-elle en ce moment ? Elle devait entendre, de chez elle, ces cloches qui se remettaient à sonner le glas, tandis que le cortège, maintenant, s'en allait vers le cimetière.

Tandis que se refermait le caveau neuf où M. de Vauxpresles avait réservé sa place, François eut encore une distraction.

Au bord de l'allée, on venait de déposer les couronnes en attendant qu'on les remit sur la tombe, et une carte se détachait au milieu des violettes. S'approchant, il lut le

ROMANS - - ROMANS - - ROMANS

Sur réception de la somme de \$1.00, nous vous expédierons, par poste, cinq volumes à choisir parmi les titres suivants :

LE CERCUEIL DE CRISTAL, Maurice Rostand.

UN COEUR FAROUCHE, Victor Marguerite.

UNE COMEDIENNE, Henri Bauber.

LA PETITE DERNIERE, André Theuriet.

LE REVE, Emile Zola.

L'ENVERS DU DECOR, Paul Bourget.

LE PETIT CHOSEI Daudet.

LE FANTOME, Paul Bourget.

UN CRIME D'AMOUR, Paul Bourget.

L'ENNEMI, Gustave Guiches.

AU JARDIN, Georges Baume.

LE DERNIER LYS, J. D'Esparbès.

SOUS LES AILES, Michel Corday.

LES AMES EN PEINE, Bjornson.

LES CIVILISES, Claude Farrère.

LA MATERNELLE, Léon Frappié.

La Librairie PONY,

374, Ste-Catherine Est, MONTREAL
Téléphone : Est 2855

nom de Mme de Puyseuil... pauvre femme qui connaissait toutes les amertumes, et jusqu'à ces regrets d...és à qui n'en mérite pas !

François garda toutefois ses impressions.

— Rentrez avec moi, Claude, implora-t-il. Le déjeuner fut lugubre, entre Claude, tout en noir, et Aline, pâle dans son peignoir de batiste, semblant porter un deuil plus profond encore, le deuil des reines blanches.

— Allez vous reposer, je vous en prie, dit François, navré de l'effort qu'elle s'imposait. Claude resta avec lui, mais il ne pouvait plus, comme autrefois, lui confier toutes ses pensées.

Cette journée prit fin cependant.

La nuit descendit sur la tombe de Max, et François se la représenta solitaire sous le clair de lune, avec la petite couronne de violettes qui lui parlait encore d'amour.

Cette lune d'argent, n'est-ce pas un soleil mort, et qui luit pour les morts, qui les éveille à l'heure où les vivants s'endorment ? Et maintenant, Max ne venait-il pas hanter le sommeil ou l'insomnie d'Aline ? Jusque dans l'au-delà, il demeurait l'être attirant et dangereux qu'il avait été ; et François, cette nuit, veillait comme qui sent sa maison menacée par un rôdeur ténébreux.

Il avait étalé ses livres, ses papiers, cherchant à retrouver le fil de son travail interrompu ; mais la main de Max errait sans doute à travers les feuillets ; et ce qui repassa sous ses yeux, ce fut encore la page mélancolique d'Elisabeth de Valois :

« Comment, dit le vieil historien, après la mort tragique de don Carlos, la pauvre petite reine continua à montrer un visage béni au roi son mari, sans se départir du respect ni de l'obéissance à lui due ; et onques plus prononça-t-elle le nom de l'infant, mais bien trespas-t-elle dans l'espace de deux mois et demy. »

Il ferma ses livres et resta accoudé à sa table. Vivant, Max ne lui aurait jamais repris Aline. Mort, ne pourrait-il, par une suprême vengeance, l'attirer à lui ?

— Mais elle m'aime ! se dit-il.

Un jugement qu'il avait porté autrefois lui revint en mémoire :

« Si elle ne peut pardonner à Max, elle mourra ! »

S'était-il trompé alors ou depuis ?

Le front dans ses mains, il repassa les moindres détails de leur vie quotidienne. Pour tout autre que pour lui, Aline eût paru si complètement guérie ! A lui-même, pendant des jours, des semaines, elle avait pu faire illusion. Et jamais elle ne se démentait. C'était toujours un incident indépendant de sa volonté, qui était venu, entre elle et lui, remettre le passé.

Durant cette agonie de Max, il avait voulu qu'elle n'eût pas à se contraindre. Il la laissait seule pour ne pas l'obliger à atténuer ou à cacher sa douleur.

Et, soudain, ce fut ce secret, si longtemps respecté, qui le tenta.

L'âpre curiosité le domina. Dans la chambre d'Aline, une fenêtre venait de s'ouvrir.

Il poussa la porte de communication.

Aline était debout près de sa fenêtre. Il s'approcha, et le ton brusque, comme le jour de son mariage, il dit :

— A quoi pensez-vous ?

Mais, cette fois, Aline eut une révolte, et, lui faisant face :

— Je pense à Max... comme vous.

— En effet, moi aussi, avoua-t-il.

— Eh bien, pourquoi ne penserions-nous pas à lui ensemble ?

Il s'exclama :

— Vous me demandez beaucoup, Aline, vous me demandez trop.

— Je ne demande que ce que vous devez à Max, vous plus que tout autre : votre pitié.

— N'a-t-il pas assez de la vôtre ?

— Oui, j'ai pitié, une pitié profonde de celui qui vient de finir coupable et malheureux ; mais le Max que j'aimais, il y a longtemps que je l'ai pleuré, longtemps, vous le savez bien, que pour moi il n'existait plus.

— En êtes-vous sûre ?

— Si je n'en avais pas été sûre, vous ne seriez pas ici.

Moins qu'à tout, il se fût attendu à cette fermeté sous laquelle une irritation grondait.

— J'ai cessé d'aimer Max, du jour où j'ai cessé de l'estimer. Les hommes peuvent continuer à aimer ce qu'ils n'estiment plus ; nous, les honnêtes femmes, nous ne pouvons pas. Quand un devoir nous lie, nous le remplissons jusqu'à mourir. Quand nous reconnaissons à temps notre erreur, nous nous reprenons, coûte que coûte, jusqu'à vivre et j'ai revécu par vous et pour vous ; j'ai revécu heureuse si vous ne m'en aviez e chée.

— Moi ! s'écria-t-il, étonné de se trouver coupable.

— Vous... et rien que vous !

Les douleurs accumulées remontaient au cœur d'Aline.

— Je ne me serais pas plainte... Pourquoi êtes-vous venu ce soir me découvrir une pensée folle hier, et qui devient impie aujourd'hui ? Un cœur comme le vôtre doit éprouver d'autres sentiments pour un malheureux comme Max. Et qui donc, moins que vous, a le droit d'être jaloux de lui ?

— J'ai tous les droits, je vous aime.

— Pas assez. Pas assez bien !... Vous m'avez donné votre tendresse, vous ne m'avez pas donné votre confiance, vous n'avez pas eu la foi, qui, comme dit Claude, passe avant l'amour. Vous avez douté de moi.

— De votre sincérité, de votre loyauté, jamais.

— Eh bien ! de mon cœur, alors ; ah ! c'est presque pire !... Vous avez douté de moi, et cela dès le premier instant. Là-bas, dans le jardin, quand je t'ai répondu que rien ne restait en moi qui ne fût tien, et que tu m'as juré que tu étais heureux !... Tu mentais. Je t'ai cru, et tu ne m'as pas crue, moi, qui disais la vérité. Pendant nos fiançailles, je sentais ce doute en toi. Je n'aurais pas osé le combattre par respect pour toi et pour moi-même. Et par quels moyens l'aurais-je combattu ? N'avais-tu pas assez de preuves ? Ma tendresse de chaque jour, que pouvais-je t'offrir, que te fallait-il de plus ?

Lui aussi se laissant gagner par cette surexcitation, exhala son tourment en un mot :

— Tu ne m'as pas aimé comme tu as aimé Max.

— Mais l'ai-je jamais aimé comme toi ?

Les yeux d'Aline rayonnèrent.

— Oui, je l'ai aimé, avec cet aveuglement qu'on a lorsqu'on ne connaît rien de la vie, mais je t'ai aimé, toi, d'un sentiment bien plus fort et bien plus doux encore : comme je n'aurais pas su t'aimer, peut-être, si je n'avais pas tant souffert par lui ; et de cette souffrance non plus, tu n'as pas le droit d'être jaloux, car j'aurai souffert par toi bien davantage.

L'accent de cette douleur parvenait jusqu'à lui. Il s'éveilla, comme après le délire d'un rêve, délivré soudain des cauchemars qui l'avaient hanté.

Mais les coups dirigés contre le spectre imaginaire avaient frappé.

Ce n'était pas "l'autre" qui la tuait, c'était lui ; et à sa joie, un remords éperdu se mêla :



Cors

Ne les rognez pas !

Il est toujours dangereux de couper un cors. Blue-Jay détruit les cors. Il fait disparaître la douleur en un instant, puis le cors se détache et tombe. Pas de risque, pas d'ennuis. Procurez-vous le Blue-Jay chez votre pharmacien.

Blue-jay

— Aline ! ma bien-aimée, ne souffre plus, pardonne-moi !

Elle lui pardonna assurément. Pourtant, elle gardait sa petite figure de souffrance.

— Je t'ai comprise, Aline... Jamais je ne douterai... Aline ! j'ai la foi !

Foi chancelante qui avait donné tant de fausses assurances et de promesses menteuses.

Il se demanda à lui-même un gage.

— Aline, dit-il, je pense à Max.

La phrase de tout à l'heure, il la répéta pieusement, en expiation.

Et tout à coup il n'eut plus besoin de se contraindre.

Du cœur d'Aline quelque chose avait passé en lui, le purifiant, le refaisant capable, lui aussi, d'un de ces élans sans retour dont Claude avait parlé.

Il comprit ce qu'Aline voulait dire tout à l'heure. Il se sentit à la place de Max, légitimement, mais à sa place tout de même, et, au lieu de son propre bonheur, ce fut le malheur d'un autre qui l'oppressa :

— C'est moi seul qui peux le plaindre assez, car seul je sais ce qu'il a perdu ! Quelles qu'aient été ses fautes, elles sont expiées. Aline, ne le méprise plus.

Il avait voulu délivrer l'âme en peine, du poids qui devait l'accabler encore, sans crainte égoïste, sans espoir de récompense.

Néanmoins la récompense venait déjà :

— Je ne le méprise plus, murmura Aline, mais comme je t'aime !

Les yeux humides de François eurent un éblouissement.

C'était l'Aline d'autrefois qui se penchait vers lui, la petite créature délicate à laquelle pour s'épanouir, il fallait la confiance et le respect autant que l'amour.

Et comme un premier rayon après l'orage, vague, timide encore, c'était son sourire qui paraissait sur ses lèvres, le cher sourire perdu, enfin retrouvé, qu'une de ses larmes, à lui, venait de faire renaître.

FIN

LA REVUE MODERNE

est éditée par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie des Marchands Ltée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.



COURRIER de MADELEINE

MME ALBERT C. L. — Comme vous êtes gentille d'attribuer tous ces mérites à la revue et combien je vous sais gré de me l'écrire si aimablement. Votre amitié me semble précieuse et j'en savoure l'expression avec tant de joie. Le numéro de décembre vous a plu? Cette assurance m'est vraiment sensible. En effet, c'était afin de donner plus d'espace à la littérature concernant les choses de Noël que nous avions supprimé le courrier, que je vous rends ce mois-ci, avec la certitude que je vous suis agréable. 1. Ces livres sont offerts aux abonnés qui paient au bureau directement, et non par l'intermédiaire des agents; 2. Oui, la légende du "Masque de fer" est bien passionnante. L'on a prétendu que c'était le frère jumeau de Louis XIV que Richelieu aurait supprimé afin d'éviter des complications autour du trône. Maurice Rostand vient d'écrire sur ce personnage du prince, une pièce bien captivante. Il est certain que ce "Masque de fer" a existé, mais était-il réellement un prince du sang ou un prisonnier politique? Voilà la question qui ne sera probablement jamais tranchée, tant la vie de ce personnage fut mystérieuse. D'après des documents conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, ce personnage, qui portait un masque de velours, et non de fer, se nommait Marchioli tout simplement. Cet homme étant secrétaire de Charles IV de Gonzague, prince de Mantoue, et il avait trahi à la fois son maître et Louis XIV, au sujet de la vente de la ville de Mantoue. Voltaire a vivement exploité cette figure légendaire et a fortement contribué à créer la légende; 3. Ces deux personnes sont tout-à-fait différentes et leur pseudonyme peut se ressembler, mais rien de plus.

MANOELA T. — Toutes les corrections sont faites, et nous vous remercions de nous les avoir signalées. Vous êtes l'une de ces amies fidèles et dévouées dont l'on aime tant les lettres, et vous le savez bien. Tant mieux si la revue vous est aussi chère!

C'EST VRAIMENT DEPLORABLE. — Ainsi "Monique" de Paul Bourget vous a horripilée? Je vous assure pourtant qu'il a fait la joie de bien des lecteurs. Vous le trouvez vulgaire, mais pourquoi, parce que ce ne sont pas des princes et des duchesses qui y jouent leur partie? Mais à côté vous aviez "Magali". Que voulez-vous, ce choix de romans est un problème presque insoluble. Un mois on plaît aux uns, l'autre mois aux autres, et en apportant la meilleure volonté à ce choix, l'on arrive encore à ne pas contenter tout le monde. Enfin, je souhaite que vous aimiez mieux celui de ce mois par exemple, et qui est franchement joli à mon avis. C'est peut-être que je manque de goût. Enfin soyez un peu patiente, et au lieu de fulminer comme vous essayez de le faire, soyez bien gentille, et dites vous que c'est une tâche ingrate de servir le public, de deviner les goûts de tous, et de faire plaisir sous toutes ses formes... Alors, vous vous sentirez une âme bien indulgente et singulièrement sereine. Et surtout n'allez pas m'en vouloir de vous parler avec une telle amitié.

LUCIA DE LAMMERMOOR. — Ce n'est pas mal ce petit travail, mais il y a encore à faire. Et je suis certaine que la besogne ne vous effarouchera pas et que vous vous y donnerez de tout votre cœur, en songeant que lui seul mène au succès.

SUZANNE. — L'inspiration! quelle fille capricieuse, volage et tourmenteuse. Elle fait semblant de s'amener pour mieux nous désertier ensuite, mais une fois captée, comme elle se montre gentille pourtant. Elle a ses heures, petite fille, il faut savoir l'attendre! Venez souvent, j'aurai plaisir à vous faire accueil.

RAYON DE LUNE. — Vous serez la bienvenue; je ne souhaite qu'une chose: vous recevoir souvent.

PETITE FEUILLE D'AUTOMNE. — Les fiançailles ne sont jamais valides que par la loyauté des fiancés, et même si elles ont pris une allure solennelle, elles peuvent être rompues. Aussi, mieux vaut leur garder un grand cachet de simplicité. Généralement les familles des deux fiancés se réunissent à dîner chez les parents de la jeune fille. L'on annonce alors le grand événement d'une façon officielle, et... l'on attend la suite! Au moment où le père de la jeune fille annonce les fiançailles et donne par là même son consentement à l'union projetée, le jeune homme peut remettre la bague et embrasser sa promise. En tout et partout, la simplicité est de mise, et en cette circonstance plus que jamais. Je vous souhaite tout le bonheur dont vous rêvez et plus encore.

M. CONSTANCE. — L'administration exige ce paiement d'avance afin de supprimer les frais de perception, de part et d'autre. Aussi, en adressant à la petite poste, veuillez verser le montant, en vous conformant aux conditions énoncées dans les dites colonnes.

AMELIA T. — Votre gentille confiance ne peut que me toucher, et je serai prête à faire tout en mon pouvoir pour vous être utile et agréable, croyez-le bien. Je suis sûre que vous serez heureuse, et que rien ne viendra assombrir votre joli bonheur. Si vous avez des épreuves, dites-vous qu'elles se rencontrent partout, et que la joie parfaite existe... là-haut, et là, seulement.

MADELEINE DE GROS BOIS. — Je lirai votre petit article, et s'il est possible de lui faire l'accueil que vous souhaitez, vous sentirez que la plus heureuse de nous deux, ce n'est pas vous!

JEANNE T. — Comment ne pas sourire à tant de bonté et d'attente gentillesse? Il me faudrait être bien insensible pour rester indifférent à de telles sincérités. Aussi je vous remercie de tout mon cœur, et je ferai savoir à la personne en question combien vous êtes heureuse de sa valeur.

UNE ACADIENNE. — Nous avons publié dans notre édition de novembre, le résultat du concours du Clan Onkvé, et je crois que le jugement a été très heureux.

COZETTE N. — Sans doute, pour savourer en elle-même la douceur d'être aimée, et, surtout, d'aimer.

VIOLETTA. — Je crois qu'il vaudrait mieux attendre la fin complète du cours. Réunir les amis de cette personne chez l'une d'elle; lui lire une adresse pour rire, car il serait intempestif d'y mettre trop de sérieux. Lui offrir quelque chose qui convienne à sa mission future. Et puis rire, chanter, danser...

CARMEN. — J'ai lu attentivement votre confiance un peu navrée. Il y a des personnes vers qui l'attention et la sympathie s'en vont comme aimantées, et d'autres qui n'attirent en aucune façon, jusqu'au jour où leurs qualités sérieuses leur valent le bonheur et

l'amour. Attendez ce moment, ma petite fille; ne vous affligez pas d'être peu recherchée dans les salons; dites vous que la vie mondaine n'est pas votre affaire, et négligez-la. Votre charme s'épanouira plus à son aise dans un décor discret et mieux approprié à votre nature. Cultivez-vous, recherchez des relations sérieuses et ne vous attardez pas à attendre des hommages peu intéressants, en somme. Vous méritez mieux, et votre tour viendra.

ROSETTE D. — Mariez vous en brun; outre que c'est fort joli et à la mode en ce moment, cette teinte irait bien avec votre fourrure. Et bien du bonheur je vous souhaite!

A. V. — Vous aurez des déclamations comiques et spirituelles en vous adressant à M. Paul Coutlée, humoriste charmant, et qui a un pied à terre à la Revue Moderne, 147, rue Saint-Denis, Montréal.

AURETTE. — Mais ces correspondances sont souvent intéressantes et quelquefois délicieuses, comme c'est le cas dans la circonstance que vous me citez. L'on n'écrit peut être plus pour cause de maladie. Envoyez une autre lettre, et peut-être recevrez-vous quelque nouvelle des siens, car il se peut très-bien que cette personne soit actuellement dans l'impossibilité d'écrire.

MME VALERE P. — J'emprunte ces jolies choses dans des revues françaises, et je songe en effet combien il est difficile quand on n'est pas habitué de comprendre tout cela. Nous allons donc remédier à cet inconvénient. Les nuances que vous suggérez seront fort jolies, et prouvent de la sûreté de votre goût. Tous mes compliments.

L. M. L. — Que c'est bon à vous de m'écrire tout cela. Vous ne savez pas avec quel attendrissement je vous ai lu, et avec quel cœur je vous en sais gré. La tâche est rude, et la sympathie a une telle valeur...

GHISLAINE. — Vous recevrez votre réponse dans le prochain courrier, et j'espère qu'elle vous fera plaisir.

DORILAD H. D. — Mes correspondantes sont tellement indulgentes et bonnes que je ne sais plus comment les remercier. Veuillez deviner tout ce que je n'écris pas.

UNE MAMAN DE DEMAIN. — Je suis certaine que si ce médecin savait l'adresse de la maman de demain, qu'il s'empresserait de lui aider dans les mauvais moments à passer... Ayez confiance en lui, sans froisser celui qui vous soignera et y mettra, j'en suis sûre, du savoir et du dévouement.

FERNANDE LA PAYSANNE. — Quelle joie que le "home" vous plaise. Les femmes ont besoin d'un peu de beauté autour d'elles, et cette beauté n'a de valeur que si elles ont contribué à la créer suivant leurs propres idées. Je suis toujours ravie de vous lire, et vous savez bien d'ailleurs combien je suis sensible à tout ce qui vous touche.

M. C. — Je crois que les Annales Politiques et Littéraires, 5 rue la Bruyère, Paris, vous donneraient pleine et entière satisfaction.

COLETTE. — J'applaudis de tout cœur à ce chaleureux enthousiasme, et je souhaite à ma petite, un gros succès.

NINON. — Il faudrait pour cela mettre une annonce dans une revue française. Je crois que les réponses seraient intéressantes et nombreuses. D'ailleurs vous ferez une correspondante charmante, et je ne plains pas du tout celles qui bénéficieront de vos lettres.

MADELEINE.

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE



Bonnes ménagères

Destruction des rats.—Un médecin de Constantinople vient d'employer l'acide carbonique à la destruction des rats. Il suffit, dans les locaux où l'on veut détruire ces animaux, de produire de l'acide carbonique. Ce gaz, en vertu de sa densité, descend dans les couches inférieures, déplace l'air qui y est contenu et asphyxie tous les rats.

Médicaments pour faire grandir.—En ce qui concerne les médicaments capables de faire grandir, il n'y a guère que les sels de chaux, qui ont une action sur la croissance des os, qu'ils favorisent. Voici donc un sirop avec :

Biphosphate de chaux, $\frac{1}{2}$ once.
Eau, 9 onces.
Sirop de sucre, $1\frac{1}{2}$ once.

Contre les punaises.—La meilleure et la plus efficace des solutions est celle-ci : dissoudre 1 gramme de sublimé corrosif dans un litre d'eau bouillante et injecter, au moyen d'une petite seringue, la solution refroidie dans tous les endroits où se tiennent de préférence les punaises. Pour les chasser des bois de lit, l'essence de térébenthine, étendue avec une plume est aussi efficace.

Pour nettoyer les plumes blanches.—Les placer dans une boîte avec de la farine, secouer doucement, puis enlever avec soin la farine, avec une brosse douce.

Taches de graisse sur les livres.—Placer, au-dessus et au-dessous de la feuille, du papier buvard, et passer dessus un fer très chaud. On peut aussi saupoudrer de craie la feuille sur laquelle on aura placé du papier buvard. On passe ensuite le fer chaud. Autre moyen : imbiber fortement de benzine ou d'éther la page tachée et la mettre entre deux feuilles de buvard.

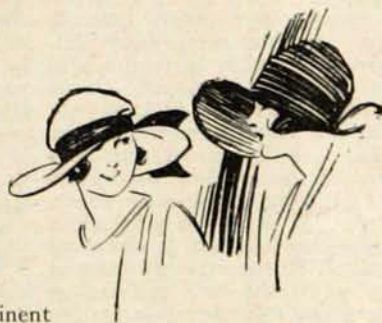


Cordon Bleu

Oeufs et salmis.—Faites revenir dans un roux une dizaine d'oignons coupés en tranches. Mouillez avec moitié eau, moitié vin rouge. Ajoutez des carottes finement coupées et un bouquet garni, sel et poivre. Laissez cuire pendant une heure. Passez la sauce au tamis. Versez sur des œufs pochés et sur des croûtons.

Pommes de terre Fermière.—Dans un plat allant au four, mettez trois quarts de verre d'eau, deux ou trois oignons hachés, une carotte coupée en dés ; salez et poivrez

Les jeunes filles mangent-elles assez ?



A cette question un éminent médecin anglais, Sir Malcolm Morris, vient de répondre non. Les pâtisseries légères, les repas pris à la hâte, les five o'clock, etc., sont absolument insuffisants pour maintenir vos forces.

Mais, bien souvent, on a ni le temps ni l'envie de prendre un repas complet—dans ce cas ayez recours au Bovril. Prenez-le comme un breuvage agréable, avec vos repas légers.

Il faut un rôti de bœuf pour faire une bouteille de Bovril. Le Bovril renferme les principes nutritifs du bœuf.

Vous serez certain d'être bien nourri si vous prenez du

BOVRIL

MAGIC BAKING POWDER

La Poudre à Pâtisserie "Magic" est renommée d'un bout à l'autre du Canada et est en usage depuis plus de 25 ans. Elle a inauguré le prototype de ce genre de produits et a su en maintenir l'excellence. L'usage de cette Poudre à pâtisserie se répand chaque jour, et à cause de ses propriétés et de sa pureté, elle jouit d'une réputation universelle.

La pureté des aliments assure une parfaite santé. La Poudre à Pâtisserie "Magic" assure la pureté des aliments.

DE FABRICATION CANADIENNE

E.W. GILLET COMPANY LIMITED
TORONTO, CANADA.

WINNIPEG

MONTREAL

fortement. Epluchez des pommes de terre de moyenne grosseur, ou grosses si on le désire ; mettez à chacune une barde de lard entrelardé, attachez avec du fil. Placez les pommes de terre dans le plat, mettez au four avec un bon feu (il faut de une heure et demie à deux heures de cuisson). Arrosez souvent, comme pour un rôti ; retournez les pommes de terre pour qu'elles soient bien dorées. Remettez de l'eau au fur et à mesure qu'elle se réduit, de manière à avoir une sauce bien suffisante au moment de servir.

Flamiche aux poireaux.—Faites cuire à l'eau de gros poireaux, pour les égoutter ensuite et les passer à la passoire fine. Remettez-les dans une casserole avec un bon morceau de beurre et une petite cuillerée de farine ; ajoutez de la crème fraîche ; assaisonnez de sel et poivre. D'autre part, préparez une pâte à tarte que vous placez sur la plaque à tarte ; remplissez de la préparation de poireaux, et faites cuire au four, à feu doux.

Huitres sautées.—Ouvrez les huitres, placez cinq minutes sur feu vif, détachez l'huitre ; mettez dans une casserole : beurre, estragon haché, un verre de madère, un jus de citron ; lorsque cette sauce bout, mettez les huitres et laissez-les mijoter un quart d'heure.



Toujours un Favori



CHASE & SANBORN Montreal.



Soyons Coquettes

Comment on embellit ses traits

Est-il possible de devenir belle et de le rester? Oui; nous allons voir comment. Mais avant tout, il importe de savoir ce qu'est la beauté réelle. Qu'est-ce qui constitue la perfection d'un visage?

L'harmonie, la proportion des traits.

Les Grecs nous ont donné le canon, c'est-à-dire le modèle de la beauté parfaite. Observez un visage. Il se divise en trois parties :

1. Le front, de son sommet à l'arcade sourcilière ;
2. Le nez ;
3. La bouche, ou mieux les maxillaires qui vont des narines au bas du menton.

Or, pour qu'un visage soit parfaitement beau, il faut que ces trois parties soient "égales", comme dans les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque.

Il faut ensuite que la bouche ne soit pas trop grande, ni les yeux trop petits.

Pourquoi, en effet, une femme est-elle laide? C'est parce qu'elle a le nez trop long ou trop petit, la bouche trop grande, etc. Ce "manque de proportion" est la "seule chose" qui la différencie d'une femme belle. Il suffirait donc, pour l'embellir, de retoucher ce visage, d'en corriger les défauts, en un mot de rectifier les proportions.

Est-ce possible? Certes. Voici les moyens d'y parvenir :

Placez-vous devant un miroir et analysez votre visage; mais analysez-le impartialement, sans indulgence, comme vous le feriez pour vos semblables. Relevez minutieusement ses imperfections en le comparant au modèle parfait que nous avons indiqué. Vous avez le nez trop long? Le front trop court? Bien. Prenez-en note. Nous allons vous donner le moyen de faire disparaître ces imperfections si bien qu'on ne les remarquera plus.

Comment? Que font les peintres ou les photographes lorsque leurs portraits ont des défauts? Ils les retouchent. Eh bien, vous allez faire comme eux, mais sur l'original même. Et croyez-le, ce n'est ni plus, ni moins difficile que de le faire sur la copie; mais il faut naturellement ce que possèdent

le bon peintre et le bon photographe : du bon goût.

Mais précisément ce bon goût, je vous ai donné le moyen de l'acquérir : il est dans votre "modèle", dans le visage parfait et bien proportionné des Grecs. C'est d'après ce modèle que vous allez modifier votre visage et le rendre parfait.

Permettez-moi d'abord de vous donner un exemple significatif. Tracez sur une feuille de papier deux lignes horizontales d'égale longueur (1½ pouce). De chaque extrémité de la ligne supérieure vous faites partir deux lignes en angle aigu s'éloignant de votre ligne horizontale. Ensuite de chaque extrémité de votre seconde ligne horizontale, vous faites partir des lignes à angles aigus, mais ceux-ci rentrant, c'est-à-dire encadrant votre ligne horizontale.

Que remarquez-vous? Que la ligne horizontale d'en haut paraît beaucoup plus grande que celle d'en bas. Quiconque n'est pas averti le jurerait. Vous savez qu'il n'en est rien; mais la personne non prévenue sera inévitablement trompée. Mais vous, vous possédez le secret. Eh bien! le secret d'embellir ses traits est contenu — pour qui sait l'adapter — dans ce simple schéma. Mettons-le en pratique.

Voici, par exemple, un monsieur qui a le nez trop long... comme votre ligne horizontale supérieure. Il doit le rendre plus court. Certes, il ne peut le couper. On ne sait rien retrancher du visage; mais on peut y ajouter. Or, une chose n'est longue que parce que celles qui l'entourent sont plus courtes. Notre homme va donc rendre son nez plus court en allongeant le reste de son visage, ou bien en encadrant son nez de deux angles rentrants, comme dans la deuxième ligne horizontale. Il trouvera un premier angle dans sa moustache qu'il relèvera en crocs. Oui, ces crocs formeront un angle rentrant qui rétrécira le nez. Où trouver l'autre angle? Dans un binocle ou un monocle qui, descendant du haut du nez, va "couper" la longueur de celui-ci. Et voilà, c'est parfait. Essayez. Votre nez sera raccourci, tandis que si vous portiez la moustache tombante, il semblerait énorme.

Il y a d'autres moyens encore de raccourcir votre nez. C'est d'allonger le reste de votre visage en portant la barbe longue et en relevant le toupet de votre coiffure. Vous vous rapprochez ainsi, inévitablement, des proportions grecques. Votre nez sera bien proportionné par le fait que vous aurez allongé les proportions des deux autres parties de votre visage : le front et les maxillaires. L'imperfection a disparu et l'esthète le plus avisé ne peut rien critiquer : vous possédez les proportions voulues, mètre en main.

Vous souvenez-vous de l'aristocratique profil de l'ancien roi des Belges, Léopold II? Celui-ci avait un nez trop grand, en réalité, mais rendu normal par la longueur de sa belle barbe fluviale. Ce roi avait de l'esprit et du goût — et il les appliquait.

Mais que fera une femme, direz-vous? Elle n'a pas de moustache. Mais elle remplacera celle-ci par un délicieux sourire qui, en contractant les muscles, donnera une ligne analogue à celle fournie par la moustache en croc (voyez la "Joconde" du Vinci). Au contraire, la femme morose creusera autour du nez deux plis semblables à des angles extérieurs qui allongeront encore l'appendice nasal. Ce n'est pas sans raison qu'on dit d'une femme maussade qu'elle a la figure ou le nez "long d'une aune".

Notre exemple peut s'appliquer à toutes les parties de votre visage et nous comptons sur votre bon goût et votre ingéniosité, pour trouver vous-mêmes le moyen de ressembler au modèle parfait des Grecs.

La règle pour embellir ses traits se formule ainsi : Si une des trois parties de votre visage est trop longue, vous la raccourcirez en allongeant les deux autres parties. Si elle est trop courte, vous écourterez les autres.

Adoptons cette règle et nous obtenons la méthode à suivre pour les dames comme pour les hommes.

Avez-vous le nez trop long? Vous le rendez normal, en allongeant la proportion du front par une coiffure haute, relevée ou ébouriffée et aussi, en allongeant la partie inférieure du visage par la barbe ou une collerette blanche. Vous écourtez également le nez par la moustache en crocs, le sourire, le binocle, etc.

Avez-vous le nez trop court? Faites le contraire : moustache tombante, physionomie sérieuse, chevelure couvrant le front (si votre front est déjà court par lui-même, allongez surtout le bas du visage, pour qu'une proportion ne se régularise pas au détriment d'une autre).

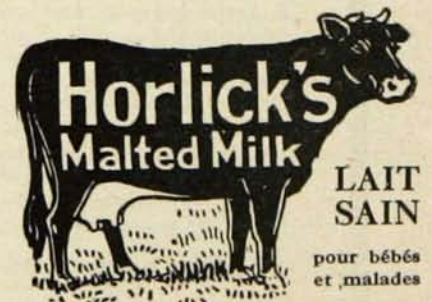
Avez-vous le front trop court? Allongez-le par une chevelure haute ou ébouriffée. S'il est trop long, cachez-le sous la chevelure tombante.

Si le bas du visage est trop long, portez un corsage (ou veston) fermé et de couleur sombre. S'il est trop court, décolletez-vous en clair, portez collerette blanche ou barbe (la chair du cou, la collerette ou la barbe sera le complément nécessaire).

Avez-vous les yeux trop petits? Ombrez-les, allongez-les par un léger trait de khôl aux cils et prolongez les commissures des paupières.

Voulez-vous maigrir, grossir, grandir, etc.? Vous ferez pour le corps ce que vous avez fait pour le visage.

Voici les proportions harmonieuses du corps : Le buste (du sommet du front à



pour bébés et malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.

l'aîne) doit être égal à la longueur des cuisses et des jambes (de l'aîne aux pieds).

Voici, en quelques mots, les données générales pour modifier les proportions irrégulières :

Les lignes verticales allongent et amincissent.

Les lignes horizontales grossissent et écourtent.

Les teintes blanches (ou claires) grossissent.

Les teintes noires (ou sombres) amincissent.

Avez-vous le buste trop court ? Allongez-le par des rayures ou des garnitures verticales. Est-il trop long. Rayures ou garnitures horizontales.

Avez-vous les jambes trop courtes ? Allongez-les par des jupes à lignes ou garnitures verticales. Sont-elles trop longues ? Jupes à garnitures horizontales. Mêmes remarques pour les hommes : le pantalon ligné, allongera les jambes.

Etes-vous trop petite ? Les lignes et garnitures verticales vous grandiront littéralement.

Etes-vous trop maigre ? Choisissez des toilettes claires.

Trop grosse ? Toilettes sombres.

Avez-vous la poitrine trop plate ? Taille claire et garnitures horizontales. Poitrine trop forte ? Taille sombre et rayures verticales.

Avez-vous le bas du corps trop gros en proportion du buste ? Jupes sombres. Trop long ? Rayures horizontales. Trop court, rayures verticales, etc. A part cela, vous pouvez grossir en mangeant des féculents (surtout le gruau d'avoine) et maigrir en mangeant maigre.

Essayez, mesdames, et surtout persévérez. Toutes vous pouvez être belles : il suffit de le vouloir. Ne vous contentez pas de lire ces lignes ; mettez ces théories en pratique.

Voulez-vous ne pas vieillir et même rajeunir ? Un savant d'élite, M. Mulford, en donne le moyen suivant :

Au printemps, il émane de la nature même une force vivifiante qui — comme un courant magnétique — régénère et guérit. C'est cette force qui fait éclore les bourgeons, agit sur les arbres, les animaux et aussi sur notre corps lorsque celui-ci ne réagit pas contre elle. Les animaux eux subissent passivement cette force et on les voit se reposer. Nous devons les imiter. "Pour acquérir le bénéfice de l'élément régénérateur et guérisseur, dit M. Mulford, vous devez vous reposer chaque fois que vous vous en sentez le besoin." Ce faisant vous permettrez à cette force d'agir en votre corps et de remplacer les éléments morts qui sont en vous par des éléments nouveaux de vie. Ainsi cette force vous régénère, vous rajeunit, tandis que travail forcé au printemps vous vieillit, "c'est cela entre autres causes qui fait que les épaules se courbent, que les cheveux blanchissent et que la figure se ride par le relâchement des tissus". Donc, le repos quand les arbres bourgeonnent. Cela paraît banal et c'est plus profond qu'on ne pense.

Voulez-vous éviter les rides ? Vous vous lotionnez chaque soir le visage avec de l'eau contenant quelques gouttes de teinture de benjoin. Les compresses sur le front, pendant la nuit, de cette même eau sont excellentes. "Les rides, dit aussi le Dr Barré, sont l'effet de la tristesse, des soucis, de l'envie même. Vivez gaiement, mesdames, banissez de votre esprit toute idée morose et votre front conservera longtemps l'aspect du marbre le plus pur. Ce conseil ne saurait trop vous être donné. Les ravages de la peau suivent toujours les ravages de l'esprit."

COMMENT ON MODIFIE SES TRAITS

Il est un autre moyen, plus durable, de devenir belle ou beau. Les expériences de

Flourens ont démontré que toutes les molécules qui constituent notre corps se renouvellent dans un espace de temps qui n'excède pas 3 ans. Or, notre corps charnel se remodèle incessamment sur le canevas de notre corps psychique qui lui-même subit les impulsions de nos sentiments et de nos pensées, bonnes ou mauvaises. L'influence de la pensée sur la forme et le processus du corps charnel a été scientifiquement prouvée. Arrêter la pensée sur l'un de ses organes, dit Joly, c'est activer la circulation du sang, c'est bientôt en exagérer la fonction. "C'est pour cette raison que l'on rougit de plaisir, de honte, etc. dit Darwin : nous ramenons notre pensée sur notre visage et la circulation du sang s'y accélère."

On voit par là l'influence qu'une volonté puissante peut avoir sur le corps. Cette volonté peut également modifier les traits et si le fait ne se produit pas plus souvent c'est parce que nous ne savons pas vouloir avec ténacité. Dès lors, il n'est pas étonnant que notre visage ne change habituellement pas. Nous pourrions changer nos traits, si nous savions changer notre caractère.

"La forme de notre corps, dit E. Lévi, est conforme à l'état habituel de nos pensées et celles-ci modifient à la longue les traits du corps matériel."

Ce fait s'observe d'ailleurs souvent. Ne rencontrons-nous pas, après quelques années, des personnes qui sont embellies ou enlaidies ? La cause est simple. Telle femme était belle à 20 ans. Mais, par suite de son caractère colérique, elle fronce inconsciemment les sourcils et crispe la bouche ; son nez s'effile comme un poignard. Elle devient laide. De même, les autres vices mettent leurs stigmates sur les visages.

On peut en conclure que les sentiments mauvais enlaidissent le visage alors que les bons sentiments l'embellissent. Le moyen de devenir belle apparaît clairement : il suffit de nourrir en soi de nobles pensées et de beaux sentiments pour modifier matériellement ses traits. Car tout sentiment intérieur a un réflexe extérieur et produit finalement un effet visible.

"Soyez bons et vous deviendrez beaux" dit un vieux dicton. "Ce que tout homme pense, il le devient" affirment les sages hindous. On peut poser en principe que la beauté physique est le résultat de la beauté morale ; (mais non la cause, bien entendu).

Certaines femmes belles sont méchantes, objectera-t-on. Certes, mais elles ont été bonnes dans leur vie antérieure et en émettant actuellement de mauvaises pensées elles préparent leur enlaidissement futur. N'oublions pas que Jésus était, selon l'Écriture, le plus beau des hommes.

De même, dit le Dr Pascal, "la santé physique est étroitement liée à la santé morale et la plupart de nos maladies ne sont que l'explosion extérieure de ferments passionnels cachés."

Nous pourrions multiplier les exemples, mais le... papier nous manque. Il est un fait certain c'est que les beaux sentiments embellissent les traits du visage et que les mauvais les enlaidissent, c'est que la beauté physique est toujours le résultat de la beauté morale. Vous possédez donc le moyen de modifier vos traits. Si je vous offrais une crème de beauté, vous la saisierez avec empressement, et pourtant le meilleur des onguents ne changera pas la forme de votre visage. Je vous offre, au contraire, un moyen sérieux et, disons le mot, scientifique, de transformer radicalement votre visage et cela ne vous coûte absolument rien, puisque vous fabriquez vous-même cet onguent magique qui s'appelle la Bonté.

Aussi terminerai-je en répétant : Soyez bonnes, mesdames, nourrissez de nobles pensées et de purs sentiments, et la beauté de

votre âme se reflétera inévitablement sur votre visage et vous serez belles physiquement comme vous l'êtes moralement.

M. Boué.

La fumée de Tabac détruit les bactéries.

D'après un médecin américain, qui faisait partie de l'Armée Américaine, en Europe durant la Grande Guerre, les fumeurs de pipes ont eu un grand avantage sur ceux qui ne fument pas.

"Durant la guerre", dit-il, "j'avais sous mes soins au-delà de 500 soldats qui campaient dans un endroit marécageux où la dysenterie existait en permanence et faisait de nombreuses victimes. Je remarquai bientôt que les grands fumeurs, qui allaient partout, avec toujours la pipe à la bouche, ne contractaient pas la terrible maladie. Je suis maintenant bien certain que la fumée de tabac immunise contre certaines maladies infectieuses."

Le journal publié par l'Institut Pasteur de Paris a déjà donné un rapport, soutenant que la fumée de tabac est un antiseptique puissant, qui tue en peu de temps les germes du choléra, de la diphtérie et de la méningite cérébro-spinale.

Récelles

Gâteaux aux Fruits et à la noix de coco.

- 1-2 tasse de graisse.
- 1 tasse de sucre.
- 2-3 tasse de noix de coco râpée.
- 2-3 tasse d'amandes concassées.
- 1-4 de tasse d'écorce d'orange confite.

- 3 blancs d'œufs battus.
- 1 1-2 tasse de farine.
- 1-4 de cuillerée à café de sel.
- 2 cuillerées à café de poudre à pâte " Magic ".
- 1-4 de cuillerée à café de vanille.

Battez la graisse à consistance de crème, ajoutant graduellement le sucre, la noix de coco, les amandes, l'écorce d'orange et la vanille. Mélangez alternativement la farine tamisée avec le sel et la poudre à pâte avec le lait. Battez et ajoutez les blancs d'œufs. Faites cuire en un pain, dans un four modéré à peu près 30 minutes.

Glacis au chocolat pour gâteau

- 1 tasse de sucre.
- 1-2 tasse d'eau.
- 1-16 de cuillerée à café de crème de tartre.
- 1 blanc d'œuf.
- 1-2 cuillerée à café d'essence aromatique.
- 1 carré de chocolat fondu.

Études Graphologiques

CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copies; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement 10.00.

BILL-ON.—Je vous prie de me faire parvenir votre adresse afin que je vous renvoie votre argent. Il est absolument impossible de faire une analyse sur ces petits papiers au crayon.

WILJEANNE.—Il est pratique, sensé, d'une activité variable. Le cœur est bon, sensible, affectueux et généreux; le dévouement est presque naturel tant il a peu d'égoïsme. Franchise un peu naïve, confiance imprudente parfois. Il se laisse extraordinairement influencer par son milieu et ceux qu'il fréquente; il reflète leurs opinions, il adopte leur conduite. Il y a un danger là, et le choix des amis doit être fait avec prudence.

La volonté est souple, vive, active, pas très forte en somme, puisqu'elle manque de résolution et de ténacité. Facilement attristé, rebuté et effrayé par les obstacles. Besoin d'affection et de support.

AMIE DU JOUR.—Il est d'un esprit délicat et fin, très imaginaire et d'une sensibilité extrême, les deux tendances disposant à certaines exagérations qui, momentanément peuvent nuire à la sûreté du jugement.

Sa grande impressionnabilité le porte à la tristesse; il est très réservé et ce lui est toujours difficile de se confier entièrement.

C'est un nerveux, d'humeur inégale et un peu frondeuse. Bon et tendre, droit et tenant beaucoup à ses idées et à ses manières de faire.

La volonté est impulsive, ardente, inégale dans ses manifestations, alternative forte et faible. Tendance à contredire et à discuter. Un peu critique, parfois grognon, mais souvent enjoué et bien séduisant quand il est bien disposé. Loyal et méritant toute confiance.

GISELE.—Esprit positif et pratique, beaucoup de bon sens, de l'activité, du soin, de l'ordre, de la bonne volonté et de l'ambition. Tout cela prêche le succès dans ses entreprises. Elle est sincère et ouverte, un peu naïve et crédule, d'une bienveillance qui nuit à la prudence et la porte à ne voir que le beau côté des gens, surtout de ceux qui lui plaisent. Jeune et sans expérience, facilement enthousiasmée, elle est heureusement protégée par son bon sens qui finit toujours par s'affirmer. Confiance en soi, assurance, cordialité et complaisance.

Bonne, généreuse, très aimante et dévouée; le dévouement grandira avec les occasions de l'exercer. Elle est un peu irréflective, elle a des sautes d'humeur subites et inexplicables. La volonté est plus vive que forte et Gisele se laisse bien facilement influencer. Avec des allures un peu indépendantes et même autoritaires, elle n'a guère de résistance ferme et pas autant d'initiative qu'on le dirait de prime abord.

BEATRICE.—L'esprit est précis, cultivé, positif, clair; le jugement est sûr. Il est intelligent et plus guidé par la raison que par le sentiment. Il est droit, sincère, et d'une réserve naturelle et voulue qui est une de ses grandes forces. Il ne dit que ce qu'il veut et quand il le veut. Pénétrant facilement les autres et se livrant si peu lui-même, il est souvent en mesure de dominer les situations. La volonté est précise, réfléchie, forte, égale, un peu vive mais contenue et disciplinée; aussi est-il capable d'exercer l'autorité facilement. Il a des vivacités et des impatiences, une grande ténacité.

Le cœur est très bon, capable d'affections profondes et constantes. Avec lui rien n'est traité légèrement. Loyal, fidèle en amitié et généreux avec tous, il est l'ami invariable et fort sur lequel on compte avec raison. L'humeur est un peu inégale, il est minutieux, il tient beaucoup à certains détails, mais il n'est ni injuste ni dur. Il échappe aux influences diverses; confiant en ses lumières et en sa force, c'est lui qui dirige et influence les autres.

BEBE MAJEURE.—Sensée, délicate, réfléchie, elle est bonne, tendre et raisonnable, avec un sens très droit, de la bonne volonté, plus de bonne volonté que de volonté, ce qui fait qu'elle prend d'excellentes résolutions vite oubliées, mais elle recommence sans cesse et cela de bons résultats. Elle est parfois capable de fermeté, mais capable aussi de faiblesse. Sensible et imaginative, elle est portée à certaines exagérations sentimentales. Mais le côté pratique sert de contrepoids et remet généralement les choses au point. Modeste, simple et naturelle, un peu timide et très réservée.

PIE.—Si simple, si naturelle et si spontanée qu'elle est charmante. Naturellement elle est parfaitement sincère et ouverte. Avec elle on sait toujours où l'on en est. Bonne et aimante, généreuse et dévouée, elle est faite pour rendre les siens heureux. Le sens pratique est susceptible de développement; elle est active, généreuse, complaisante. Une certaine fierté cachée et un peu hautaine surprend parfois ceux qui l'offensent. Volonté précise, résolue, tenace. Elle est courageuse et énergique, avec le sens de la justice et du devoir. L'humeur a des variations. Elle ne se

fait pas d'illusions sur ses petites faiblesses. Vivacités, quelques brusqueries impatientes. Fidèle et constante, elle a toute la confiance de ceux qui la connaissent et elle la mérite toujours.

"22".—Une imagination vive et trop développée nuit au jugement. Elle est rêveuse, sentimentale et romanesque. C'est un enthousiaste et l'exaltation serait possible chez elle, car elle a une âme inquiète, ardente et portée aux exagérations. Sensibilité vive, tendresse, beaucoup de délicatesse et d'idéalisme; les illusions, les préjugés sont nombreux.

La volonté est faible, dirigée par l'impressionnabilité, par conséquent variable et soumise à toutes les influences. Pas de résolution mais de l'impulsivité, pas de ténacité mais de l'entêtement. Orgueil fier et hautain, timidité, réserve et dissimulation facile. Elle est susceptible et elle conserve le souvenir des offenses. Contradiction vive et irréflective et entêtement à défendre parfois une mauvaise cause. Quelques années devront la modifier beaucoup.

BOHEMIEN.—Sensé, calme, au moins d'apparence, car il est plus sensible qu'il n'aime à le paraître, il a un esprit clair, concis et juste, le jugement sera bon et il a un côté très positif. Délicat, bon, affectueux, capable de se dévouer, tout cela tranquillement, sans trop se déranger. La volonté est résolue, ferme, quelquefois opiniâtre. Ambitieux, courageux et actif. L'activité cependant est un peu inégale et procède par à-coups; cela l'expose à des mécomptes. Droit et sincère. Excellente et forte nature qui, bien dirigée, promet "quelqu'un". Il est jeune encore et l'avenir dépendra beaucoup des influences actuelles.

MICHELLE.—Jeune, un peu irréflective et superficielle, elle gagnerait à s'habituer à réfléchir. Elle est vive, impulsive, un peu bavarde, très animée; elle aime l'imprévu et le plaisir, et jusqu'à présent l'amour du travail est médiocre. Peu de vanité, petit orgueil un peu susceptible. Le cœur est délicat et tendre et elle apprendrait certainement à se dévouer pour ceux qu'elle aime quand elle aimera fortement. On s'est plus occupé d'elle qu'elle ne s'est occupée des autres jusqu'à présent, ce qui a empêché le dévouement de s'exercer suffisamment.

Volonté faible trop facilement influencée. Peu de résistance, pas d'initiative; elle est irrésolue et craintive.

Remplie d'illusions, optimiste. Un peu de jalousie en germe, il faut veiller afin que ce vilain défaut ne grandisse pas.

Humeur capricieuse, parfois folâtre, parfois maussade. Peu d'ordre, sens pratique faible, qualités pratiques peu développées.

NOEL.—C'est dommage qu'il soit si peu cultivé; il est très intelligent, saisissant vite, jugeant bien, rempli d'initiative et de sens pratique, par conséquent se remballant pas. Une âme droite foncièrement honnête et une volonté très énergique. Aucune timidité, grande confiance en lui-même et en ce qu'il peut réaliser et cependant, pas l'ombre de présomption ou d'imprudance. Je me trompe fort ou c'est l'homme des grandes entreprises qui réussissent. Fait pour combiner les choses, commander et diriger, il est calme, ferme, juste, bon et généreux. La droiture est un peu inflexible, il ne saurait pardonner le mensonge, la tromperie, etc. Et quand il a condamné c'est fini. Activité égale et inlassable. Belles qualités de cœur, affections fortes et profondes, sens de la protection et du dévouement très marqué. Caractère élevé et remarquable.

REINE DESOLEE.—Personne réfléchie, sérieuse et pratique dont l'activité est égale et persévérante. C'est une nature droite et sans détours, toute simple, bonne et dévouée. Elle est économe et elle connaît la valeur de l'argent. La volonté est toute en résistance, une résistance silencieuse qui va son chemin sans s'inquiéter de l'opinion. Elle a ses heures de rêverie, une sensibilité vive qui souffre parfois des exagérations d'une imagination vive. Quand elle se donne le loisir de réfléchir elle remet les choses au point et constate ses erreurs de jugement. Très bonne, complaisante, dévouée, courageuse et remplie de bonne volonté. Elle est routinière, très attachée à ses opinions et à ses habitudes. Besoin de confiance et d'affection. Gaie et animée à ses heures mais sujette à des tristesses assez fréquentes.

BLANDINE, LA MERVEILLEUSE, PIE.— Ces trois manuscrits ont été détruits accidentellement; je prie ces correspondantes de m'envoyer d'autres lettres, sans argent naturellement et je m'empresse d'en faire l'analyse.

AMIE DE PAUL.—Très impressionnable, très nerveux, d'une imagination excessive, sans aucune résistance contre lui-même ou contre les autres, son écriture le révèle tout près du déséquilibre, étant donné des circonstances difficiles. Il est sensible, sentimental et tendre; disposition accentuée à la tristesse et au découragement. La volonté est capricieuse, violente et opiniâtre. Il est sincère et ouvert. Vanité naïve ou perçe le contentement de soi. L'activité est inégale et suit les variations de l'humeur. Il n'est pas commode tous les jours malgré une bonté réelle, peu d'égoïsme et sa belle franchise manque de culture et de la sensualité.

Claude CEYLA.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS—Le 5 sous du mot. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

CORRESPONDANTS demandés. But: intéressant pour les persévérants. Jeannine Sangy, Irène Olette, Poste Restante, Québec.

JE DESIRE un correspondant distingué, sympathique, courtois et instruit, croyant comprendre une petite fille telle que moi. Monique Debray, Poste Restante, Station Delorimier, Montréal.

HUGUETTE SAUREZE échangera correspondance plutôt sérieuse; une pointe de gaieté cependant. Rien de blasé ni de sceptique. Optimisme, loyauté, distinction. Poste Restante, Station "N", Montréal.

MISS SPORT désire communiquer avec distingués patineurs montréalais. S'adresser à Casier Postal 35, Station "N", Montréal.

QUI VEUT partager les espérances de Lutin, Jonquières, P. Qué.

CENDRILLON a perdu son soulier—je G. L. Laurierville.

QUI d'entre vous viendra égayer les longues veillées de l'hiver??? Mlle M. E. Moi, St-Pie, Bagot, Qué.

JEUNE VEUF très sérieux demande à correspondre avec fille ou veuve. Isidore Legris, Fasset, Qué.

VEUVE, 29 ans, distinguée, instruite, musicienne, désire correspondants cultivés, français ou belges de préférence. Mme Paul Guiraud, Poste Restante, Bureau Central, Montréal.

JEUNE FILLE lasse du monde, triste et incomprise, désirerait échanger lettres avec jeunes hommes. Christine d'Arcy, 98 Rosedale, Lewiston, Maine.

GISELE DUMOULIN demande des correspondants. Poste Restante, Yamachiche.

JE CHERCHE mon "Idéal". Monique, Rivière du Loup, Boîte 34, P. Q.

JEUNE FILLE désire correspondants de 23 à 28 ans. Aline Giroux, Poste Restante, Station "B", Montréal.

JEUNE HOMME distingué demande correspondantes de 26 à 30 ans. Ed. Dumais, Casier postal 602, Haute-Ville, Québec.

UNE qui a voyagé... pour couler les heures lentes dans son village paisible accueillerait correspondants plutôt sérieux. Dr Jacques St-Pierre serait bienvenu. Y. Z., Casier 96, Chicoutimi Est.

PIERRE GUAY et **FLORETTE DESBOIS** désirent correspondants distingués de 22 à 28 ans. Poste Restante, St-Casimir, Portneuf, P. Q.

J'AIMERAIS avoir de gentils correspondants, bruns de 20 à 25 ans, au moins. Gais ou sérieux, vous serez tous bienvenus. Yvonne de Bondy, 509 Stuart, Outremont, Montréal.

QUI DE VOUS, gentils messieurs, viendra nous conter fleurette au coin du feu. Huguette d'Argenteuil, Pierrette de la Vérendrye, Poste Restante, Station "B", Montréal.

VOUS QUI LISEZ, écrivez-moi et je vous répondrai. C. De Faure, Boîte Postale 114, Rivière-du-Loup, Qué.

JEUNE HOMME de 20 ans, gai et amoureux, bonne position, instruit, distingué, désire correspondre avec jeune fille de 18 à 20 ans, distinguée, jolie, affectueuse et bonne. But: distraction et qui sait?... si "Cupidon" ne vous le dira pas... M. d'Amour, Morin, Bellechasse, Qué.

QUI VIENDRA égayer Lucille Alain, Poste Restante, Jonquières.

MADAMOISELLE CARON, poste restante, Station postale "B", Québec, désire correspondants distingués, 40 à 50 ans.

PERDUE, la clef de mon cœur quelque part en Canada. Prière à qui l'aura trouvée de la remettre à Mlle Françoise Riman, Laurierville, Qué.

QUI DE VOUS gentilles correspondantes viendra chasser la mélancolie qui m'envahit. Ai 19 ans. Lucien Desbois, Poste Restante, Lachine, Qué.

BIENVENUE à correspondants distingués 30 ans et plus. G. Lachance, Bureau de Poste, 419 St-Jean, Québec.

VEZNEZ BELLES, distraire un rêveur esseulé de 19 ans. Roudolphe Lacoste, St-Pascal, Kam. Qué.

BRUNETTE 23 ans désirerait correspondre avec "Messieurs distingués". Javotte Beloeil, St-Philippe de Néri, P.Q.

GENTILLE DEBUTANTE, musicienne, désirerait correspondants distingués. But??? Papillon Bleu, Casier 34, Mont Joli.

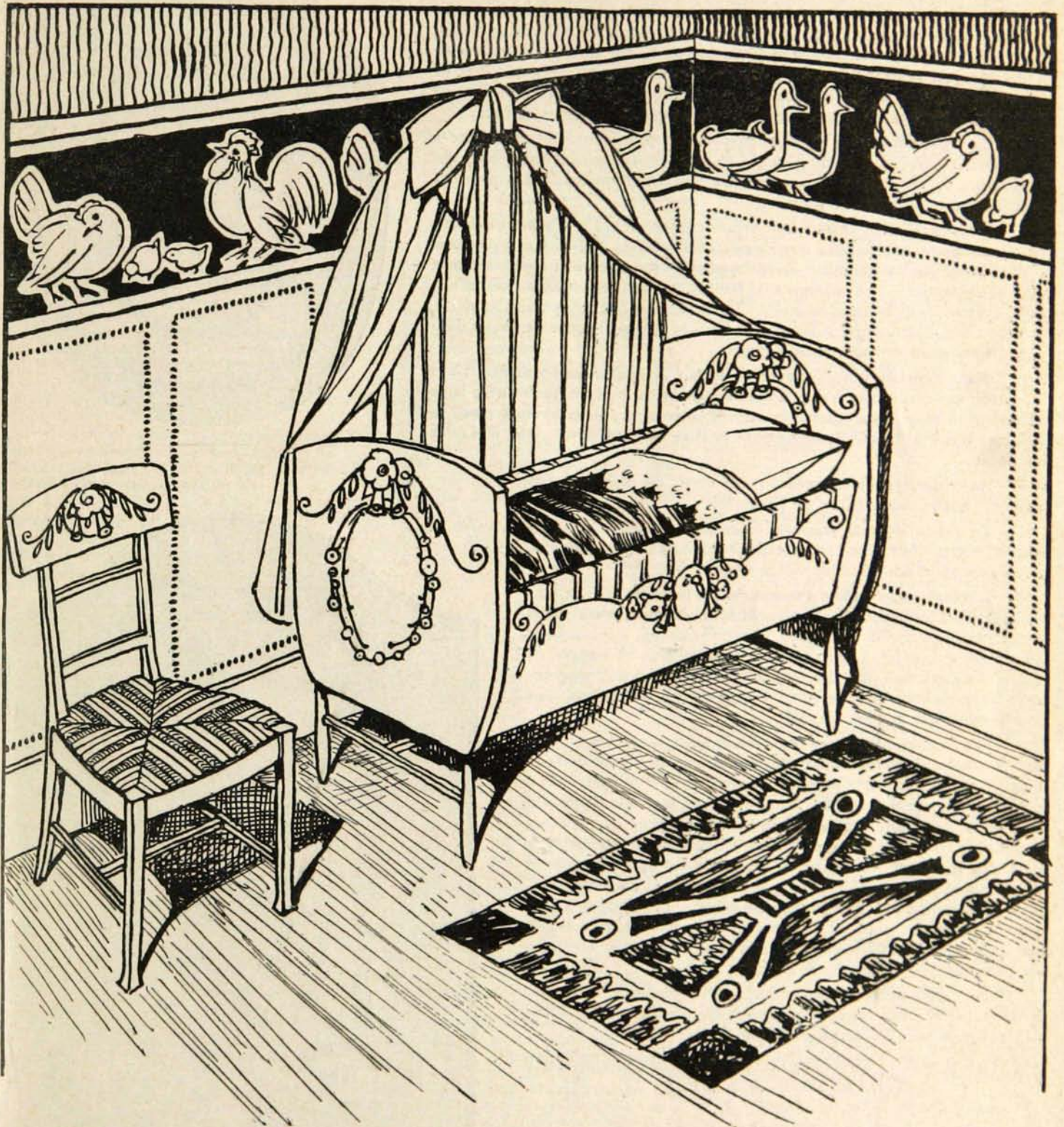
L'ARRANGEMENT DE LA MAISON

Un coin de Chambre d'enfant

On est généralement assez embarrassé pour trouver au berceau une forme originale et agréable, d'autant plus que l'on ne se soucie guère de faire une grosse dépense pour un meuble qui doit peu servir. Je vous recommanderai donc de ne chercher à réaliser un berceau un peu coquet qu'après les 8 ou 12 premiers mois de l'enfance. Vous pourrez alors donner au berceau une dimension qui lui permette de servir deux ou trois ans. Le meuble que nous avons représenté ici serait composé de quatre planches. Dans le bas et à l'intérieur, quatre petits taquets servi-

raient les mêmes que celles du lit. Je verrais ce meuble en bois peint d'un jaune verdâtre. L'ornementation serait peinte, les fleurs rondes en jaune clair, les clochettes en bleu mauve, et les petites fleurettes de la couronne en blanc; quant aux tiges et aux feuillages, ils seraient d'un vert grisâtre assez franc de valeur, et les rayures verticales tireraient sur le rose ou sur le bleu, suivant la couleur du ruban. Tout cela serait peint à l'huile en tons plats.

Notre chaise serait paillée en deux tons (jaune et blanc). Les couleurs se-



raient les mêmes que celles du lit.

L'assemblage de nos quatre planches se ferait par quatre tasseaux vissés d'une part dans les fonds et d'autre part dans les côtés. Quant au piétement, il serait constitué par des bâtons tournés réunis par de légères traverses dans le sens transversal. Celles-ci, réunies entre elles par une autre traverse de même importance. Un cercle de fer réunirait le fond et le pied du berceau et servirait de support au fond de lit et au rideau exécuté en tussor bis.

raient les mêmes que celles du lit.

Au mur, la partie inférieure serait peinte au ripolin gris avec des encadrements de points jaune foncé. C'est une précaution assez sage pour une chambre d'enfant que de ne pas prévoir du papier jusqu'au bas de la pièce, car des dessins de toute sorte auraient bien vite fait de détériorer la tenture. Une frise sur fond orange représenterait, en blanc, avec quelques accents de couleurs, les habitants familiers de la basse-cour. Cette frise peut être exécutée au pochoir.

Pierre LAHALLE.

LES OUVRAGES FÉMININS



CELLES de nos charmantes lectrices qui ont voyagé en Europe n'ont pas été sans voir et admirer les superbes tapisseries qui ornent à profusion les vieux châteaux et occupent une si grande place dans tous les Musées. La Mode changeante varie, mettant en faveur, suivant ses caprices, étoffes soyeuses ou sévères, mais jamais la tapisserie ne s'est trouvée reléguée au second rang. Sa supériorité incontestée et incontestable la fait marcher de pair avec n'importe quel genre en faveur. Elle suivra naturellement les évolutions de l'Art Moderne pour le coloris comme pour le dessin, mais les vieux styles seront toujours à leur place, comme de vieux Seigneurs ayant la déférence de tous.

La tapisserie est un agréable passe-temps et sa durée est supérieure à celle de n'importe quel autre tissu. C'est un encouragement pour celle qui l'exécutera, car elle peut être certaine que ses arrière-petits-enfants pourront encore admirer son patient travail.

Deux modèles charmants sont présentés aujourd'hui. D'abord un dessus de tabouret ou pouf, pouvant aussi servir pour fond de chaise. Le style Louis XVI n'en est pas suffisamment accentué pour ne pas s'accorder avec n'importe quel ameublement. Les couronnes de feuilles sur un fond crème ou vert d'eau rayé, avec semis de boutons de roses. La broderie se fait entièrement au demi-point. La légende indiquant les tons numérotés avec soin supprime toutes difficultés pour nuancer harmonieusement.

Nous pouvons échantillonner et même la tramer entièrement. Dans ce dernier cas l'exécutrice n'a qu'à faire son point sur la ligne tracées avec laine et soie nuancées. Donc aucune crainte de se tromper, aucune erreur possible. Les tons clairs de la soie accompagnant la laine donnent de la vie et de l'éclat au dessin.

Autre modèle plus important : Un écran de style pouvant s'adapter aussi comme milieu de paravent.

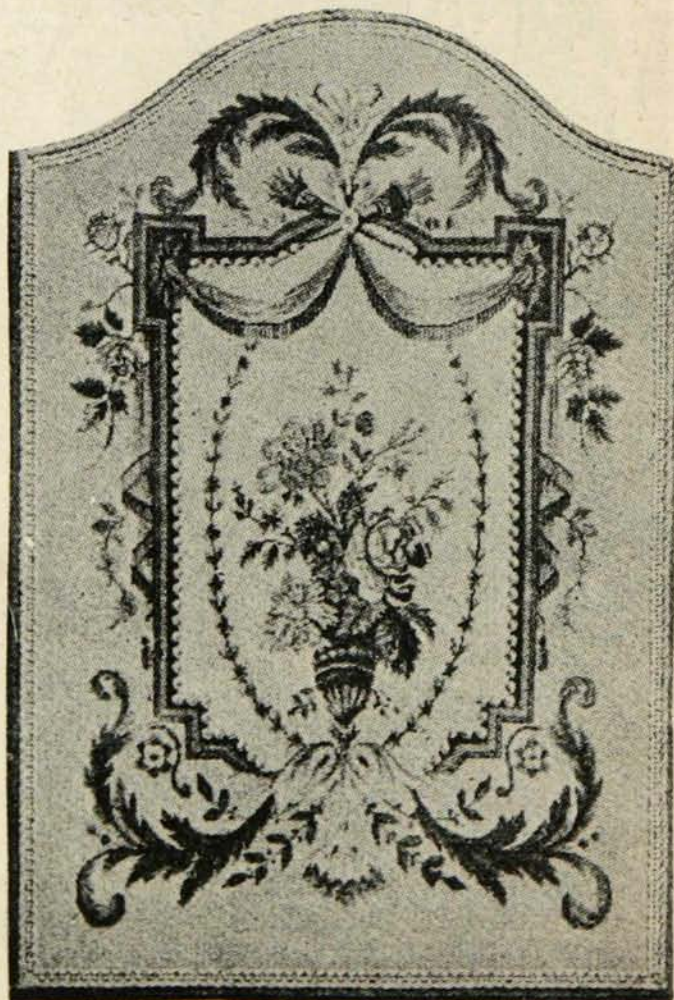
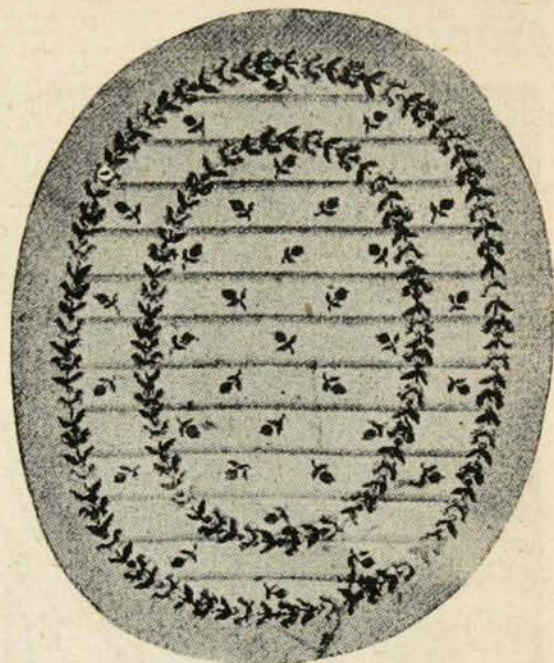
Le dessin délicat, gracieux, d'un style parfait ; des tons vieillis et très doux, tout concourt à faire de cette tapisserie, exécutée avec goût, une véritable œuvre d'art.

L'encadrement est fait d'un ton de bois foncé et de deux tons de lis de vin ; les perles qui le sertissent intérieurement sont en deux tons de laine et une de soie grise. La draperie qui orne le haut est exécutée avec cinq tons de laine bleu Médicis et frangée en quatre tons soie vieil or. Le carquois et le flambeau comprennent deux tons de laine brun, deux tons de havane, quatre tons soie or et un ton soie havane clair.

Les flammes sont de six tons de soie feu ; les flèches de trois tons gris acier. Les ornements du haut sont en trois tons de laine bois et ton brun foncé, éclairé de gris verdâtre et d'or pâle. Ceux du bas comprennent les mêmes tons de brun et sont éclairés de soie vert vif et feu. Les deux coquilles qui s'échappent de ces ornements sont : bleu Médicis quatre tons, relevés de soie bégonia deux tons. Les roses qui descendent en guirlande des deux côtés de la draperie sont composées de deux tons de bégonia, deux tons daims, deux tons tourterelle, tons havane et crème. Les feuillages sont vert brûlé, quatre tons. Le vase combinaison de tons indiqués sur le modèle. Tout le reste du dessin pour les fleurs et feuillages est clairement expliqué avec le travail.

Pour tous renseignements écrire avec confiance à Maison **RAOUL VENNAT**, toujours désireuse de donner entière satisfaction à tous ceux qui s'adressent à elle.

MME RAOUL VENNAT, 642 St-Denis, Montréal,
Tél. Est 3065 - Est 822



POUR LUI!

Par ALICE PUJO

PREMIERE PARTIE

I

UNE RENCONTRE

— "On entendit, la nuit, un son de fête éclatante..." Je ne continuerai pas plus avant la fameuse citation de Byron, dont les pompeuses descriptions conviendraient mal à la modeste fête de campagne à laquelle nous priions nos lecteurs de vouloir bien se rendre avec nous.

C'était au temps très lointain et bien démodé aujourd'hui où les automobiles ne sillonnaient pas les routes d'un bout à l'autre du royaume, au grand dommage des malheureux piétons, dont le tort, il est vrai, est de se trouver toujours où on ne les attend pas ; au temps bien arriéré où les hardis aviateurs ne parcouraient pas les nues de leur vol rapide au risque de casser leurs propres os et d'endommager par surcroît ceux des innocents terriens. C'était au temps reculé où les chemins de fer ne troublaient pas deux fois par jour de leurs sifflets stridents la paix des plus modestes bourgades.

Le bal champêtre dont il est question était offert en l'honneur de l'inauguration de l'hôtel de ville tout battant neuf de la petite cité de Freitsborough, comté de X...

Cet hôtel de ville, la gloire des citadins, avec ses murs blanchis à la chaux, son fronton de style gothique, orné de deux colonnades grecques surmontées d'un chapiteau corinthien, était un assemblage de toutes les beautés architecturales réunies en un spécimen unique.

Chaque notable citoyen de la petite ville pouvait se dire, en songeant aux écus qu'il avait généreusement donnés pour contribuer à l'érection du chef-d'œuvre, que c'était un peu sa chose à lui.

On vous promenait avec orgueil de la salle de bal à la salle des banquets, au salon des mariages, à la justice de paix, etc.

C'était une enfilade pleine de grandeur et de majesté.

Partout des scintillements de dorures, des miroitements de glaces montant d'un seul morceau du sol au plafond, sans parler des statues grecques et romaines, dans les poses diverses de la lutte ou du repos, qui vous apparaissaient comme autant de spectres blancs à chaque tournant de corridor.

Vers minuit, dans l'obscurité, c'était à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Mais ce soir, dans l'étingement des flammes de milliers de bougies suspendues aux lustres dorés, parmi les flots d'harmonie déversés par deux violons essoufflés, la contre-basse de la cathédrale, le cornet à piston du petit Parker, le fils de l'épicier, et le sentimental violoncelle de miss Pancok, la maîtresse d'école, ce soir, dis-je, dans ce décor décor irréel, féérique, c'était un spectacle à faire éclater d'orgueil le gilet blanc à boutons d'or du bon sir Mayor qui allait de salon en salon, distribuant, avec autant de bonhomie que d'équité, des sourires et des saluts à ses administrés.

Vers une heure du matin, la fête était à l'apogée de son éclat à en juger par la foule, la chaleur et l'entrain déployé par les danseurs.

La vaste salle de bal avait été divisée en trois parties par de lourds piliers reluisants de dorures.

La dernière de ces divisions était réservée à la conversation et au jeu.

Quelques couples heureux, fuyant la foule et le bruit, venaient chercher la retraite des coins embragés de verdure pour y goûter les charmes des éternelles confidences aux sons atténués de l'orchestre.

Autour des tables à tapis verts, on remarquait les brillants uniformes d'officiers tapageurs.

La petite ville possédait, en effet, une garnison située dans les faubourgs.

La municipalité de Freitsborough avait adressé aux officiers une invitation "en masse", les priant de vouloir bien honorer le bal de leur présence et de leurs beaux uniformes.

Les distractions étaient rares dans ce coin perdu de province. Aussi les officiers s'étaient-ils rendus nombreux à l'appel.

Parmi les groupes qui entouraient les tables de jeu, un officier se faisait remarquer par son entrain.

Il pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans. De taille moyenne, de fière tournure, il avait des yeux noirs brillants de gaieté, un air martial et conquérant que lui prêtaient sans doute ses moustaches relevées jointes à l'expression hardie d'une physionomie très sympathique.

Ce jeune lieutenant paraissait être le boute-en-train du petit groupe.

En ce moment, la conversation était des plus animées. Des acclamations bruyantes se croisaient.

— Il ira !

— Il n'ira pas !

— Je parie pour oui !

— Je parie que non !

Un vieux major à barbe grise regardait le téméraire avec des yeux d'admiration et d'envie.

Il dit cependant :

— Tremaine, mon garçon, soyez sérieux ! vous allez vous attirer des ennuis.

— C'est décidé ! J'y vais, s'écria celui qu'on avait appelé Tremaine. J'enlève la reine du bal, la nymphe des bois, à la barbe du vieux papa !

— Où se cache cette nymphe farouche, si toutefois les yeux des mortels sont admis à la contempler ? demanda le beau capitaine Barnett, surnommé l'irrésistible.

— Pas loin d'ici, répondit Richard Tremaine — Dick Tremaine pour ses amis — elle dansait, elle vient de passer au bras d'un croquant bien indigne d'un tel honneur.

— Par quelle fantaisie l'avez-vous baptisée nymphe des bois ?

— Parce que sa démarche, son air de grâce, tout est d'une divinité, et il est aisé de comprendre à son costume qu'elle est une divinité des bois. Elle porte en fait de robe un enroulement de draperies blanches ; sur ses cheveux couleur de noisette, une couronne de feuilles vertes. Je vous dis que la belle enfant est une nymphe échappée de la plus prochaine forêt.

— Je ne vois rien qui réponde à vos poétiques descriptions, dit le beau Barnett en assujettissant son monocle.

Et son œil scrutateur fouilla en tous sens la salle de bal.

— Tâchez donc de la découvrir et, pour l'amour du ciel, Barnett, vous qui habitez la ville depuis deux ans, si peu que vous la connaissiez, de près ou de loin, présentez-moi. Je meurs d'envie de faire sa connaissance.

— Si je ne la connais pas, mon cher, commença Barnett.

— Alors, dit le jeune lieutenant de son ton décidé, au mépris de toutes les convenances, je l'enlève pour la première valse !

— Ah ! voilà sans doute votre dulcinée, fit Barnett à mi-voix.

Elle passait, regagnant sa place, au bras du croquant en question.

De molles draperies blanches retombaient en longs plis des épaules de la jeune fille, dessinant une ligne pure de la nuque aux talons.

Quelques feuilles vertes suivaient les contours de sa lourde chevelure châtain aux reflets dorés.

Quelque chose de fin et d'onduleux soulignait la grâce de ce jeune corps.

Cette souplesse de liane n'était pas britannique.

Il y avait dans l'apparence de la jolie jeune fille comme un mélange de races qui la rendait très différente des autres femmes présentes.

Telle qu'elle était, avec ses vêtements de druidesse ou de Diane, on s'étonnait de ne pas voir au-dessus de son front le croissant symbolique.

— Qu'importe ! s'écria Tremaine avec une audace juvénile, je sais bien ce que je vais faire. Puisque aucun de vous ne peut me présenter à elle, je me présenterai moi-même...

— Pas mal trouvé, dit un jeune cornette, le tout est de savoir faire les choses avec élégance et sang-froid.

— C'est bien simple, reprit Richard, je vais aller l'aborder comme si je venais de retrouver en elle une ancienne connaissance. Je lui ferai croire que nous nous sommes toujours connus, même au temps où elle portait ses robes courtes ; j'ajouterai, s'il le faut, que nous possédons un tas d'amis communs ; je lui citerai des noms, au hasard, je saurai si bien la convaincre de l'ancienneté de nos relations que je veux qu'avant cinq minutes la charmante nymphe me traite en vieil ami.

C'est alors qu'éclata le concert d'exclamations que nous avons rapporté plus haut.

Les officiers amis de l'audacieux lieutenant le suivaient d'un regard amusé, tandis que le jeune homme s'appêtait à mettre son projet à exécution.

— Vous allez commettre une gaffe, dit le major d'un ton affectueux. Vous êtes trop aventureux.

— Qui ne risque rien n'a rien !

Et Tremaine quitta avec vivacité l'abri du pilier contre lequel il était adossé.

Il avait à peine fait volte-face qu'il s'arrêta net et, pendant l'éclair d'un instant, sa physionomie mobile eut une expression déconfitée.

Là, à deux pas de lui, de l'autre côté du pilier, était assise la jeune fille de laquelle il venait de parler si légèrement.

Avait-elle entendu ?

Elle regardait vaguement dans le lointain, d'un air si naturel, si indifférent, que Tremaine recouvra de suite sa belle assurance et, avec un regard triomphant à ses camarades

il s'inclina devant l'inconnue avec une grâce parfaite.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix insinuante, je crains fort que vous m'avez oublié, quoique je n'eusse pas l'audace de supposer que j'ai laissé dans votre souvenir l'impression profonde que vous...

La jeune fille interrompit ce petit discours en lui tendant la main avec un ravissant sourire :

— Comment donc, dit-elle, je ne vous ai pas oublié, je me souviens très bien de vous!... Pouvez-vous me donner des nouvelles de monsieur votre frère ?

Son frère !

Tremaine crut avoir mal entendu...

— Était-il possible qu'elle se souvint de lui, qu'elle n'avait jamais vu !

C'était une erreur évidemment. Eh bien, tant mieux ! Il saurait la mettre à profit.

Par quelle bizarre coïncidence la jeune fille croyait-elle reconnaître en lui un ancien ami et un ami assez intime, sans doute, à en juger par le ton avec lequel elle lui adressait la parole.

Il devait avoir de par le monde un sosie qui lui ressemblait comme un frère, auquel il devrait sa bonne fortune. Ces réflexions traversèrent en dix secondes l'esprit du jeune homme qui était resté un instant interdit. Mais il fallait répondre !

Toujours le sourire aux lèvres, un éclair brillant aux prunelles, la charmante inconnue attendait.

Son frère ! Il en avait un, il pouvait en parler ! Jusque-là, tout allait bien.

Que demanderait-elle ensuite ?

Tremaine reprit vite son assurance.

— Mon frère se porte très bien, répondit-il. Je vous remercie de l'intérêt que vous lui portez. Depuis si longtemps nous n'avions plus de vos nouvelles...

— Depuis bien longtemps, en vérité, murmura la jeune fille comme se parlant à elle-même.

— Voulez-vous bien, continua le lieutenant, m'accorder cette valse ? J'espère que vous n'êtes pas engagée.

— Non. Je danserai avec plaisir.

Elle se leva.

Leurs yeux se rencontrèrent.

Ceux de la belle inconnue contenaient une pointe de malice, à ce que Tremaine crut comprendre... Pourquoi ?

Elle lui sourit doucement en plaçant la main sur son bras. Quels yeux merveilleux elle possédait !

Bleus ?

Non, d'un gris foncé, changeant : tantôt clairs, tantôt foncés, tandis que ses longs cils noirs les faisaient paraître d'une teinte plus sombre.

Leur plus grande beauté se trouvait encore dans l'expression. Ces yeux étaient des yeux parlants !

— Allez-vous danser, chère enfant ? questionna une forte dame en velours noir qui se tenait assise auprès d'elle.

Son chaperon... Sa mère, peut-être ?

— Oui. Où vous retrouverai-je ?

— A l'autre bout du salon. A l'entrée du buffet, répondit un petit gentleman replet aussi grisonnant qui leur servait d'escorte à toutes deux. Nous nous rendrons au buffet afin de réparer nos forces pendant que vous surpasserez Terpsichore en légèreté. Une demi-heure nous suffira. Qu'en pensez-vous, Kitty ?

Ceci à sa femme.

— Oui. Une bonne demi-heure. A bientôt. Les premiers arrivés attendront les autres.

Avec un geste d'assentiment, la gracieuse nymphe prit le bras que lui offrait son cavalier, et ils s'éloignèrent.

— Quelle heureuse chance, s'écria Tremaine, la moitié des danseurs va commencer

à souper, nous aurons plus de place pour danser !

— L'orchestre joue le prélude d'une valse de Després dit la jeune fille. La destinée nous est propice.

— Elle ne m'a jamais encore souri comme ce soir ! murmura l'officier en enlaçant sa danseuse.

La nymphe des bois valsait à ravir.

Elle se tenait très droite, sans raideur, avec une indéfinissable ondulation du corps en harmonie avec le rythme de la musique.

Richard Tremaine, bon danseur lui-même, était capable d'apprécier un tel talent.

Leur pas était si souple, si entraînant, que, charmés tous deux par le plaisir de la danse, ils firent plusieurs fois le tour du salon sans prononcer une parole.

Quand enfin le jeune homme, craignant de fatiguer sa danseuse, s'arrêta pour reprendre haleine, cette dernière, les yeux brillants de plaisir, poussa un profond soupir de satisfaction.

Tremaine, lui-même, n'était pas moins satisfait. Il avait conscience d'être suivi des yeux par le cercle de ses camarades qui admiraient ses prouesses et plus d'un, sans doute, devait l'envier.

Il se croyait, en cet instant, capable de conquérir des royaumes.

— Je n'avais pas, jusqu'à ce soir, apprécié vraiment le plaisir de la danse, dit-il d'un accent pénétré.

— Cependant, vous dansez bien. Vous avez fait des progrès surprenants !

Et la jeune fille lui jeta un coup d'œil malicieux.

De suite, Tremaine se sentit moins à l'aise. Elle devait le prendre pour un ancien danseur, c'était évident.

Mais ces retours sur le passé étaient remplis de dangers.

— Oui, oui, je me rappelle, dit-il tout haut, c'était dans le vieux temps, le bon temps d'autrefois.

— Le temps, fit-elle en souriant, où nous jouions ensemble quand je portais encore mes robes courtes.

Richard, croyant s'en tirer avec un compliment, lui dit avec un regard admiratif :

— C'est à moi de vous dire que depuis ce temps vous avez fait des progrès surprenants, progrès en beauté... en esprit...

— En malice, ajouta la nymphe en souriant.

— Nous n'avons pas assez causé ensemble pour que j'aie pu m'en apercevoir, mais si mes souvenirs ne me trompent pas, vous étiez déjà une enfant remarquable d'astuce et de finesse.

— Quelle mémoire vous avez !

Et elle éclata de rire, à la légère confusion de Tremaine, qui ne savait trop comment prendre cet accès de gaieté.

— Était-elle sincère ou se moquait-elle de lui tout le temps ?

Il jeta un regard sur la charmante figure innocente et se sentit honteux d'avoir douté d'elle.

Elle était à cent lieues du moindre soupçon.

Pour changer la conversation qu'il fallait à tout prix écarter du terrain brûlant des souvenirs :

— Voulez-vous, proposa-t-il, danser la fin de la valse ? Nous irons ensuite, si vous le permettez, dans la salle du banquet. Je ne veux pas que vous partiez sans souper.

— Ah ! vous vous souvenez, dit-elle gaiement, comme j'étais toujours affamée... Et cela n'a pas changé.

— La gourmandise n'est pas un défaut chez une femme, dit Tremaine en reprenant la danse.

Tout en s'acquittant avec adresse de ses devoirs de danseur, le lieutenant monologuait en lui-même :

— Si je pouvais avoir la plus légère idée de celui pour qui elle me prend, se disait-il... Était-ce un camarade d'enfance ? Suis-je simplement un ancien danseur ? une connaissance banale ?

— Ou serais-je encore un ancien amoureux ? Parbleu, je me sens tout prêt à en jouer le rôle !

— Si elle allait s'apercevoir de son arreur ?

— Qu'arrivera-t-il ?

— Je n'aurai qu'à me retirer honteusement avec de plates excuses en alléguant que je me suis trompé moi-même ou en avouant la simple vérité ! Mais comment prendrait-elle l'aventure ?

Terrible et délicieuse situation qu'un mot malencontreux pouvait renverser !

— Autrefois, se disait-il encore en regardant le tout jeune visage penché sur son épaule, cet autrefois n'est pas bien lointain.

— J'arrive des Indes après une absence de quatre années. Elle devait encore, à cette époque, être à l'école ou à la nursery. Il y a à peine dix mois que je suis revenu et durant ce temps... non, ni ici, ni ailleurs, je n'ai rencontré de créature aussi divine. Si je l'avais vue une seule fois, je ne l'aurais pas oubliée !

— Je ne vois mes amis nulle part, dit la jeune fille en cherchant des yeux ses protecteurs quand ils eurent réussi, avec assez de difficultés, à pénétrer dans la salle du souper.

— Je ne les vois pas non plus. C'est qu'ils n'auront pas pu trouver de places aussitôt. Ils auront dû attendre. Mais, venez, il faut penser à nous.

Et, se frayant un passage avec beaucoup d'adresse, le lieutenant réussit en cinq minutes à installer confortablement sa danseuse à l'abri de la foule et des bousculades.

Enfin, Richard Tremaine s'assit en face de la jolie nymphe qui, telle une simple mortelle, commença à dévorer à belles dents.

Oubliant son propre appétit aiguë par la danse, le jeune homme restait perdu en contemplation devant son vis-à-vis.

— Vous admirez mon bel appétit ! dit-elle en riant. Vous vous rappelez mon amie Anna Jenkins ?

— Votre amie... Anna ! Oh ! comme si je la voyais !

— Elle était si maigre et elle avait un appétit féroce. Vous vous rappelez le jour où elle a mangé tous les gâteaux que nous devions avoir pour notre goûter ?

— Cette Anna, dit Tremaine gravement, était non seulement une gourmande, mais une fille sans cœur pour vous avoir privée d'un bon goûter. Je ne le lui ai jamais pardonné.

— Oh ! pourtant, vous vous entendiez si bien tous les deux !

— Ah ! nous... Vous croyez ? Pas aussi bien qu'avec vous, j'en suis sûr !

— Au contraire. Nous ne cessions pas de nous disputer !

— Les temps sont changés ! dit Tremaine avec galanterie, mais je vois, ajouta-t-il en constatant qu'une bonne tranche de pâté venait de disparaître comme par enchantement, que je dois me remettre en chasse pour satisfaire votre féroce appétit. Que diriez-vous d'un peu de poulet ? Tenez, voilà une cuisse, fit-il avec aplomb, en lui passant une assiette pleine. C'était le morceau que vous préféreriez autrefois !

— Oui, merci. Je suis ravie de voir que vous n'avez rien oublié... Mais, dites-moi, votre frère vous donne-t-il toujours autant d'ennuis ?

Encore ce frère !

De qui voulait-elle parler ?

Son frère à lui, Tremaine, avait été le mentor de sa jeunesse, c'était un homme sérieux, marié, qui se trouvait à la tête d'une importante industrie.

Il ne pouvait être question de lui...
Cependant Richard Tremaine était à la hauteur de toutes les situations.

Il répondit :
— Eh bien ! vous savez, il est toujours aussi obstiné, mais, somme toute, ce n'est pas un méchant garçon.

Le jeune homme, prévoyant que quelque autre question embarrassante allait suivre, se hâta de faire tourner la situation à son avantage en commençant le premier.

Peut-être allait-il glaner quelque éclaircissement au sujet de la charmante fille qu'il s'amusa à mystifier. Comme il allait à l'aventure, ce ne fut pas sans une certaine prudence :

— Madame votre mère n'a pas changé depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de la voir ? Est-elle toujours en bonne santé ?

Les traits de la jeune fille se couvrirent d'une ombre. Elle murmura :

— La dame que vous avez vue n'est pas ma mère. Vous avez oublié que ma mère...

Elle n'acheva pas, mais Tremaine comprit à l'air chagrin, aux lèvres tremblantes et aux beaux yeux baissés ce qu'elle ne disait pas.

Intérieurement, il se traita lui-même d'idiot et il renonça à pousser plus loin les questions.

Désolé de la faffé involontaire qu'il avait commise, Richard, dont le cœur était excellent et qui n'eût pas fait de mal à son plus mortel ennemi — à supposer qu'il en eût un — s'ingénia à distraire sa compagne en déployant la verve endiablée qui lui avait mérité le renom de boute-en-train de sa compagnie.

Et bientôt, nos deux jeunes gens bavardaient et riaient ensemble comme si, en effet, ils se fussent connus depuis dix ans !

Pourquoi diable ne le regardait-elle jamais qu'avec des yeux pleins de rire, d'un rire comprimé, et, quand elle était au repos, l'expression de sa physionomie était plutôt triste...

Cet air malicieux, qui devait lui être familier, s'adouciait en une touchante gravité.

Sa voix était musicale, quoiqu'elle parlât l'anglais avec correction, par les intonations plus variées, la flexibilité de l'organe très doux, cette voix, non plus que la démarche et l'aspect général de la jeune fille, n'était entièrement britannique.

La jolie nymphe avait dû parler longtemps une autre langue.

Tremaine faisait ces réflexions tout en continuant leur joyeuse conversation.

Tout à coup, un désir de savoir lui fit demander :

— Où demeurez-vous maintenant ?

— Au même endroit. Nous ne sommes venus que pour le bal ; nous repartons demain à Lynchester.

— Ah ! toujours à l'ancienne maison, je suppose ?

— Oui, toujours la même : là-bas !...

La main de la jolie nymphe esquissait un geste très vague dont Tremaine dut se contenter.

— Alors, vous me permettez d'avoir le plaisir d'aller renouveler connaissance avec vous et avec les lieux où nous avons joué autrefois ?...

— Avez-vous si envie de les revoir ?

— En pouvez-vous douter ? Ce sera pour moi une joie inexprimable.

— Comment se fait-il donc que, depuis que votre régiment est à Lynchester, vous n'avez pas pensé à venir jusque-là ?

Tremaine fut embarrassé l'espace d'une seconde.

— Je vous croyais à l'étranger, dit-il à tout hasard, et puis je n'étais pas certain que vous eussiez voulu me recevoir, mais maintenant que je vous ai retrouvée, ajouta-t-il d'un accent pénétré, permettez-moi d'aller jusque chez vous vous rendre mes devoirs !...

— Quoi ! dit-elle, incrédule, pendant que ce rire intempestif revenait dans ses yeux,

vous feriez tout ce long chemin pour une simple visite ?

— J'espère qu'on peut y trouver un hôtel, une auberge où il me serait possible de descendre. Mais, ajouta-t-il avec un regard plein d'enthousiasme, j'irais au bout de l'Angleterre pour vous y retrouver !...

La nymphe des bois secoua la tête, grave tout à coup.

— Vous avez toujours été aventureux, dit-elle, mais cette fois cela dépasserait les limites permises, et ce serait une véritable imprudence...

Il y avait comme un mystère dans cette volonté arrêtée de ne pas s'expliquer, aussi la curiosité du lieutenant en fut-elle davantage aiguillée.

— Quelle imprudence y a-t-il à faire une simple visite.

— Vous savez combien ma famille est difficile sur le chapitre des convenances ?...

— Oh ! oui, malheureusement ! L'est-elle toujours ?

— Toujours !

— Cela n'a pas changé ?

— Changé en pire, dit-elle du ton le plus sérieux et sans lever les yeux sur lui ; de sorte que si vous ne voulez pas m'attirer d'ennuis, il vaut mieux ne pas hasarder de visite et même renoncer complètement à me voir.

— Vous me demandez l'impossible ! s'écria l'officier ; mais pourquoi cela ? Faites-moi du moins le plaisir de me dire pourquoi vous voulez de nouveau disparaître ?

— Parce qu'il le faut. Ne cherchez pas à comprendre... C'est une longue et triste histoire pour un soir heureux comme celui-ci...

Tremaine la contemplait avec curiosité.

— Vous êtes donc la belle princesse des contes de fées qu'un méchant génie retient dans une tour d'où vous auriez réussi à sortir pour un soir ?... fit-il en plaisantant.

— Vous ne croyez pas si bien dire... Mais promettez-moi de ne rien faire pour revoir la fée ?

— Je ne veux rien promettre, dit Tremaine avec vivacité ; et pourquoi, ajouta-t-il en riant, ne serais-je pas le chevalier qui va combattre le dragon et délivrer sa princesse enchaînée ?

— Le dragon tient bien la princesse, croyez-moi, et puis, fit-elle en se levant, je ne pense pas que le chevalier sera aussi enthousiaste demain que cette nuit. Le grand jour rend la raison aux chevaliers aventureux. Et encore — elle lui lança un regard irrésistible — en chevalier obéissant qui ne veut pas déplaire à sa dame, vous renoncerez à me suivre, à rien savoir de moi que ce que vous savez déjà, et alors... alors la princesse gardera de vous un excellent souvenir...

— Eh bien ! je promets de ne vous faire aucune question, mais promettez de ne pas chercher à vous revoir... N'exigez pas cela. Je serais certain de ne pas tenir ma parole. " Il faut " que je vous revvoie !

— J'ai bien peut que vous ne soyez forcé quand même d'y renoncer... Mais venez, nous avons depuis longtemps dépassé la demi-heure de liberté qui m'était accordée. Allons retrouver mes protecteurs, ils seraient inquiets.

— Oh ! je vous en supplie, dansons encore une autre valse, fit Tremaine en cherchant à rentrer dans le bal.

La jeune fille le retint.

— Non, non, dit-elle d'un accent décidé ; il est temps de partir. J'ai forcé mes amis à veiller bien tard à cause de moi... C'est contraire à leurs habitudes.

— Je ne crois pas me souvenir, commença Tremaine.

— Vous ne les connaissez pas, affirma-t-elle en souriant.

" Dieu soit loué ! pensa l'officier, que deviendrais-je si eux aussi allaient me reconnaître !... "

— J'ai bien vu qu'ils m'étaient étrangers... Mais, dit-il à voix plus basse, ne soyez pas implacable ; donnez-moi seulement une chance de vous expliquer...

— Non, non, impossible... Vous n'y penserez plus, vous m'oublierez...

— Que vous me reconnaîtriez aussi bien que ce soir !...

Et le joyeux éclair reparut dans ses yeux.

— Soyez bien persuadée que, cette fois, je ne vous laisserai pas échapper. Je vous reverrai à tout prix.

— Malgré ma défense ?

— Malgré tous les obstacles et...

— Et nous reparlerons de notre jeune temps, dit-elle avec son fin sourire... mais les voici qui me cherchent, venez par ici...

Elle indiquait de la main ses protecteurs qui attendaient, assis placidement dans de grands fauteuils, à l'endroit convenu.

— Oh ! s'écria la divinité inconnue de Tremaine en s'approchant, j'ai bien peur de vous avoir retenus trop tard...

— Mais non, ma chère, répondit la grosse dame avec un sourire indulgent, nous commençons seulement à avoir sommeil. Vous savez que nous nous couchons d'habitude à dix heures... Mais c'est une si belle soirée...

— Oh oui, bien belle ! dit la jeune fille d'un air heureux.

Le monsieur interrogea.

— Vous vous êtes donc bien amusée ?

— Amusée comme cela ne m'était jamais arrivé, dit la jeune nymphe avec enthousiasme.

— Pauvre enfant ! murmura la bonne dame, d'un air de pitié qui parut étrange à Tremaine.

Il profita de ces dispositions favorables pour demander d'un accent d'ardente supplication :

— Serait-ce trop indiscret de vous demander de vouloir bien attendre la fin de la prochaine valse ? On en jouera une aussitôt après le quadrille.

— Je suis désolée d'être obligée de vous priver de ce plaisir ; mais il est vraiment très tard pour des campagnards comme nous... Allons, papa, vous ferez bien d'aller chercher un cab avant que la foule ne commence à sortir.

Et, prenant le bras de son mari, elle prit le chemin du vestiaire.

Immédiatement, le lieutenant offrit le sien à la jeune fille.

— Pourquoi voulez-vous me désoler ? dit-il presque à voix basse. Ai-je donc, dans les temps passés, commis un méfait qui mérite une peine capitale pour que vous me punissiez à ce point ?

— Non, non, rien du tout, mais... nous avons eu une valse délicieuse, une bonne causerie, eh bien, c'est assez jusqu'à... oh ! pour une période de temps indéfinie. Vous feriez mieux de retourner à la salle de bal où vous trouverez bien d'autres danseuses !

— Je ne danserai plus ce soir ! s'écria Tremaine, avec ferveur, comment l'oserais-je après avoir dansé avec la reine des sylphes ?...

Ici ils arrivaient à la porte du vestiaire.

Le galant officier se précipita pour aider les dames à s'envelopper de longues mantes, mais déjà le mari s'occupait de sa femme. En un instant les deux femmes étaient prêtes.

Un cab stationnait devant la porte de l'hôtel de ville.

— Venez vite, cria le monsieur grisonnant, vous allez vous refroidir.

Tremaine les suivit jusque dans la rue.

Sous le hall, au moment de sortir, il insista de nouveau :

— Serez-vous inexorable ? Permettez-moi d'aller vous voir ?

— Non, dit-elle en secouant la tête, pour dire toute la vérité, je crois bien que vous aviez gardé de moi un très vague souvenir, et je suis bien sûre que vous ne savez même plus mon nom.

— Comment pouvez-vous dire une telle énormité ! Je ne vous ferai pas le plaisir de vous le dire, mais l'impression de ce soir restera...

— Dépêchez-vous, mon enfant, cria le gentleman qui avait déjà enfoui sa femme dans le cab.

La nymphe disparut à son tour.

C'était fini ! Tremaine la perdit de vue sans avoir rien obtenu.

II

SUR LA PISTE

Le lendemain, en entrant au mess pour le déjeuner, l'officier remarqua parmi ses camarades une agitation inaccoutumée.

Le major Mac Intyre s'approcha :

— Vous savez la nouvelle ?

— Non. Nous arrivons. Quelle nouvelle ? dit Barnett.

— Votre compagnie et celle de Broolhe ont reçu l'ordre d'aller remplacer celles de Lynchester. Vous partez demain au petit jour.

— Parbleu, voilà une chance, s'écria Dick Tremaine, enchanté de la nouvelle.

Lynchester, m'a-t-on dit, est une fort jolie petite ville. Il y a un château, des magistrats, une société des plus "select" ; c'est toujours une promesse de bons dîners, de parties de chasse et de tennis.

Réellement, les désirs d'un pauvre lieutenant ne peuvent dépasser ces félicités.

La plupart des hommes présents ne connaissaient pas cette ville ; un seulement, le capitaine Brooke, observa que la mère d'un de ses amis, le capitaine Rashleigh, habitait le pays et qu'il irait lui faire une visite, afin de se faire présenter dans plusieurs maisons du cercle aristocratique.

— Vous rappelez-vous Rashleigh à Sialkot ?

— Oui, répondit Tremaine, c'était un garçon assez froid et silencieux, quoique au fond pas méchant. Il allait rarement dans le monde.

— C'est cela dit, Brooke. J'imagine que Lynchester sera un changement agréable. Puisse-t-on nous y laisser en paix jusqu'à ce que nous ayons épuisé les plaisirs de la petite ville.

La vieille petite ville de Lynchester était fière à bon droit de ses ruines antiques. Les Romains, les Saxons et les Normands avaient laissé des traces de leurs occupations respectives dans les limites relativement étroites de son enceinte.

Tremaine, qui possédait un goût très vif pour les antiquités et un sens artistique naturel, ne manquait pas de prétextes pour parcourir en tous sens la vieille ville endormie, espérant en réalité découvrir la petite fée qui l'avait ensorcelé.

Mais ce fut en vain qu'il arpenta les rues tortueuses, fouillant les maisons à travers les fenêtres en ogive. En fait de distractions, le dimanche, il suivait régulièrement les offices de la cathédrale ; mais de visage pensif, de sourire mutin ou d'yeux moqueurs, tels que ceux qui le hantaient, Tremaine ne put rien découvrir, sous les larges chapeaux qu'il scrutait avec persévérance, de manière même à distraire l'attention des dévotes. C'était mortifiant et décourageant. Il eut moins de peine à découvrir le digne couple qui avait la charge de sa belle inconnue, le riche banquier de la ville et sa femme, M. et Mme Winter.

Voici du moins ce que lui apprit un vieux colonel retiré, cancanier et mondain, qui ajouta :

— C'est un homme aimable, extrêmement riche ; un petit homme tout rond et toujours content. Sa femme est une maîtresse de maison hors ligne, ils donnent de petits dîners dont vous me direz des nouvelles. Je vous présenterai un de ces jours : ce sont des gens très hospitaliers.

— Allons, Tremaine, lui dit le capitaine Brooke en descendant de cheval, un soir, dans la cour de la caserne, c'est le bon moment pour une visite de cérémonie. Voulez-vous m'aider à supporter le choc d'une première entrevue avec la respectable lady Rashleigh, qui a daigné me faire signifier qu'elle était disposée à me recevoir. Ce doit être une douairière à cheveux blancs, terriblement imposante.

— Allons, je suis à vous, répondit Tremaine, ravi de l'occasion tant attendue qui se présentait à lui de faire connaissance avec la société de la petite ville.

Après avoir fait disparaître la poussière de leur course, les deux hommes s'acheminèrent tranquillement vers la porte de la ville qu'ils dépassèrent ; puis, suivant la rivière qui courait à travers champs, ils aperçurent sur une petite éminence, dans un bouquet d'arbres, une maison d'aspect solide et vénérable, du style du temps de la reine Anne, avec de longues fenêtres étroites. Les restes d'une tour en ruines s'élevaient au-dessus des arbres ; une large grille en fer tout ouverte, selon la mode hospitalière des châteaux campagnards, attestait qu'ils allaient trouver la maison habitée.

— Nous pourrions nous croire transportés plusieurs siècles en arrière, dit Brooke en tirant la cloche.

Ils furent introduits par une femme de chambre d'un certain âge, à l'aspect correct et rigide, dans un hall magnifique si parfaitement brillant et poli que les deux visiteurs furent heureux d'éviter le parquet en suivant un chemin de tapis rouge qui courait au milieu.

Des portières ouvertes au bout opposé, leur arriva un bruit de conversation ; ils entrèrent dans un grand salon magnifiquement meublé dans le même goût antique et froid, sans livres ni bibelots d'aucune sorte.

L'aspect de la pièce était glacial et les personnes qui y étaient réunies n'étaient pas beaucoup plus gaies.

Sur un sofa classique était assise une dame d'un certain âge en longue robe de velours noir. Une dentelle était drapée élégamment sur sa tête et ses mains fines étaient chargées de bijoux.

Elle était merveilleusement conservée : la peau lisse et fraîche encore, des boucles toutes blanches s'étagaient au-dessus de deux yeux noirs brillants et acérés. C'était la maîtresse du Prieuré.

Elle se leva en voyant approcher ses visiteurs avec une certaine contraction de la figure qui voulait être un sourire.

— Enchantée de faire votre connaissance, capitaine ! dit Mrs. Rashleigh d'une voix calme et mesurée, regardant l'un et l'autre, légèrement intriguée.

— Vous êtes trop aimable, madame, répondit Brooke en s'inclinant. Permettez-moi de vous présenter mon ami, le lieutenant Tremaine, qui est aussi une des connaissances du capitaine Rashleigh.

— Tous les amis de mon cher fils sont les bienvenus, dit-elle en lui tendant la main. Vous êtes tous deux très aimables d'avoir pensé à venir me donner de ses nouvelles. Que je vous présente ces messieurs, chère amie, dit-elle en se tournant vers deux dames assises tenant une tasse de thé à la main. Le capitaine Brooke, Mr. Tremaine, tous deux officiers du détachement nouvellement arrivé. Peut-être avez-vous déjà fait la connaissance de notre excellent juge, Mr. Courteney ?

— Jusqu'à présent nous n'avons guère eu la chance de rencontrer beaucoup de monde et mon ami Tremaine a été absorbé par les antiquités de votre charmante petite ville.

— Ah ! vraiment ! Miss Parry, du thé !

Ceci était dit d'un ton de bref commandement ; immédiatement Tremaine se leva pour enlever les tasses des mains de la personne en question : une vieille fille maigre et quelque peu anguleuse.

Une robe de mérinos brun pleurait sur son corps ; ses cheveux blonds pâle étaient relevés, et de chaque côté de sa figure pendaient de longues papillotes.

— Oh ! je vous en remercie, vous êtes bien bon, répondit-elle avec un sourire effacé en le regardant de ses yeux bleu clair vaguement expressifs.

— Le goût des antiquités n'est pas fréquent chez les jeunes officiers, dit Mrs. Courteney en lançant un coup d'œil malicieux à l'adresse de la pauvre demoiselle de compagnie.

Miss Courteney sourit ; Tremaine, tranquillement, prit une rôti beurrée et continua :

— Cette ville doit être une mine de curiosités. Je sens que je deviendrai antiquaire moi-même si je vis ici longtemps.

La conversation s'étendit sur les ruines d'un ancien prieuré conservées dans la propriété de Mrs. Rashleigh.

Miss Parry détaillait à mi-voix, à Tremaine, les beautés du site qui, assurait-elle, valait à lui seul une visite. Pendant ce temps, Brooke était en conversation animée avec Mmes Courteney et leur belle hôtesse ; il avait réussi à intéresser vivement ces dames, quand la porte de l'antichambre, que Tremaine seul, de sa place, pouvait voir à travers la portière relevée, s'ouvrit, et une jeune fille entra. Elle était d'une taille moyenne, plutôt mince, vêtue de gris pâle et coiffée d'un grand chapeau dont la passe, relevée, découvrait une rose nouvelle posée sur des cheveux couleur noisette.

C'était la mystérieuse inconnue. Elle tenait à la main un petit panier de fleurs et s'avancait d'un air préoccupé qui rendait pensif son jeune visage, jusqu'à ce que ses yeux, surprenant le regard de Tremaine, une vive rougeur, un regard de grande surprise montrèrent qu'elle l'avait reconnu. Une pause à peine visible, un imperceptible geste de sa main que personne, sauf Tremaine, ne remarqua, et elle entra avec un calme parfait. Elle alla d'abord à Mrs. Courteney et à sa fille, leur serra la main en faisant à chacune quelque question.

Mrs. Rashleigh la regardait avec des yeux que Tremaine ne trouva pas très bienveillants, et elle ne fit aucun mouvement pour la présenter à Brooke et à lui-même.

— Etes-vous allée dévaliser la serre ? demanda la vieille dame.

— J'ai été dévaliser une serre, mais non la vôtre, répondit-elle d'un ton doux mais froid. Ces fleurs viennent de chez Mrs. Winter.

Alors elle déposa son panier et se dirigea vers la table à thé.

En passant devant Tremaine, elle lui adressa un grave et cérémonieux sourire, accompagné d'un petit salut de tête.

Le jeune officier en resta charmé, mais si troublé qu'il ne sut trouver rien à lui dire.

— Vous connaissez Mr. Tremaine ? demanda Mrs. Rashleigh avec un étonnement mêlé de contrariété.

— Nous avons dansé ensemble au bal de Freitsborough, dit-elle tranquillement, et elle tendit la main pour recevoir la tasse de thé que Miss Parry avait déjà remplie.

Tremaine était au comble de la joie, ainsi elle voulait bien le reconnaître et peut-être lui serait-il possible de savoir le mot de l'énigme qui l'avait tant intrigué : c'est-à-dire pour qui elle l'avait pris.

— Le superbe bal, s'écria-t-il en lui présentant les gâteaux et le sucre. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un tel plaisir en valsant.

Et il lui lança un regard significatif ; elle ne détourna pas ses yeux. Pendant une seconde, il les vit pétillant de malice et d'esprit, puis son visage reprit l'expression tranquillement résignée qui lui était habituelle.

— Oui, j'y ai eu beaucoup de plaisir ; je danse si rarement !

— Est-il possible ! vous m'avez fait l'effet d'une danseuse émérite. On ne danse donc pas à Lynnhchester ?

— Si, quatre fois par an, et ces jours-là, je ne sors pas.

Tout en parlant elle s'était retournée ; elle attira une chaise à côté de miss Courteney avec laquelle elle commença une de ces conversations de jeunes filles absolument insignifiantes. Cinq minutes après, Mrs. Courteney se leva pour prendre congé. Alors le capitaine Brooke se tourna vers son ami et lui dit :

— Venez, mon cher, il est l'heure de nous retirer ; j'ai bien peur que nous n'ayons abusé de votre temps, madame.

— Au revoir, messieurs...

— Bonsoir, Mr. Tremaine, dit la jeune inconnue dont le nom était encore un mystère. En entendant le sien prononcé par elle, Tremaine se sentit quelque peu démasqué.

Toute la soirée qui suivit sa visite au Prieuré, Tremaine réfléchit aux plus sûrs moyens " d'aider le hasard ".

D'après le peu qu'il avait vu, il pouvait tirer certaines conclusions.

La première, c'est que l'objet de sa curiosité ne paraissait pas être en faveur auprès de l'imposante maîtresse de cette maison et que cette maison même semblait être l'habitation habituelle de la jeune fille.

Secondement, que ceci en aucune façon n'impressionnait ou assombrissait cette jeune personne, d'où Tremaine tira la conclusion que c'était une fille d'esprit ; enfin, qu'elle s'était aperçue de sa confusion de personnes et qu'elle ne voulait pas qu'on sût, dans son entourage, la méprise qu'elle avait faite. Et il pensait avec plaisir que ce secret entre eux servirait peut-être de clef à une intimité plus grande.

Il avait remarqué, en sortant du Prieuré, un mur très bas qui entourait le parc et par-dessus lequel, à travers les arbres, il était facile de surveiller la maison sans être vu.

Le lendemain et les jours suivants, le jeune lieutenant dut bénir du fond de son cœur ses dispositions naturelles pour la gymnastique qui lui permirent de se hisser à la crête du mur afin d'explorer du regard le jardin, le parc et l'extérieur maussade de la maison.

Pendant toute une semaine, il n'eut pour prix de ses peines que d'observer Mrs. Rashleigh donnant ses ordres au jardinier d'un ton impérieux et de voir sortir miss Parry, la demoiselle de compagnie, un panier à la main, en courses de visites de charité probablement.

Mais, le jeudi, le destin lui sourit. Il était à peine installé à son poste d'observation qu'il vit un valet d'écurie amener devant le perron une légère charrette attelée d'un poney, un superbe épave sautait et aboyait autour joyeusement.

Bientôt après, une femme de chambre apparut chargée de châles et de couvertures de voyage. Puis, appuyée au bras de sa demoiselle de compagnie, l'imposante douairière descendit lentement les degrés de pierre.

Elle était en grande toilette de visite ; derrière elle suivait... la belle et toujours mystérieuse jeune fille en simple robe du matin, sans autre coiffure que ses boucles brunes, que les rayons du soleil faisaient briller d'un reflet d'or.

Avec mille précautions, Mrs. Rashleigh s'installa dans la petite voiture. Miss Parry prit les rênes et la châtelaine s'adressa à la spectatrice muette de ce départ :

— Je ne rentrerai pas avant cinq heures. Vous finirez de recopier ces lettres et vous les mettrez à la poste assez tôt. N'y manquez pas.

Ces derniers mots furent couverts par le bruit des roues, car le petit poney, trouvant qu'il avait assez attendu, était parti sans permission, de son trot allongé.

— C'est maintenant ou jamais, se dit Tremaine en dégringolant, et il se rapprocha rapidement du portail.

Il s'arrêta un instant, saisi de la crainte que Mrs. Rashleigh ayant oublié quelque chose se retournât tout à coup.

Mais le destin le favorisait.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme sonnait avec assurance. Une jeune femme de chambre accorte répondit à l'appel.

— Mrs. Rashleigh est-elle visible ? demanda Tremaine d'un air de vif intérêt.

— Elle vient de sortir à l'instant avec miss Parry, monsieur, et je ne crois pas qu'elle soit de retour avant ce soir ; elle est allée à Dene Court et c'est à plus de six milles d'ici.

— Oh ! oui, au moins. Mais j'en suis bien fâché. J'avais besoin de parler particulièrement à Mrs. Rashleigh et... puis-je entrer pour lui laisser un mot ?

— Oui, monsieur, si vous le désirez. Mais peut-être que vous préférerez parler à miss Carew. C'est la seule de ces dames qui est à la maison.

— Oui, cela vaudrait mieux, je pourrais m'expliquer avec elle, si elle est disposée à me recevoir.

— Elle doit être du côté des ruines, monsieur, je vais aller la chercher.

Tout en parlant, elle sortit et se dirigea vers un fouillis d'arbres, à gauche, au-dessus duquel on apercevait le tour en ruines.

Tremaine suivit, un peu amusé de sa propre audace.

Il vit bientôt miss Carew (il savait son nom, enfin) assise sur un fragment de pierre mousue, elle tenait un livre à la main.

Quand la femme de chambre lui présenta la carte de Tremaine, elle leva les yeux, sourit et se leva pour prendre le chemin de la maison.

Tremaine se hâta d'aller à sa rencontre. Otant son chapeau, il la salua très bas et lui dit :

— Je vous en prie, mademoiselle, ne m'obligez pas à vous faire rentrer. Je me suis aventuré à vous demander, ne trouvant pas Mrs. Rashleigh. Je désirais lui dire...

Il fut interrompu par un éclat de rire, un franc éclat de rire, quoique très doux.

La femme de chambre avait disparu. Ils étaient seuls.

Tremaine s'arrêta, ses yeux clairs brillaient

de plaisir accompagné d'une bonne dose d'admiration :

— Mais je désirais plus particulièrement vous retrouver pour vous faire toutes mes excuses et vous expliquer...

Elle l'interrompit encore :

— Le fait est, Mr. Tremaine, que nous nous devons l'un à l'autre pas mal d'excuses et je ne suis pas fâchée d'avoir l'occasion de vous exprimer les miennes. Vous devez avouer que c'était bien mal de vous faire passer pour un ancien ami.

— Mais je n'en avais pas l'intention ; il y a eu un malentendu. Pensez aussi quelle tentation j'avais à soutenir...

Elle secoua la tête en souriant.

— Ainsi, vous ne devinez pas la vérité ? Venez vous asseoir ici.

Elle lui désignait un des sièges rustiques et elle s'assit elle-même à l'autre bout.

— Je vais vous expliquer tout ce qui s'est passé. Seulement, n'oubliez pas ! C'est un secret pour la vie !

— Jusqu'au tombeau ! s'écria Tremaine, enchanté du ton dégagé de leur entretien.

— Eh bien ! reprit-elle, je commençais à désespérer de rencontrer un danseur convenable et la musique me donnait une envie démesurée de danser quand j'entendis au même moment quelqu'un dire derrière moi :

" Je vais faire semblant de la reconnaître pour pouvoir l'inviter à danser " ; presque aussitôt vous vous êtes présenté (vous ne vous en êtes pas mal tiré, je dois le dire) et en une seconde, la pensée qui me traversa l'esprit fut que je pouvais tirer parti de la situation et attrapper une bonne valse.

Mais, pour me venger de votre duplicité, j'ai voulu vous intriguer en prétendant reconnaître en vous un ancien ami et vous embarrasser ensuite par mes questions. De temps en temps, quand je vous voyais vous rassurer, devenir par trop à votre aise, j'inventais une histoire nouvelle pour vous tenir en haleine. C'était très amusant ! Mais j'avoue que vous vous êtes montré étonnamment à la hauteur de la situation.

— Alors, je dois confesser que j'ai été dépassé en dissimulation. Mais j'ai été puni plus que je ne le méritais. Vous ne pouvez vous douter à quel point je me suis torturé l'esprit toute la soirée, et depuis même je n'ai cessé d'y penser.

— Vraiment ! Eh bien ! j'avais presque oublié tout cela et je pensais ne jamais vous revoir. Je pouvais à peine en croire mes yeux, quand je vous trouvai, vendredi dernier, causant avec miss Parry dans le salon de Mrs. Rashleigh.

Elle regardait au loin pensivement, toute la malicieuse gaieté s'effaçant peu à peu de son visage.

— Puis-je espérer être jamais pardonné ? demanda Tremaine.

— Oh ! oui, certainement ! Mais pourquoi ne venez-vous pas me dire tout simple-

EN GARDE !

Nous croyons de notre devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la sollicitation faite par certaines publications, et de les prier de vérifier les noms des promoteurs qui leur sont soumis. Depuis cinq ans, la Revue Moderne a dû lutter contre des concurrences hasardeuses, sans jamais se plaindre. Nous croirions manquer à notre devoir, si nous restions plus longtemps silencieux devant l'exploitation éhontée de notre bonne foi. Nous recommandons donc à nos lecteurs de ne verser de l'argent qu'à bon escient et de savoir à qui, et pourquoi ils souscrivent.

ment : je ne connais personne pour me faire présenter ; voulez-vous danser avec moi sans cérémonie ?

— Je n'osai pas et vous m'auriez refusé ?

— Oh ! non. Je ne tenais plus en place. Eh bien, Mr. Tremaine, qu'aviez-vous à dire à ma grand'mère ?

— A Mrs. Rashleigh ? — Il s'arrêta et rassembla ses idées. — Vous savez sans doute qu'elle a été assez bonne pour dire que nous (je veux dire le major Mac Intyre et moi), nous pourrions venir photographier les ruines. Je voulais lui demander quand il nous serait permis de commencer nos opérations.

— Très bien, je le lui demanderai.

— Pensez-vous qu'il y ait quelque empêchement à craindre ?

— Je n'ai pas la plus légère notion de ce qu'elle fera.

— J'espère que vous plaiderez en notre faveur.

— Cela ne servirait pas à grand'chose, monsieur, mais je serais contente que vous veniez et cela m'amuserait de vous regarder opérer, si c'est possible.

— Si c'est possible ! Nous serons trop heureux de votre présence !

Miss Carew sourit.

— La vue qu'on a d'ici est charmante ; quelle délicieuse résidence ! dit Tremaine.

— Oui, très pittoresque. Voulez-vous faire le tour du bois, en suivant la rivière ?

A travers un sentier d'un vert d'émeraude, elle le conduisit jusqu'à une petite porte enfouie dans les arbres, au bas du parc, presque au bord de la rivière.

— Que je vous envie d'habiter cet éden ? s'écria Tremaine.

— Je suis loin de l'aimer, cependant. Maintenant, je suis bien fâchée de vous quitter, mais j'ai une lettre à écrire qui ne peut se remettre. Si vous marchez en suivant le mur du parc, vous vous retrouverez devant la grande grille. Adieu.

Elle lui tendit la main avec un gai sourire, rencontrant ses yeux tout droit.

— Pas adieu ; au revoir ! s'écria Tremaine.

— Eh bien, oui, je l'espère, je donnerai votre message.

Et Tremaine ne trouva pas de prétexte pour rester plus longtemps.

III

UN REGARD EN ARRIERE

Sybil Carew resta immobile une ou deux minutes après le départ de l'officier qui s'était retiré avec un vague sentiment d'avoir été congédié sommairement, malgré le succès de son expédition.

Les pensées de la jeune fille étaient extrêmement favorables au gai cavalier qui venait de la quitter avec un regret aussi évident.

— Comme il est charmant et plein d'entrain, se dit-elle ; j'aurais voulu pouvoir le garder, c'est si agréable une compagnie jeune. Cette pauvre Araminta est une excellente fille et je l'aime beaucoup, mais... Je suis bien ingrate de lui faire même en pensée un seul reproche, car, sans elle, comment pourrais-je vivre dans cette maison détestée, et qu'est-ce qui, sur terre, pourrait l'égarer, la pauvre créature !

Quant à ce Mr. Tremaine, il a tout ce qui rend la vie agréable et le bonheur d'être homme par-dessus tout.

Mais à quoi bon rêver à tout cela ? Je n'en serai que plus malheureuse. Je suis sûre qu'il aurait aimé à rester. Pauvre garçon ! Allons, il faut aller copier ces lettres ennuyeuses avant d'aller faire une bonne course dans les bois.

Elle entra dans la maison par une porte de derrière et, traversant la hall, alla ouvrir une petite porte cachée au fond. Elle entra dans une chambrette qui devait être son appartement particulier.

La pièce était garnie de vieux meubles de rebut, tous dépareillés ; un tapis de drap fané recouvrait une table sur laquelle était posé un énorme panier débordant de linge à raccommoder ; un piano de campagne, qui avait connu des jours meilleurs, occupait un coin en travers de la chambre ; une autre grande table à tiroirs, chargée de tout

ce qu'il faut pour écrire, de livres et de paperasses, était poussée dans l'embrasement d'une fenêtre étroite et longue, d'où l'on avait la vue de la pelouse avec la rivière dans le lointain.

Malgré tout, c'était une plaisante petite chambre : il y avait une belle cheminée ancienne de chêne finement sculpté, dont le foyer vide était caché par des plantes vertes, un vase de fleurs égayait le petit bureau, un autre le piano, enfin l'ensemble de la pièce avait un air intime et animé.

Malgré leur entière dissemblance, Mrs. Rashleigh était la grand'mère maternelle de Sybil.

L'histoire de sa famille n'était pas compliquée :

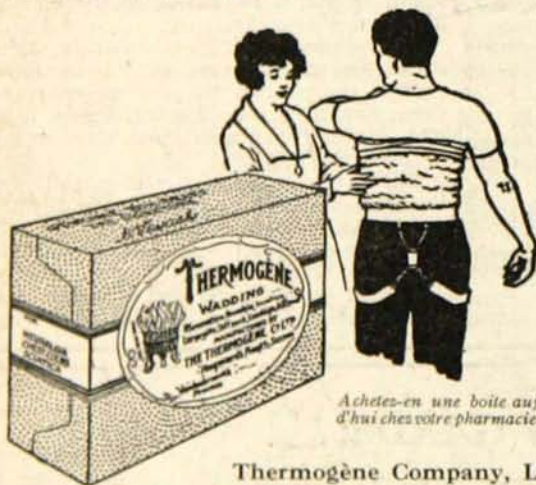
Le premier mari de la digne douairière avait été un pasteur de campagne de bonne famille, intelligent, mais si enthousiaste dans ses idées, si peu soumis à ses supérieurs dans l'ordre ecclésiastique, qu'il n'avait jamais pu parvenir aux hautes dignités épiscopales que sa femme avait rêvées.

Finalement, il prit une mauvaise fièvre en allant visiter ses ouailles dans les endroits les plus malsains qu'il put trouver, et, au lieu de mourir tout de suite comme un homme pratique l'eût fait, il languit de longues années de la manière la plus coûteuse et la plus embarrassante, jusqu'au moment où sa fille unique eût passé de l'enfance à l'âge de femme et fût devenue la plus charmante des jeunes filles.

Quoique relativement pauvre, le recteur de campagne n'était cependant pas sans aucune fortune et sa veuve, qui possédait un génie particulier pour l'administration des finances, sut se prémunir en cas de mauvais jours.

Elle était ambitieuse, encore belle, encore jeune, car elle avait toujours été à l'abri des larmes et des soucis par le plus sûr préservatif : un cœur insensible, une tête réfléchie, une volonté implacable, un orgueil sans mesure qui la mettaient au-dessus des faiblesses ordinaires à l'humaine nature.

A Suivre



Achetez-en une boîte aujourd'hui chez votre pharmacien.

Thermogène Company, Limited, Hayward's Heath, Angl.

THERMOGENE

Marque de Fabrique, Enrg.

Ouate Sèche, Moëlleuse, Médicinale

Seuls Agents pour le Canada: HAROLD F. RITCHIE & CO., Limited. 10, RUE McCAUL, TORONTO.

Combattez le Lumbago avec Thermogène

Dès que vous ressentez un premier élancement, employez Thermogène pour vaincre ce mal douloureux. Thermogène est une ouate à propriétés médicinales, douce et moëlleuse, prête pour usage immédiat. Dès que la ouate Thermogène vient en contact avec la peau, grâce à ses propriétés médicinales, elle répand une chaleur bienfaisante et calmante, non seulement à la surface mais dans l'organisme lui-même, y détruit la congestion et active la circulation du sang vers l'endroit affecté. Un soulagement immédiat s'y fait sentir.

Employez la Ouate Thermogène contre

Le Lumbago, le Rhumatisme, la Névralgie, les Maladies Nerveuses, la Grippe, les Maux de Gorge, les Rhumes d'Estomac et la Bronchite.



Un voyage maritime rapide

DE

New York

en

Californie

VIA
CUBA ET LE
CANAL de PANAMA



☪ Trois grands transatlantiques rapides, le "Kroonland" et le "Finland" respectivement de 22,250 tonnes et le "Manchuria" de 22,900 tonnes, font le service pour la compagnie "Panama Pacific".

☪ Ils possèdent tout le confort moderne, salles publiques magnifiques et spacieuses, cabines bien éclairées et bien aérées, ponts vastes; et le service se fait à l'égal des grands hôtels.

☪ Ces océaniques font escale à la gaie capitale de Cuba, la Havane, et traversent le merveilleux canal de Panama pour suivre la côte jusqu'à la Californie ensoleillée. Un voyage mémorable que vous devriez faire cette année. Départs bi-mensuels.

La compagnie "Panama-Pacific" maintient sur ses navires le même service que celui si hautement apprécié sur les paquebots de la ligne "White Star-Dominion."

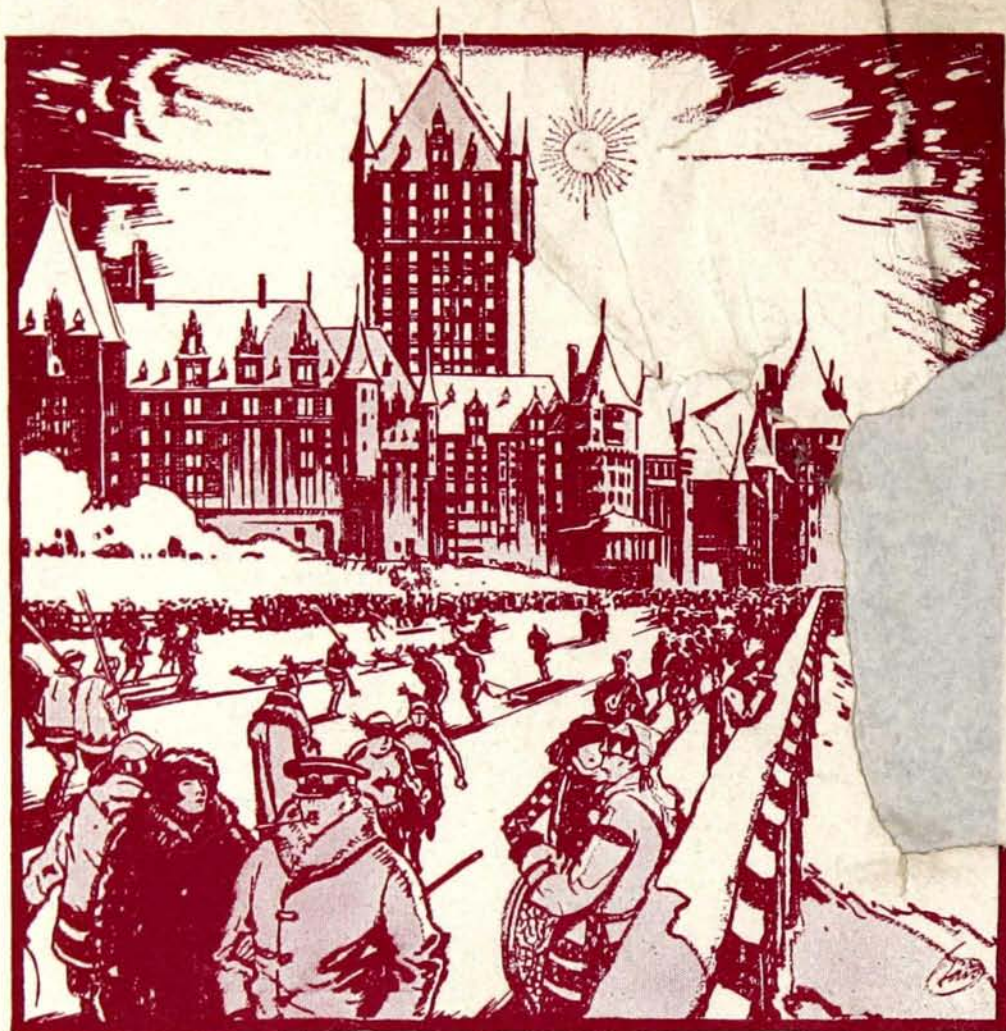
Ce service bi-mensuel n'est surpassé en intérêt, que par les fameuses croisières de la "White Star", sur la Méditerranée et dans les Antilles.

Pour tous renseignements additionnels, plans et tarifs, s'adresser au directeur de langue française de notre Service d'Informations.

211, rue McGill, Montréal
OU CHEZ LES AGENTS LOCAUX

PANAMA PACIFIC LINE
"LA LIGNE DES GRANDS PAQUEBOTS"





QUÉBEC LA VILLE DES SPORTS D'HIVER

C'est l'endroit par excellence pour ceux qui désirent se livrer aux sports de nos hivers canadiens, dans un cadre unique de beauté pittoresque et d'intérêt historique.

Les amateurs trouvent, dans la vieille capitale, tous les avantages réunis pour la pratique de leur sport favori. Skieurs, raquetteurs, patineurs et glisseurs s'y rendent en foule durant janvier et février, pour satisfaire leur fringale de neige, de glace et de soleil.

Le succès des carnivals des années dernières fait prévoir pour cet hiver, des fêtes, des réjouissances et des tournois sans précédents. Courses de chiens esquimaux, sauts en skis, mascarades, parades de raquetteurs, etc.

LE NOUVEAU CHATEAU FRONTENAC

l'hôtel le mieux situé du continent et l'un des plus vastes depuis les récents travaux d'agrandissement, assure à tous les visiteurs, le confort et cet atmosphère du chez-soi que l'on rencontre rarement ailleurs dans un hôtel. Salles luxueuses, chambres claires et propres, cuisine hors pair.

BILLETS ET RENSEIGNEMENTS AUX BUREAUX DU

PACIFIQUE CANADIEN